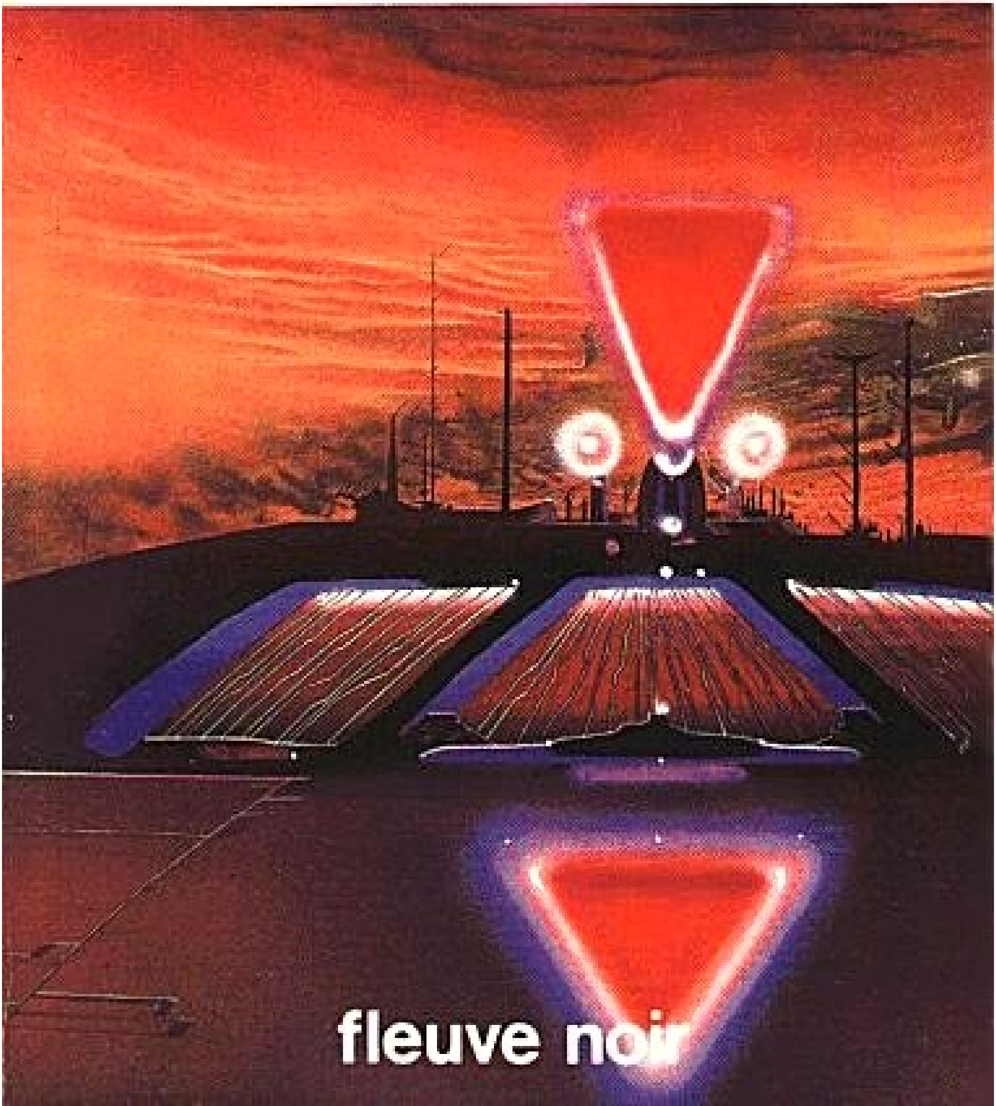
ANTICIPATION

G.-J. ARNAUD

LA COMPAGNIE DE LA BANQUISE

La Compagnie des Glaces



fleuve noir

Georges-Jean Arnaud

LA COMPAGNIE DES GLACES

Tome 8

LA COMPAGNIE DE LA BANQUISE

(1982)

Approved - Approved - Approved - Approved - Approved - Approved
eBook diffusé en DOC, HTML, PDF, EPUB et MOBI
Team AlexandriZ
teamalexandriz.org

chapitre premier

Le chef de train regardait goguenard cette jolie jeune femme brune vêtue de fourrures qui protestait avec des larmes dans les yeux. Elle ne voulait pas occuper la couchette qu'il lui avait désignée dans ce compartiment pour dix personnes. Les autres voyageurs échangeaient des regards agacés et préparaient leur coin pour un voyage qui ne devait en principe durer que trois jours, mais chacun savait qu'il pouvait s'éterniser sur une bonne semaine.

— Allez voir dans les wagons d'à côté si vous trouvez une meilleure place, fit le chef de train, faisant par là allusion à ces voitures pour émigrants à peine chauffées, au plancher recouvert de débris de chiffons sur lesquels on s'entassait par dizaines.

Yeuse comprit qu'elle n'obtiendrait pas gain de cause mais ne se résigna pas tout de suite.

— Je me plaindrai à la direction de la Mikado, affirma-t-elle. Mon billet est pour un compartiment pullman avec sanitaires et non pour cette niche malodorante.

Le chef de train haussa les épaules et s'éloigna dans le couloir central. Yeuse dut attendre que ses compagnons de voyage acceptent de cesser leurs préparatifs pour s'installer à son tour. Tout cela annonçait d'autres désagréments, estimait-elle avec inquiétude. L'imprésario qui l'avait engagée lui avait juré qu'elle voyagerait dans les meilleures conditions et que tout était prévu pour l'accueillir à KMPolis. Heureusement qu'il lui avait versé un gros acompte non remboursable en cas de dédit. Ils avaient besoin de filles dans cette ville qui se créait de toutes pièces sur la banquise du Pacifique.

Au début, se souvenant de la banquise du détroit de Béring et de ses terreurs, elle avait commencé par refuser cet engagement, mais la curiosité et une sorte de prémonition l'avaient poussée à accepter. On disait que les travaux gigantesques du Transpacifique découlaient de la volonté d'un drôle de bonhomme que tout le monde appelait le Kid, mais que d'autres, plus rares, désignaient par les mots méprisants de nain, nabot ou gnome. Yeuse, ne voulant négliger aucune piste pour retrouver Jdrien, était bien décidée à rencontrer le Kid pour en avoir le cœur net.

Elle finit par s'installer dans son alvéole mais le froid l'en chassa. Le chauffage ne fonctionnait pas encore et, en se mêlant aux autres voyageurs, elle découvrit que la chaleur serait fournie par un gros poêle à huile de baleine installé au milieu du wagon et diffusée par des conduites sous forme d'air chaud. En ce moment un employé

essayait d’allumer ce poêle, les mains gluantes d’huile et harcelé par les conseils contradictoires des voyageurs agglutinés autour de lui.

Elle descendit sur le quai, acheta une bouillotte que vendait une bande de gosses dépenaillés. À une vieille femme elle prit du thé bouillant vendu dans un récipient isotherme et de la viande séchée. On lui avait dit que les convois traversaient un pays désertique. Durant des jours on n’apercevait que la banquise à perte de vue et les stations étaient inexistantes. Le mot station lui venait spontanément à l’esprit et elle se demandait pourquoi la Kid-Mikado utilisait le terme de « polis » pour désigner ses implantations urbaines.

Le convoi s’ébranla sans prévenir et des grappes humaines n’eurent que le temps de s’accrocher aux portières. Il y eut des bousculades et plusieurs de ces émigrants durent rester sur le quai. Tout de suite le train sortit de la petite ville sous verrière à la température supportable, pour rouler en pleine solitude par moins quarante ou cinquante et le froid pénétra d’un coup dans le wagon. Yeuse se lova dans son coin en serrant la bouillotte sur son ventre et essaya de ne plus bouger. Dans une odeur pestilentielle, le poêle se mit à fonctionner, mais ce ne fut qu’au bout d’une heure que la chaleur commença à se faire sentir.

Les compagnons de la jeune femme surgirent alors de leurs couchettes et se rassemblèrent autour de la longue et étroite table au centre du compartiment. Ils bavardèrent un peu mais finirent par jouer aux cartes. Il n’y avait que deux autres femmes, d’un âge moyen, maussades et visiblement rendues hostiles par la beauté et la jeunesse de Yeuse, par ses fourrures de prix également. Elle essaya de ne pas y prêter attention, mais l’atmosphère pouvait rapidement s’envenimer si elle ne trouvait pas le moyen de les amadouer. Elle leur proposa du thé mais visiblement c’était dérisoire. Par contre elle eut plus de succès avec les cigarettes euphorisantes dont elle emportait tout un tas de paquets.

— Je les ai achetées en Africania. Je travaillais à Atlantic-City. Dans une boîte.

Cette confidence détendit l’atmosphère. Elle comprit très vite que les deux femmes se prostituaient pour vivre et qu’on leur avait dit qu’à KMPolis elles feraient fortune. L’une d’elles fit carrément des offres de service à Yeuse, lui promettant le paradis pour cinq dollars.

— Je suis spécialisée dans le bonheur des dames, ajouta-t-elle avec un manque total d’ironie. Si le cœur t’en dit, je suis à ta disposition.

Mais peu après elles eurent des clients mâles et s’enfermèrent dans leurs alvéoles avec eux. On entendait à peu près tout mais les autres continuaient de jouer imperturbablement aux cartes. Lorsqu’un des hommes eut fini avec la femme qui avait fait des propositions à

Yeuse, un autre lui succéda et ce fut ainsi durant une partie de la journée. Il n'y eut qu'un abstinent, un Asiatique frileux qui se tenait directement sous la bouche de chaleur mais qui visiblement claquait des dents. Yeuse lui tendit sa bouillotte encore chaude et il la prit sans remercier. Il paraissait fiévreux et coupé de la réalité.

Elle aurait voulu éviter de regarder à travers les hublots mais ne pouvait s'en empêcher. C'était déjà la banquise, un monde bleuté et suffocant à perte de vue. Le réseau comportait plusieurs dizaines de voies où roulaient dans les deux sens des convois de marchandises et c'était la seule note d'humanité dans ce désert glacé. Au centre du wagon on vendait de la nourriture et des boissons chaudes. Elle acheta une sorte de purée de légumes avec des débris de viande et se força à l'avaler.

Il n'y avait rien d'autre à faire sinon retourner dans le compartiment où les deux prostituées faisaient des affaires d'or. Le wagon tout entier se retrouvait autour de la table où l'on jouait de l'argent. Mais dès qu'un homme sortait de derrière le rideau un autre le remplaçait. Puis une fille blonde peu vêtue arriva et fit un esclandre parce que les deux femmes lui prenaient ses clients. Elles faillirent en venir aux mains, conclurent un accord. La fille blonde baissa ses tarifs et récupéra sa clientèle. Cette triste débauche mettait Yeuse dans un état très réceptif et dans sa couchette elle rêvassait, fantasmait sur ces hommes qui auraient pu aussi se succéder sur elle. Combien lui en aurait-il fallu pour connaître le dégoût ? Elle se disait que la nuit venue elle donnerait cinq dollars à cette femme pour qu'elle la rejoigne. Elle lui ferait raconter ses impressions avant d'accepter ses soins.

Lorsqu'elle se réveilla il faisait nuit et le train roulait à bonne allure. Elle se leva, heurta la table où traînaient des bouteilles et elle se rendit aux toilettes mais faillit en ressortir aussitôt tant elles étaient sales. Près du poêle, l'employé rangeait ses ustensiles. Il lui proposa un peu de thé gratuitement et ils discutèrent. Il faisait le voyage deux fois par mois. Il lui parla de KMPolis.

— Pour rien au monde je ne voudrais y vivre. C'est l'enfer. Ils n'ont pas encore construit le dôme et il faut vivre dans les voitures qui sont quelquefois reliées par des tunnels, sinon c'est la combinaison isotherme. Vous en avez une, j'espère, sinon…

— J'ai pris mes précautions. Vous connaissez le cabaret *Eldorado* ?

— Sûr, c'est un bordel… Vous allez y travailler ? Vous prenez cher ? Vous êtes chouette. Peut-être que vous ne voulez pas dans le train ?

Elle ne s'indigna pas :

— Je fais un numéro, je suis actrice.

— L'*Eldorado*, c'est pas tout à fait ça, vous savez ? On ne vous a pas prévenue ?

Pas question de paniquer pour autant. C'était toujours la même chose lorsqu'on parlait de cabaret et de strip-tease avec ce genre de garçon. Il n'était pas vilain d'ailleurs mais il empestait trop l'huile de baleine. Elle lui demanda si son métier ne le rebutait pas.

— Je suis bien payé et je double avec la restauration. Il paraît que bientôt on aura des trains de luxe sur la ligne et que ceux qui auront eu la patience de supporter ces débuts difficiles seront récompensés. Moi j'espère avoir la concession d'un wagon-restaurant. J'aurais du personnel et je ferais vite fortune. Lorsque la ligne sera terminée il n'y aura pas que des pouilleux pour voyager. Vous verrez, ce sera la ligne la plus chic du monde entier.

Un homme vint acheter du thé et du lait pour sa femme et son gosse. Ils toussaient tout le temps et gênaient les autres voyageurs.

— On a pu se payer des couchettes mais on ne pouvait pas voyager comme des Roux, hein ? Paraît que dans les wagons d'émigrants il ne fait pas chaud et que ça pue. Déjà ici c'est pas formidable…

Il compta son argent avec lenteur. Il n'osait pas regarder Yeuse mais elle sentait qu'il examinait ses seins à la dérobée. Il finit par s'en aller avec ses boissons.

— Ne le plaignez pas, dit le garçon, ils partent tous ainsi, aussi fauchés, et dans deux mois il aura les poches pleines de fric.

— Il a parlé des Roux. Il y a des Roux là-bas à KMPolis ?

— Vous connaissez un seul endroit où l'on ne trouve pas ces saloperies ? Il y en a des milliers, bien nourris et bien traités. Les travaux sur la banquise, sous l'eau, il faut les faire. Les immigrants ne comprennent pas qu'arriver avec une bonne combinaison capable de leur permettre de travailler dans le froid leur fait gagner trois mois. C'est le temps nécessaire pour qu'ils aient assez d'économies pour en acquérir une de solide. Je connais des gars qui se sont privés de tout pour y parvenir plus vite, mais c'est dangereux. Il faut bien se nourrir et se chauffer. Une couchette, ça se paye jusqu'à dix dollars la nuit vous savez.

— Mais sans combinaison isotherme que peuvent faire tous ces gens ?

— Il y a du travail dans les ateliers de montage, dans les grands igloos où il ne fait que quelques degrés en dessous de zéro, ce qui rend le travail difficile mais supportable. On a surtout besoin de manutentionnaires. Il faut aussi des corps de métiers. Vous verrez. Une véritable ruche. Le cabaret dont vous parlez occupe une dizaine de wagons et chaque soir il est plein à craquer. On peut y passer la nuit sans s'ennuyer une seconde mais il faut de l'argent. Là-bas une fille

c'est dix fois plus cher que n'importe où.

Elle rejoignit son alvéole, eut du mal à retrouver son sommeil. Elle regrettait que le garçon traîne cette odeur d'huile de baleine sur lui. Il était beau et la désirait. Il lui avait offert de l'argent.

Le troisième jour du voyage, les deux femmes régnaient en despotes sur le compartiment. Moyennant une ristourne aux hommes qui l'occupaient elles obtenaient une sorte de soumission veule de leur part mais elles supportaient Yeuse pour le moment. Elles buvaient beaucoup, de la vodka mais aussi d'autres alcools que l'on trouvait à acheter. D'ailleurs que ne trouvait-on à acquérir dans ce train qui roulait à vitesse réduite vers l'est, sur une banquise qui pouvait craquer à tout instant et s'ouvrir pour engloutir le convoi.

On racontait que ce genre d'accidents était plus fréquent qu'on ne le pensait et il y avait toujours quelqu'un pour évoquer un de ces drames atroces.

Le danger constant, l'entassement, le manque de nourriture et de chaleur rendaient les voyageurs nerveux, agressifs. Les deux prostituées travaillaient sans relâche et bien des hommes accompagnés de femmes beaucoup plus agréables venaient furtivement prendre leur plaisir avec celles-là, comme s'ils venaient conjurer un mauvais sort ou que le fait de payer leur plaisir fût une sorte d'assurance sur l'avenir.

Ces hommes qui attendaient leur tour finirent par solliciter Yeuse qui bientôt se trouva harcelée et s'en plaignit quand elle fut à bout de nerfs, ce qui rompit la trêve avec les deux femmes qui devinrent odieuses, et elle ne trouva personne pour prendre sa défense. L'Asiate toujours réfugié sous la bouche de chaleur paraissait de plus en plus mal en point et quelqu'un fit venir le chef de train qui décida de le conduire dans le wagon sanitaire, en queue de convoi.

Yeuse, autant par compassion que pour échapper aux deux harpies, sortit de son compartiment. Elle découvrit avec horreur que le wagon sanitaire n'était que faiblement chauffé et ne disposait d'aucune installation médicale. Un homme et une femme s'occupaient des malades avec brusquerie, mais lorsqu'ils la virent sortir un billet ils promirent de soigner l'Asiate avec le maximum de diligence, mais ils ne disposaient pas de beaucoup de moyens efficaces, et elle se rendit compte qu'ils n'avaient ni l'un ni l'autre des connaissances bien étendues. En retournant à sa place elle aperçut une longue file de Roux qui marchaient sur le bas-côté de la voie en direction de l'est. Ils étaient une centaine de tous âges. Des femmes portaient de très jeunes enfants. Ils étaient magnifiques avec leur fourrure fauve et n'avaient pas cette apparence d'animaux déchus de ceux qui travaillaient sur le dôme des villes à racler la glace. La vue d'un petit garçon lui rappela Jdrien pour qui elle avait pris d'énormes risques, tué un officier

sibérien et s’était retrouvée dans un train-bagne. Elle eut soudain violemment envie de le retrouver pour le baigner, lisser la fourrure qui ne recouvrait que son ventre et ses cuisses de métis. Une envie sensuelle qui la troubla.

— Si vous voulez un compartiment tranquille, lui proposa le garçon préposé au poêle, je peux vous trouver un coin couchette. C’est ma couchette personnelle auprès du compartiment des cheminots. On y est tranquille.

Elle faillit accepter car les deux prostituées devenaient vraiment assommantes. Quand dormaient-elles et comment pouvaient-elles accueillir tant d’hommes sans jamais se laver ou prendre du repos ?

Elles devenaient fascinantes de vulgarité et de méchanceté, mais Yeuse n’était pas encore à bout de résistance et un soir elle décida que c’était assez. Elle toisa la plus âgée, la plus venimeuse et lui raconta tranquillement qu’elle avait vécu des mois dans un train-bagne sibérien, qu’elle n’avait jamais supporté qu’une codétenue ou une gardienne l’ennuie, qu’elle avait toujours été prête à tuer plutôt que d’être réduite en esclavage comme certaines. Qu’elle ne voyageait pas pour son plaisir et qu’elle ne donnerait pas d’autre avertissement.

Dès lors les deux femmes lui fichèrent la paix et agirent plus sournoisement tout en se méfiant. Les hommes parurent également impressionnés par cette jolie fille qui avait survécu à un train pénitencier et ainsi elle retrouva une certaine tranquillité.

Le train s’immobilisa toute une journée en pleine solitude sans que l’on sache exactement pourquoi puisque d’autres convois circulaient dans les deux sens, mais visiblement c’était la même anarchie que dans les autres Compagnies, le même système de priorités. Il fallut économiser sur le chauffage et ce fut une épreuve très déplaisante. On disait que le wagon sanitaire était rempli de gens malades, surtout d’enfants. Yeuse voulut aller voir l’Asiate mais on ne la laissa pas entrer. On ne lui donna aucune nouvelle et le couple d’infirmiers ne parut pas se souvenir d’elle et de sa générosité. Ce fut le chef de train qui lui dit que l’Asiate avait fini par mourir mais qu’il devait avoir quelque chose de grave avant d’embarquer dans ce convoi d’émigrants.

Dans la nuit, lorsque le train repartit, Yeuse se réveilla pour regarder par le hublot mais ne vit rien de spécial et le lendemain le bruit courut qu’on approchait de KMPolis, ce qu’elle refusa d’admettre jusqu’au moment où ils roulèrent à travers un entassement fabuleux de vieux wagons.

chapitre II

Le Gnome passait la majeure partie de son temps à proximité du volcan dont le groin brûlant dépassait de la banquise en plein milieu de ce qui avait été autrefois l'océan Pacifique. Le monstre qu'il avait baptisé « Titan » à cause de la formidable impression de puissance que provoquait la vue de cette montagne de feu dès qu'on l'apercevait, le monstre lui donnait des cauchemars après l'avoir rempli d'espoirs insensés.

Les techniciens engagés à prix d'or ne parvenaient pas à capter de façon satisfaisante son énergie pour la transformer en électricité dans la plus grande centrale du monde encore en projet. On avait déjà bâti trois centrales moyennes. L'une s'était abîmée dans les fonds, la banquise ne supportant ni le poids ni la chaleur. Il avait fallu en construire une seconde en gelant l'eau de mer sur cent mètres d'épaisseur, mais son rendement était si faible que le Gnome avait tout de suite ordonné qu'une troisième soit prévue.

Mais en attendant il ne disposait que d'une très faible énergie, tout juste suffisante pour puiser l'eau chaude vers l'ouest en direction de KMPolis, abréviation de Kid-Mikado Polis. Son associé, le gros Mikado, commençait de douter de leur réussite. Ils avaient englouti dans ce projet des sommes fantastiques, de l'argent leur appartenant mais aussi des dollars empruntés un peu partout en hypothéquant tous leurs biens. Ils se trouvaient à bout de ressources et KMPolis, où s'entassaient les émigrants venus du monde entier, devenait une ville démentielle difficile à gouverner.

Dans quelques semaines l'eau chaude parviendrait à la cité de la banquise et on pourrait produire du courant et chauffer les maisons sur rails autrement qu'avec de l'huile de baleine et du charbon importé à grands frais des anciennes mines australasiennes. Mais en attendant l'arrivée des tuyauteries d'eau chaude, il faudrait rationner les autres produits pour le chauffage au risque de créer des émeutes. KMPolis était née de l'énorme besoin en huile de baleine qu'avait nécessité le projet du Gnome.

Des aventuriers avaient accouru à la vieille station baleinière de Whaler Station et, après des batailles rangées avec les anciens harponneurs, tout avait fini par s'arranger tant bien que mal. On chassait la baleine à outrance, mais l'huile récoltée ne suffisait pas et il fallait acheter, outre le charbon, du pétrole et du bois, des containers de gaz méthane, mais tout cela ruinait l'économie du consortium que le Gnome, dit aussi le Kid, et le Mikado avaient créé

en rachetant ouvertement et en sous-main le maximum d'actions de cette ligne abandonnée sur la banquise.

Le Gnome habitait son loco transformé en bureau et en chambre à coucher. Il n'avait pas voulu que Miele et Jdrien l'accompagnent jusqu'aux abords de « Titan ». À cause du danger mais surtout à cause des centaines de Roux qui travaillaient pour l'entreprise. Il les payait bien, surtout en nourriture, mais Jdrien n'aurait certainement pas apprécié que son père adoptif utilise ses frères de race. Et pourtant là-bas à l'est, dans la Panaméricaine, son véritable père Lien Rag en faisait tout autant.

Une nouvelle fois le Gnome étudiait les devis concernant les pipe-lines calorifugés qui transportaient l'eau chaude sur des milliers de kilomètres. Les tubes spéciaux coûtaient les yeux de la tête et comme ils reposaient sur la banquise, la moindre déperdition de chaleur pouvait faire fondre celle-ci et provoquer la catastrophe générale. Déjà de mauvaises soudures avaient laissé échapper quelques gouttes d'eau chaude, brûlante en fait, et l'alerte avait heureusement été donnée assez tôt. Il y avait tout un système électronique de surveillance mais aussi des patrouilles en draisines qui ne cessaient d'aller et venir.

Il était à la fois le responsable et le maître d'œuvre, le Mikado ne venant que très rarement sur place se rendre compte. Celui-ci avait une frousse terrible de la banquise, croyait que son palais hindou allait être englouti une nuit et qu'il se noierait.

— Il faut d'abord consolider la banquise sous les rails, répétait le gros homme. Vous avez commencé par la fin, il ne fallait pas créer cette ville tentaculaire. Nous attirons trop l'attention désormais sur nos projets. La Panaméricaine nous espionne et attend le moment où nous manquerons de fric pour nous racheter. Vous ne pensez pas que nous serons engloutis comme l'Atlantide autrefois ? demandait aussi le Mikado lorsque par hasard il séjournait un ou deux jours sur la banquise. Jamais plus d'une nuit, qu'il passait grelottant de terreur dans sa chambre pyramidale avec ses huit concubines serrées autour de lui, réchauffant sa chair transie tandis qu'il croyait entendre la glace craquer. Son palais hindou pesait d'ailleurs un poids respectable, à la limite autorisée.

Cette nuit-là, ne pouvant dormir, le Gnome roula en direction de la ville. Il voulait revoir les siens, Jdrien surtout lui manquait. Il fonçait vers l'ouest à près de cent à l'heure, se souvenant de sa première exploration de ce réseau abandonné depuis si longtemps, des hallucinations, des rails tordus qu'il avait rencontrés. Désormais la voie était saine, vérifiée, et bientôt il y aurait des dizaines d'autres voies pour relier l'Australienne à la Panaméricaine. Plus de huit mille kilomètres sur la banquise, des installations géantes, plus fantastiques

encore que celle qu'allait entreprendre Lien Rag.

Il freina, croyant s'être trompé, avoir aperçu une fumerolle sur la droite, là où le pipe-line d'eau chaude était ancré sur la banquise. Il enfila sa combinaison isotherme, descendit et dut se rendre à l'évidence. Il y avait une fuite imperceptible dans le tube. L'eau giclait et se transformait tout de suite en stalactite mais de la vapeur fusait sur le côté et il avait l'impression que la banquise se creusait déjà. Il donna l'alerte et le patrouilleur indiqua qu'il serait sur place dans une vingtaine de minutes.

Quand l'équipe arriva, le Gnome avait déjà effectué une soudure avec le matériel dont il disposait, mais les trois hommes de la patrouille achevèrent son travail et il attendit que tout soit en ordre pour reprendre sa route. Il savait qu'il n'atteindrait pas la ville avant le lendemain midi, mais peu lui importait, car ce genre de voyage lui servait également d'inspection.

Les proportions que prenait KMPolis devenaient dangereuses, préoccupantes car on installait des rails sur les zones les plus fragiles de la banquise sans prendre la moindre précaution, et pour la chasse aux baleines on n'hésitait pas à lancer des voies dans tous les sens afin de piéger ces gros animaux devenus amphibies depuis la nouvelle ère glaciaire. Ils se hissaient hors de l'eau par des ouvertures dans la banquise, rampaient sur celle-ci jusqu'au prochain trou, naviguaient sur de longues distances sous la glace et constamment, dans leur sillage, les cétacés traînaient des bandes de chiens de mer et de léopards de mer qui attaquaient les plus faibles, les baleineaux.

En approchant de la mégalopolis il eut conscience de la situation dangereuse de ces voitures-maisons mais que pouvait-il faire pour empêcher cette prolifération de la ville ? Celle-ci fonctionnait tant bien que mal en semi-autarcie depuis pas mal de temps, fournissant des emplois, des marchandises, que la Compagnie du Gnome et du Mikado n'avaient pas créés. Mais l'insécurité régnait un peu partout, même au centre, et la police était faite par les chasseurs de baleines, les hommes les plus forts, les plus implacables et les mieux armés également. La plupart se promenaient sur les quais centraux avec de petits harpons pneumatiques à la main et faisaient la loi. Pour l'instant on ne signalait pas trop d'exactions mais le Gnome s'attendait au pire.

— Jdrien t'a senti approcher, lui dit Miele. Depuis ce matin de bonne heure il est très nerveux.

L'enfant avait sauté dans ses bras. Il devenait très fort, très robuste en approchant des trois ans.

— Bientôt, dit le Gnome sans amertume, tu seras plus grand que moi.

— Il y a des Roux dans la ville, lui dit l'enfant, gravement. Tu le sais ?

— Ils viennent pour travailler. On les nourrit correctement et même ils reçoivent un salaire.

— Certains sont traités comme des animaux par des gens qui les utilisent, sans que tu le saches, ajouta Miele.

— Je m'en doute, dit le Gnome avec un soupir, mais je ne dispose pas d'une police suffisante. En fait je n'ai pas de police du tout mais c'est aussi un grave problème. Je vais essayer de faire quelque chose.

Il était heureux de retrouver son train particulier d'un blanc immaculé griffé de doré. Le doré était censé rappeler l'origine Rousse de Jdrien et bien peu de gens le savaient. Mais au bout de quarante-huit heures le Gnome se sentait obligé de repartir vers l'est, vers le volcan, vers son monstre « Titan ».

Dans le fond de lui-même il reconnaissait que sa réussite dépendait de cette grosse masse gonflée d'énergie, et que lorsqu'il réussirait à produire de l'électricité en quantités quasiment illimitées tout serait sur le point d'être réglé.

— L'eau chaude arrive, dit-il à Miele qui lui servait son repas. Encore un peu de patience.

— Moi j'en ai, mais pas ceux qui sont très défavorisés. On dit que le nombre de morts augmente sans cesse dans la ville : malades, enfants, femmes. Certains n'ont même pas quinze degrés, à peine dix, parfois zéro dans des wagons qui ne sont reliés à rien. L'huile de baleine devient trop chère, cinq dollars le gallon et encore quand on en trouve, mais on parle plutôt de dix dollars. Ce ne sont pas les baleiniers qui font les prix mais les revendeurs.

— Je vais aller voir les baleiniers.

De sa première expédition il avait gardé de solides amitiés dans ce milieu plutôt rude et son ami Zarou le voyait toujours venir avec plaisir. Désormais Zarou dirigeait une fonderie de gras de baleine et prospérait. Il écouta le Kid, comme il l'appelait, puis protesta :

— Nous ne sommes pour rien dans la cherté de l'huile mais toute une bande de requins s'est regroupée pour nous acheter la production et nous n'y pouvons pas grand-chose.

— Je vais créer des structures plus solides et ce sera la Compagnie qui désormais vendra l'huile.

— Ne t'en vante pas, tu te feras descendre.

Le même jour, le Gnome lançait son projet, convoquait quelques hommes qu'il connaissait. Des spécialistes du rail largement payés qu'il chargea de mettre sur pied un corps de cheminots.

— Mais attention, dit-il. Je ne veux pas que ce corps devienne une caste dans cette Concession comme dans les autres Compagnies. Ils occuperont une place honorable mais ne détiendront pas le pouvoir.

La majorité parut approuver mais le Gnome retint les visages maussades de certains autres.

— Vous dirigerez la ville de façon démocratique.

— Assurerons-nous la police ?

— Provisoirement, mais en plein accord avec les baleiniers. Je ne veux pas de frictions entre eux et vos hommes.

— Tôt ou tard ils poseront un problème, dit un certain Wolky. Lorsque l'huile de baleine ne sera plus aussi précieuse ils deviendront mauvais. Ils perdront de leur pouvoir.

— Pour l'instant ils ne sont pas responsables de la cherté de leur produit.

— Oui et non, ce sont eux qui ont attiré cette bande de trafiquants qui servent d'intermédiaires. Je sais que votre ami Zarou est honnête mais peu le sont, vous savez, patron.

Qui était ce Wolky si bien renseigné sur ses amitiés ? Un sous-ingénieur de la Traction, d'origine européenne mais qui avait certainement des choses à se reprocher pour qu'il ait atterri dans cette nouvelle Concession.

— Vous achèterez de l'huile en quantité pour les trains, mais peu à peu vous en revendrez aux gens les plus nécessiteux.

— Il faudra encore les reconnaître. Tout le monde va se revêtir de vieilles nippes pour inspirer notre pitié. Il faudrait un recensement et les pauvres sont bien capables de revendre leur part d'huile pour bouffer. Il y a aussi un problème de la faim que la viande de baleine ne résout pas complètement.

— Je veux que la production d'huile finisse par être achetée uniquement par nous dans un délai de trois mois. Je vous en tiens pour responsable, dit le Gnome avec un ton très sec. Vous avez les moyens d'y parvenir sans provoquer d'esclandre. Les baleiniers vous aideront, ceux que Zarou connaît, du moins.

— Il y aura la guerre, dit Wolky. Et vous aurez des groupes de pression dans cette ville. Si vous nous laissiez aussi organiser une police…

— Chaque chose en son temps, trancha le Gnome, agacé car l'autre disait vrai.

Mais l'organisation d'une police était une affaire qu'il ne pouvait envisager sans trahir son amour immodéré de la liberté. Il avait déjà trahi bien des principes qui lui étaient chers et il se cramponnait encore, stupidement il se l'avouait, à cette réaction anarchiste contre l'établissement d'une force répressive.

À cause de ces décisions il ne put quitter la ville rapidement pour retourner auprès du volcan comme prévu. Lui aussi pensait qu'il y aurait des réactions lorsque les revendeurs d'huile apprendraient sa détermination de leur ôter le droit de trafiquer. Mais il se tint en

contact avec les équipes installées autour du volcan. La construction de la nouvelle centrale progressait et l'autre ne donnait pour l'instant aucun signe d'essoufflement malgré la fourniture extraordinaire de courant que l'on exigeait de ses turbines.

Nuit et jour et au maximum. Elle ne tiendrait pas encore longtemps.

Deux jours plus tard, Zarou vint le trouver. Le géant portait un manteau de fourrure en peau de bébé phoque, ce qui le rendait encore plus impressionnant :

— Ça sent la guerre. Mes collègues ne veulent pas que la Compagnie ait le monopole exclusif de la vente de l'huile sur la ville. Nous étions ici avant vous et nous pouvons nous réclamer de ce droit du premier occupant.

Le Gnome se leva, ouvrit un coffre et en tira un dossier :

— Tu peux le garder, c'est une copie. Nous avons racheté assez d'actions de l'ancien consortium pour vous foutre à la porte si nous voulons. Mais nous n'en avons pas envie. Nous vous demandons seulement de vous mettre dans la tête que nous sommes les maîtres. Nous vous achèterons l'huile même lorsqu'il y aura deux fois plus d'électricité par habitant que nécessaire.

— Justement, si vous avez le monopole d'achat, lorsque le courant de ce sacré putain de volcan arrivera ici vous nous tiendrez comme des esclaves et pourrez nous la payer cinquante cents si vous voulez.

— Je suis décidé à signer un accord qui prévoira un prix moyen indexé.

— Indexé sur quoi, le prix du kilowatt qui deviendra ridicule si tes projets réussissent ? Déjà il paraît que le pipeline d'eau chaude approche et…

— Du calme, Zarou. Si cette ville donne trop d'ennuis on va la déménager vers l'est. Cela nous économisera des centaines de kilomètres de pipe-lines et des tracas.

Zarou le regarda avec une surprise un peu méprisante.

— C'est toi qui parles de déporter toute une ville ? Tu m'as pourtant souvent parlé des méthodes pratiquées par la Transeuropéenne et les autres ? Et tu es maintenant prêt à accomplir ce genre de forfait ?

— Ce n'est pas la même chose. C'est pour le bien du plus grand nombre.

— Mon cul oui. Tu ne penses qu'aux intérêts de la nouvelle Compagnie, le Consortium Kid-Mikado… Le reste tu t'en fous, mais ne crois pas que je sois ton ennemi, Kid, je suis simplement venu te prévenir.

chapitre III

Le train-basilique n'était pas autorisé à stationner longuement dans les grands centres ferroviaires et ne pouvait se ravitailler en carburant et en vivres que dans les stations isolées. Par contre le drapeau des Néo-Catholiques, une croix noire sur fond blanc, flottait sur la plus haute partie de cette église mobile. Ce n'était pas tout à fait un clocher mais une sorte de coupole recouverte de cuivre.

La draisine anonyme que Lien Rag avait affrétée vint se ranger auprès de l'ensemble religieux qui roulait à petite vitesse sur une voie non prioritaire. Peu après il débarquait sur le bas-côté et pénétrait dans les lieux par une porte étroite. Un moine néo l'accueillit en silence et lui fit signe de le suivre. Ils traversèrent une sorte de sacristie, puis la nef principale éclairée par des vitraux superbes. Certainement anciens et récupérés sous la glace dans quelque cathédrale encore intacte.

On disait que les Néo-Catholiques faisaient des recherches archéologiques sur l'emplacement de l'ancien Vatican. Mais ils en effectuaient certainement pour le territoire américain. Lien Rag avait entendu dire que l'on découvrait des églises pleines de cadavres congelés depuis trois siècles. Les pauvres gens, n'ayant pu fuir le cataclysme – le froid accélérant brusquement son emprise après quelques jours de baisse très lente des températures –, n'avaient trouvé que cet asile pour prier et mourir ensemble.

Le moine fit une génuflexion en direction de l'autel, continua vers la droite et ils pénétrèrent dans des unités d'habitation confortables sans ostentation. Le père Pierre se trouvait assis derrière une table de travail surchargée de paperasses. Lui et Lien se connaissaient depuis longtemps et le glaciologue n'avait accepté qu'à contrecœur ce rendez-vous semi-clandestin.

— La dernière fois, dit le religieux sans autre préambule, votre situation n'était pas aussi florissante. C'était dans cette station de pêcherie ; et l'on vous accusait de soutenir les Roux et d'encourager leur révolte.

— Vous étiez venu me proposer un marché que je ne pouvais accepter sans perdre ma dignité, répliqua Lien Rag. Disons qu'aujourd'hui nous sommes à armes égales.

— Vous êtes puissant, dit le religieux, et votre nom est connu de chacun des habitants de cette Concession. Vous avez réalisé le Super-Métro et vous vous apprêtez à lancer la liaison nord-sud sous la glace, à même l'ancien sol américain. Le puits principal où s'opérera la

jonction de ces deux galeries immenses portera le nom de Lien Rag Central Station.

— Vous êtes bien renseigné mais ce n’est qu’un bruit qui court et qui ne flatte que mon orgueil. Quel marché voulez-vous me proposer aujourd’hui ?

Le religieux alluma un cigare après en avoir offert à Lien, qui refusa. Il prit son temps pour entrer dans le vif du sujet :

— Nous luttons contre les sectes quelles qu’elles soient et vous n’ignorez pas que la plus dangereuse est celle des Rénovateurs du Soleil qui œuvrent pour la ruine et la destruction du monde. Inutile de vous exposer, à vous qui êtes un spécialiste des glaces, ce que représenterait la fonte de celles-ci, la transformation en monde liquide et boueux, la condensation, les vapeurs, un brouillard qui mettrait un siècle à se dissiper.

C’étaient les éternels arguments. Lien Rag se moquait de ces dangers et savait que le problème de l’évaporation pourrait trouver des solutions.

— Mrs. Diana combat ces fous avec acharnement et je suis désolé qu’elle nous assimile aux adeptes de cette secte. Notre action se trouve limitée dans cette Concession alors que les Néo-Réformés ont toute latitude…

— Vieille tradition. Vous avez toujours été minoritaires.

— Au moins qu’on ne nous traite pas comme ces malades de Rénovateurs. Vous pourriez intervenir auprès d’elle. En fait je me trouve en Panaméricaine avec mission de la rencontrer même si cela doit me demander des mois et j’aimerais que vous m’aidiez à y parvenir.

— Et que donnez-vous en échange ? demanda tranquillement Lien en souriant. Je crois qu’il vous sera difficile de faire une offre.

— Kapousta Voksal, est-ce un nom qui vous dit quelque chose ? C’est une bourgade perdue dans l’est sibérien. On y cultive du chou sous serre-igloo et on en fait de la choucroute. Il paraît que toute la station empeste. Jusqu’à l’an dernier un homme, un général, le général Chekarine, dirigeait le pays en potentat. Imaginez-vous que dans cet endroit du bout du monde il y a une poignée de Néo-Catholiques et que ceux-ci arrivent à nous donner de leurs nouvelles. Oh, ça prend du temps, beaucoup de temps, des mois, un an, mais enfin on a parfois des surprises. Un jour de l’an dernier est arrivé dans cette bourgade du bout du monde une troupe de baladins, cracheurs de feu, acrobates, fildeféristes et magiciens. Une troupe pitoyable dans un wagon minable et que dirigeait un nain que chacun appelait le Gnome.

Lien essaya de rester impassible sous l’œil acéré du moine mais ce fut très difficile de masquer l’émotion intense qui s’emparait de lui.

— Il y avait aussi un enfant de deux ans environ que tout le

monde prit bientôt pour habitude d'appeler le petit chaman, c'est-à-dire le petit sorcier. Un enfant splendide avec des cheveux d'or mais dont les paysans avaient un peu peur. Ils disaient que le gosse communiquait avec les envoyés du Diable, autrement dit les Hommes Roux. Curieux, n'est-ce pas ?

— Allons, la suite. Vous n'êtes pas en position de force pour me faire languir. Je dispose de moyens énormes, je peux obtenir votre expulsion et celle de la moitié de votre clergé local.

— Je sais, je sais, dit rêveusement le moine. Et je suis venu discuter avec vous, pas marchander. Ces gens sont restés plusieurs mois. Le général s'en était entiché, surtout de l'enfant qui, semble-t-il, avait des dons de guérisseur. Il apaisait le mal dont souffrait le général Chekarine, une gangrène, mais à la mort du vieux soldat ils sont partis, ont disparu. Pas tous. Le Gnome, une certaine Miele et l'enfant, une nuit à bord d'un remorqueur sibérien. Les autres sont restés à Kapousta et continuent à jouer et à donner un spectacle mais leur sort est assez misérable, les fils du général n'apprécieraient que médiocrement leur talent, mais peu importe ces gens-là, ce sont les trois autres qui nous intéressent et malheureusement la trace se perd à Kapousta Voksal. J'en suis désolé mais je ne garde rien dans ma manche. Est-ce que vous saviez cela ?

— Non, c'est la première information sérieuse que je reçois depuis bien longtemps.

— Le Gnome n'est pas parti les mains vides. On dit qu'il emportait de l'or, beaucoup d'or, plusieurs sacs. Nous pensons qu'il a réussi à passer la frontière sud avec l'Australienne mais que sont-ils devenus ? Possible que cet or ait tenté des criminels mais ce n'est qu'une hypothèse.

— Le Gnome aurait volé cet or ?

— Le général le lui aurait donné au moment où il voyait venir sa mort.

— Et vos informateurs néo-catholiques n'ont pas, dans le monde entier, d'autres nouvelles ? fit Lien avec une ironie grinçante.

— Vous-même, avec les moyens énormes dont vous disposez, n'avez jamais pu aller aussi loin, fit remarquer le religieux avec un petit sourire sans méchanceté. Nous recevons des masses d'informations et seul le hasard nous a fait trouver celle-là parmi des milliers d'autres. Mais désormais nous veillons au grain et il est possible que nous fassions d'autres découvertes. J'ai joué le jeu avec vous, qu'allez-vous décider ?

— Mrs. Diana est la principale actionnaire de la Panaméricaine et je suis son subordonné. Imaginez-vous que j'ai une influence quelconque sur elle ?

— Dites-lui au moins que nous sommes les plus sérieux

adversaires des Rénovateurs du Soleil et je pense que vous finirez par la convaincre que nous avons tout intérêt à unir nos forces. Les Rénovateurs sont liés aux milieux libéraux, athées et nous surveillons ces milieux de très près. Nous avons des informations de premier plan que les services de police de Mrs. Diana seraient heureux d'utiliser.

— Et si ce genre d'intervention me déplaisait ? Vous me faites jouer un sale rôle d'entremetteur.

— Il y a quand même cet enfant. N'auriez-vous plus envie de le retrouver ?

— Vous savez bien que rien d'autre n'a de prix à mes yeux. Toute cette puissance que vous m'attribuez généreusement, tout ce pouvoir qui n'est qu'apparent ne sert que dans ce seul but. Yeuse est revenue auprès de moi.

— Elle vous a coûté très cher. Dix millions de dollars pour la faire sortir de ce train-bagne sibérien.

— Je croyais que Jdrien serait avec elle ou qu'au moins elle saurait où il se trouvait et ma déception fut telle que je n'ai rien fait pour garder cette femme auprès de moi alors que je l'aime encore.

— Je serai patient. Je suis prêt à attendre des semaines et des mois si vous me promettez de faire quelque chose.

— Et si vous avez des nouvelles de mon fils ?

— Sans tarder je vous les communiquerai.

— Pour ma part je ne vous promets rien.

Il retrouva sa draisine et, après deux heures de voyage, un train express qui le conduisit directement à la nouvelle Central Station, celle qui s'appellerait un jour de son propre nom si d'ici là il n'était pas tombé en disgrâce.

Un ascenseur le conduisit directement à son train spécial. Il ne se faisait aucune illusion, son escapade de la matinée finirait par être découverte et Mrs. Diana saurait qui il avait rencontré clandestinement.

Il se remit au travail et des jours passèrent. Il attendait un appel du religieux qui ne venait pas. Lady Diana remarqua sa fébrilité et son manque de goût pour le travail. En principe ils se rencontraient une fois par semaine, souvent deux, et l'éternel problème restait celui de l'énorme énergie nécessaire pour le fabuleux projet de cette transversale nord-sud sous la glace. Pour alimenter les puissants lasers chargés de creuser il fallait déjà des millions de kilowatts et il n'était pas question de les prélever sur la production de la Panaméricaine.

— Nous équilibrons tout juste notre consommation globale et la diminution d'un seul degré pour la fourniture de la chaleur dans les villes et les convois serait très mal accueillie. Il y a eu déjà des troubles dans les convois des sociétés de travail. Les quinze degrés contractuels n'étaient pas atteints la plupart du temps, et les gens se

sont montrés d'une violence telle qu'il a fallu expédier le train dans une zone déserte pour venir à bout des éléments perturbateurs. Nous sommes en pourparlers avec l'Africania qui doit nous livrer des huiles minérales et végétales, de quoi faire tourner des centrales spéciales, mais cela ne représentera que dix pour cent de nos premiers besoins, à peine cinq lorsque les travaux seront dans la phase optima. La Sibérienne est d'accord pour livrer du charbon et du gaz mais à des conditions difficiles à accepter. Soudain elle s'interrompit et regarda Lien de ses petits yeux perspicaces enfoncés dans la graisse épaisse de son visage. Celui-ci ne s'était jamais habitué à cette obésité monstrueuse et ce jour-là il éprouva même de la nausée.

— Vous ne m'écoutez pas, Lien, vous rêvez. Depuis votre rencontre avec ce Néo-Catholique envoyé direct de Vatican II vous n'êtes plus le même.

Elle savait depuis longtemps mais n'avait pas jugé utile de lui en parler avant ce jour.

— Vous allez vous convertir ?

— Je connais le père Pierre depuis pas mal de temps et dans certaines conditions il m'a même parfois aidé, mais toujours avec une contrepartie.

— Ces gens-là ne font rien pour rien et la charité n'est qu'un vain mot pour eux. Que voulait-il ?

Lien Rag ne chercha pas à la tromper et lui raconta son entrevue avec le religieux. Elle écoutait avec attention, prit des chocolats sur une table et commença d'en fourrer dans sa bouche épaisse. Pour cultiver le cacao il fallait des serres spéciales et un simple bonbon représentait la ration calorifique d'un homme moyen non dans sa valeur nutritive mais uniquement pour le fabriquer. Une folie à côté de laquelle le vin par exemple ou le caviar devenaient des produits courants.

— Il lutte contre les Rénovateurs ? Intéressant.

— Le fait qu'il ait retrouvé la trace de mon fils prouve que les moyens de la Nouvelle Église catholique sont considérables, non ?

— C'est une vacherie quant à mon manque de résultat ?

— Je suis certain que vous n'avez rien fait pour retrouver mon fils.

— Écoute. Pour retrouver cette femme, Yeuse, nous avons dépensé des centaines de milliers de dollars. Pour la sortir de ce train pénitencier il a fallu acheter pour dix millions de pelisses en fourrure synthétique que nous avons le plus grand mal à vendre.

— Cela vous a placé auprès des Sibériens qui vous fourniront l'énergie dont vous avez besoin sous forme de pétrole, charbon et gaz. Vous allez récupérer cette mise de fonds sous peu. Et de mon côté je reverse une partie de l'argent que je gagne pour compenser ce manque

à gagner. Vous n'avez rien à me reprocher.

— D'accord, nous sommes quittes puisque j'ai fait un maximum. Je ne pouvais pas savoir que votre fils était dans une bourgade perdue du grand est sibérien. Je ne dispose pas d'espions dans le monde entier, contrairement à ce que vous pensez. L'entretien d'une telle organisation nous reviendrait trop cher et pour réaliser mon Projet, le Projet Diana Nord-Sud il faut rogner sur tout, mais dans dix ans nous serons les plus riches du monde, fabuleusement riches puisque nous disposerons de toutes les richesses enfouies sous la glace. D'accord, je vais réfléchir à la proposition de ce religieux. Mais n'attendez pas de réponse rapide. Je veux soupeser le pour et le contre avant de le rencontrer. Notre grande affaire c'est l'énergie et nous devons faire en sorte que la Transeuropéenne accepte de nous aider. Cette guerre larvée sur la frontière du nord-est n'a jamais sérieusement entamé nos chances de négociations, mais l'État tampon, la zone occidentale peuplée de Roux, est un préalable à tout accord.

— Vous allez leur retirer ce territoire ? Je vous rappelle que je suis leur représentant et que je ne céderai jamais sur ce point.

— Les Transeuropéens n'acceptent pas cette zone. Leurs Roux fuient les villes pour s'y réfugier et ne veulent plus effectuer les tâches de jadis, surtout sur le dôme des villes. Et cette guerre avec la Sibérienne les épuise. Ils pourraient pourtant nous fournir un joli pourcentage d'énergie. Il leur suffirait de réduire la chaleur de leur ville de deux degrés et de normaliser les rations alimentaires. En échange nous pourrions garantir la paix entre les deux Compagnies en envoyant un contingent sur le front et en créant une zone neutralisée. Je pense que la population serait prête à ces sacrifices en échange de la paix retrouvée.

— Vous pensez qu'un Européen peut mieux supporter le froid et la faim que les gens de cette Concession ?

— Lien, ne versez pas dans le social et l'humanitaire. Je veux de l'énergie pour creuser cette foutue merde de glace et je la trouverai. Si les autres Compagnies ne sont pas raisonnables il nous faudra utiliser d'autres méthodes. Nous saurons les convaincre, je pense. Vous croyez que votre Jésuite pourrait nous aider dans ce sens si nous leur accordions certaines faveurs qu'il réclame depuis longtemps ? Je sens que je finirai par le rencontrer, ce moine, mais il faudra que je m'y prépare psychologiquement car j'ai horreur des Néo-Catholiques, vraiment horreur.

— Avez-vous des informations sur ce nouveau consortium qui s'est créé pour exploiter cette ligne du Transpacifique ?

— Des illuminés. La Kid-Mikado Compagnie, vous vous rendez compte. Mais paraît-il qu'ils auraient des idées pour produire un courant électrique bon marché et je ne les perds pas de vue. Ils ont de

très grosses difficultés financières et sociales et peut-être pourrons-nous racheter ce petit groupe si son potentiel énergétique en vaut la peine.

chapitre IV

Une nuit, une partie de la banquise au nord-est de KMPolis s'émietta et plusieurs voies ferrées supportant de vieux wagons d'habitation furent englouties.

On ne connut jamais le nombre exact des victimes, entre deux cents et mille, peut-être davantage. On réussit à sauver une soixantaine de personnes.

On réveilla le Gnome une heure plus tard et il se rendit sur les lieux de la catastrophe à bord d'une petite draisine de la Compagnie. Les secours avaient du mal à s'organiser et les premiers badauds accourus huèrent le petit patron de la Compagnie. Il s'approcha avec sa loco légère jusqu'au bord du gouffre marin, alluma ses projecteurs et descendit lorsqu'il aperçut deux femmes sur un gros bloc de glace qui partait à la dérive. Un baleinier arriva avec son harpon pneumatique portatif et réussit à planter la flèche dans la glace. Ils n'eurent qu'à haler le bloc pour récupérer les rescapées.

Le Gnome resta toute la nuit pour diriger les opérations de sauvetage et trouver des logements de secours pour ceux qui n'avaient plus rien. Il n'était plus hué mais sentait peser sur lui des regards pleins de malveillance ou pire, de haine. Pourtant il n'éprouvait aucun remords, juste de la compassion pour ceux qui avaient péri. Il n'avait pas voulu que cette station prenne tant d'importance mais le développement de la ville lui avait échappé depuis longtemps. Wolky fut l'un des premiers à le rejoindre et a travailler dur mais sans ménager pour autant la susceptibilité du Gnome.

— Il faut arrêter l'immigration, placer un poste de police sur le réseau à la limite de la Concession. Il manque aussi un corps de sauveteurs ainsi qu'un corps organisé de police. Regardez donc les baleiniers qui se vantent tant d'être les garants du maintien de l'ordre. Ils ne sont pas nombreux et votre ami Zarou n'est pas encore arrivé. Il devait encore être saoul hier au soir. Vous ne pouvez pas demander à ces gens d'assumer une tâche aussi difficile.

Le Gnome ne répondait pas, mais vers dix heures du matin il revint chez lui épuisé, s'enferma dans son bureau pour réfléchir. Revendiquer des limites à la Concession, c'était le moyen le plus sûr d'endiguer le flux de tous ces gens avides de bien-être et d'aventures, mais attirer également l'attention des autres Compagnies, les plus puissantes. Jusqu'ici ils vivaient un peu marginalement mais ce n'était plus guère envisageable pour l'avenir. D'autre part ces émigrants payaient leur transport et c'était autant d'argent qui entrait dans les

caisses de la Compagnie.

Mais pour vingt dollars encaissés combien en ressortait-il pour aider ces gens-là une fois sur place ? Il fallait arrêter l'afflux et sans tarder créer un corps de sécurité au sein même des personnels de la Compagnie. Il lui était difficile d'en référer à son associé mais il essaya par radio, en vain. Il n'existait en Australienne, du fait de la mosaïque des Compagnies, aucun service fédéral pour ce genre de communication et la portée de ses émetteurs était réduite, nécessitait un relais.

Malgré sa répugnance il dut en passer par Wolky, qui le même jour lui présenta dix hommes capables d'organiser chacun une sorte de brigade de protection.

— Il faut en envoyer une tout de suite aux limites de la Concession. Désormais il faudra un visa pour venir jusqu'ici. Dans une semaine nous devrons réduire le quota de cinquante pour cent. Les autres pourront retourner en Australienne à nos frais et ce durant un mois. Ils répandront la nouvelle et les gens n'auront plus envie de faire le voyage pour se faire ensuite refouler à la frontière. Mais je crains des complications avec les autres Compagnies. En agissant ainsi nous affirmons notre existence alors que nous ne disposons pas encore de la majorité absolue pour cette Concession. Le prix des actions encore achetables va monter en flèche.

— Dites qu'il s'agit d'une mesure sanitaire, que vous avez des cas de maladie contagieuse, conseilla le nouveau chef de la police.

Ce Wolky l'inquiétait par son habileté, son air rusé. Il avait consulté son dossier, savait qu'il était né dans la région de Grand Star Station en Transeuropéenne et qu'il avait fui la Compagnie sous prétexte de ne pas aller sur le front de l'Est. Un motif honorable, avait d'abord pensé le Gnome qui se demandait s'il était véridique.

— La maladie fait peur et vous ne passerez pas pour des concurrents dangereux. Nous allons établir un plan d'urgence que nous vous soumettrons. Pour cette ville il faut d'ores et déjà prévoir une cinquantaine d'hommes mais ce chiffre doublera très vite.

Dès qu'il apprit la nouvelle, Zarou le baleinier se précipita mais le Gnome lui fit répondre qu'il n'était pas là, qu'il le recevrait plus tard. Il n'avait pas la moindre envie d'écouter les remontrances de son ami d'autant plus qu'il ne se sentait pas tout à fait en accord avec lui-même dans cette affaire.

Les baleiniers commencèrent à renâcler pour livrer l'huile à la Compagnie malgré les primes offertes. Ils avaient espéré une hausse qui devait doubler le gallon selon les revendeurs et, pour la première fois, Wolky arriva avec ses draisines de police et une quinzaine d'hommes armés. Zarou envoya un message au Gnome qui vint aussitôt.

— D'où sortez-vous ces armes ? demanda-t-il à Wolky en désignant les pistolets archaïques que les nouveaux policiers arboraient avec un peu d'ostentation.

— Nous en avons saisi un stock chez des émigrants et nous avons pensé…

— Vous n'avez pas mon accord et vous avez passé outre… Nous devrons régler ce problème.

Puis il alla discuter avec Zarou et ses amis baleiniers. Il ne se référait qu'aux accords conclus.

— Depuis que nous sommes là le prix a déjà triplé et vous voudriez aller plus loin. Je vous ai connus peinant dur, isolés, ne pouvant vendre votre huile que difficilement et loin d'ici. Il fallait l'envoyer dans des wagons-citernes spéciaux pour éviter qu'elle ne gèle. Je pense que vous manquez de bon sens. Si vous persistez je vais déménager les installations principales vers l'est et vous laisser avec tout un ramassis de types sans travail qui finiront bien par aller ailleurs. L'eau chaude arrive et déjà on pourra chauffer les maisons mobiles, faire tourner des alternateurs. Vous devriez y songer.

— Elle n'est pas encore ici, dit un baleinier avec morgue, et d'abord nous sommes chez nous. Ici c'est Whaler Station, pas KMPolis. Ne l'oubliez pas, même si vous possédez des titres de propriété nous ne nous laisserons pas déposséder. Et nous vous remercions pour votre confiance puisque vous avez chargé de la sécurité un corps spécialisé alors que par tradition c'était notre mission.

— La population devient trop importante. Il faut des services constitués. Nous aurons toujours besoin de volontaires et de votre expérience mais lorsque la banquise s'est ouverte et a englouti ces malheureux vous n'étiez que trois sur les lieux.

— C'étaient des gens sans importance. Nous n'allions pas nous déranger pour sauver cette racaille.

— Justement j'ai besoin d'une police qui ne fasse pas ce genre de distinction. Il y avait des femmes et des enfants, je vous le rappelle, parmi cette racaille, et les hommes sont venus chercher un travail.

— Personne ne peut concurrencer les Roux par ce froid et vous êtes le premier à en profiter, dit un des baleiniers assis en face de lui.

— Ils me reviennent aussi cher et ce n'est pas une question d'économie.

Non sans peine ils acceptèrent l'idée de livrer, pour le moment au moins, cinquante pour cent de la production d'huile jusqu'au nouvel accord qui serait signé avant trois mois.

— Si vous ne le respectez pas, je fais venir de l'huile de l'Antarctique.

— Vous n'en trouverez pas, les acheteurs panaméricains raflent tout depuis quelque temps.

Le Gnome le savait et c'était inquiétant. Même si l'eau chaude arrivait il aurait toujours besoin de l'huile pour ses locos, pour les installations sur la banquise. On disait que les Panaméricains faisaient une rafle systématique sur tous les produits énergétiques. Toujours à cause de ce projet effrayant.

Il sortit de cette réunion fatigué et maussade, rentra chez lui. Il mourait d'envie de revoir son cher volcan et voilà que toutes ces questions qu'il avait trop négligées depuis quelque temps le forçaient à travailler sur place. Il ne se fiait pas au rapport journalier des techniciens, aurait voulu voir dans le détail si tout allait bien. Jdrien vint se faire câliner sur ses genoux, lui demanda s'il n'avait pas vu quelqu'un.

— Comment ça quelqu'un ?

— Une dame.

— Mais quelle dame ?

— Je l'ai vue. Elle est belle, brune, et je l'aime.

— Il m'en parle depuis quelques jours, dit Miele. Et je me demande s'il ne s'agit d'Yeuse. Je n'ai pas de photographie mais le portrait qu'il m'en dresse serait le sien.

— Yeuse ? Mais voyons, c'est impossible…

— Tout est possible. Nous n'avions jamais pensé pouvoir sortir un jour de la Sibérienne quand nous étions considérés comme prisonniers de guerre et pourtant nous sommes ici.

— Mais comment nous aurait-elle retrouvés ?

— Je ne dis pas qu'elle nous a retrouvés mais elle a peut-être du travail dans une boîte.

Le Gnome fit la grimace. Il y avait bon nombre de boîtes dans KMPolis mais la plupart n'étaient que des bordels plus ou moins avoués.

— Tu devrais quand même te renseigner s'il n'y a pas une fille qui se livre à des imitations de stars d'autrefois. Ça peut marcher. Le gosse a toujours eu des prémonitions exactes, ne l'oublie pas.

— Ce serait Lien Rag qui l'aurait envoyée ? Car enfin ils étaient au mieux ensemble. Peut-être qu'elle n'a pas osé revenir auprès de lui sans l'enfant.

— Elle n'a rien à se reprocher et lorsqu'elle a tué cet officier sibérien c'était pour protéger la vie de Jdrien, alors que cet homme allait découvrir son origine Rousse.

— De toute façon je ne rendrai jamais l'enfant à Lien Rag. Et si Yeuse essaye de me le reprendre, gare à elle. Ici je suis chez moi, dans ma Compagnie, et je dispose de moyens…

Puis, découvrant l'expression consternée de Miele, il soupira en secouant la tête :

— Oui. Je sais que je perds la tête lorsqu'il s'agit de Jdrien, mais

je l'aime et je ne veux pas m'en séparer. Lien ne se préoccupe pas tellement de lui. Il a eu besoin de Yeuse, puis de nous pour préserver sa vie.

— Nous ne savons pas ce que vient faire Yeuse dans cette ville, ne prends aucune décision hâtive.

— Elle doit quand même savoir que je dirige cette Compagnie, non ? Le fait qu'elle n'ait pas cherché à nous rencontrer, nous, ses anciens amis, prouve qu'elle prépare quelque chose. Elle pensait passer inaperçue mais c'est fichu. La voilà découverte grâce à Jdrien.

— Grâce à l'amour que Jdrien lui porte, fit remarquer Miele. Tu n'es pas le seul à aimer cet enfant. Yeuse est allée jusqu'à tuer pour lui. Moi aussi je l'aime. Toi aussi et certainement son véritable père qui a couru les plus grands risques autrefois mais tu fais semblant de l'oublier. Il a été traqué, a failli mourir. Souviens-toi ce que nous a raconté Yeuse.

— Laissez-moi maintenant, dit-il, j'ai à faire.

— Tu ne vas pas chercher Yeuse ? demanda l'enfant.

Le Gnome se pencha vers lui pour plonger dans ses yeux dorés :

— Qui est Yeuse ?

— Mon père lui a dit de s'occuper de moi puis elle est partie et c'est toi et Miele qui avez pris sa suite. Mais moi je me souviens très bien de tous ces gens et je voudrais les revoir. Tu sais où se trouve mon père ?

— Non, je ne le sais pas.

Le lendemain il eut soudain l'occasion de reprendre la voie de l'est mais ce fut avec l'angoisse et la rage en tête, car il venait d'apprendre que le pipe-line d'eau chaude venait de couler en plein Pacifique. Trente et quelques kilomètres de tuyaux engloutis. Mais par chance aucune cassure et des engins spéciaux pouvaient essayer de relever l'énorme serpent de mer. Le Gnome en doutait. Il craignait d'être contraint de faire découper la majeure partie, faute de pouvoir la relever.

Le spectacle lui apparut de très loin car le pipe-line formait comme un arc au-dessus de la banquise avant de plonger dans les eaux glacées de l'océan. Peut-être reposait-il même sur le fond à six ou sept mille mètres mais c'était peu probable.

— On ne peut pas le remonter tel quel. Malgré la partie immergée ce sont des milliers de tonnes. On va essayer de faire glisser des sortes de ballons hermétiques le long, pour le soulever, mais ce sera long et délicat.

— Que s'est-il passé ?

— Plusieurs fuites d'eau chaude alors que nous avions effectué un remplissage pour les essais nocturnes.

Le pipe-line n'était toujours pas rempli d'eau chaude tant que la

ville de KMPolis n'était pas reliée mais il y avait des essais fréquents. De plus il fallait éviter que l'eau déjà envoyée ne gèle et ne forme bouchon. Si bien qu'on injectait régulièrement de l'eau chaude pour maintenir sa température interne au-dessus de huit degrés. L'eau refroidie était ensuite retournée à l'océan par grandes profondeurs pour éviter un réchauffement de la banquise.

— Plusieurs fuites ?

— Des traces de chalumeau en plusieurs endroits. Des brûlures comme si on avait aussi utilisé de petits explosifs sur les soudures. Il n'en a pas fallu plus pour faire fondre la banquise et ce secteur n'est actuellement pas sous contrôle électronique, mais la patrouille ne peut passer que deux fois dans la nuit.

— Un sabotage, hein ? Il faut faire une enquête.

— Nous ne sommes pas des flics, protesta le technicien. Nous pouvons établir certains faits mais pas question de retrouver les coupables.

Furieux, il envoya un appel à Wolky, qui accourut avec toute une équipe d'hommes et se mit au travail. Il interrogea les équipes volantes installées sur le réseau ferré avec leur matériel et leurs voitures qui leur servaient de dortoir et de réfectoire, et en moins d'une journée il apprit bon nombre de choses. On avait repéré une draisine particulière, de location, sur le réseau, et Wolky retourna en ville pour découvrir qui avait loué cette voiture. Il n'y avait pour le moment que deux loueurs de petites draisines à vapeur, peu maniables et très lentes.

Les premiers essais pour relever le tube s'avérèrent dangereux. La grue s'enfonça brusquement avec ses rails dans la banquise à la suite d'un échauffement brutal et il fallut tout arrêter pour la tirer de cette position dangereuse. On fit appel à des Roux qui plongèrent assez profondément pour fixer des cordages et des câbles, puis on les utilisa pour couler des ballons étanches mais ce fut sans résultat.

— La solution, dit un ingénieur, c'est au moins vingt grues en différents endroits qui travailleront toutes en même temps.

— Comment accrocher un câble à six kilomètres sous la mer ? demanda le Gnome.

— Par glissements successifs. Ce sera long et aléatoire.

— Combien de temps ? demanda le Gnome.

— Un mois, peut-être deux.

— De l'argent ?

— Oui.

— Alors on coupe. On sacrifie le tube. Sans perdre un instant.

— Des centaines de milliers de dollars à la mer, dit l'ingénieur. On pourrait…

— Vous avez une solution rapide, peu onéreuse ?

— On peut couper mais amarrer le bout à une balise qui ne s'enfoncerait pas dans la banquise. On peut trouver un système d'ancrage efficace.

— D'accord, mais on coupe dans les quarante-huit heures au plus tard. Il faut que le travail reprenne en direction de la ville, la jonction se fera plus tard.

Il remonta dans sa loco et fonça vers l'est. Il roula jusqu'à une heure avancée avant d'apercevoir l'étoile de son « Titan ». Tout en haut bouillonnait toujours un peu de lave. Il surprit l'équipe de nuit de la centrale, alla tout vérifier.

— Ça tient. On se demande comment, mais ça tient pour le moment.

— Tant mieux, on pourra peut-être faire la soudure avec la prochaine.

Mais ce n'était pas encore ce qu'il souhaitait. Il lui faudrait la plus grosse centrale du monde pour satisfaire les besoins de ses futurs projets. Ensuite il consoliderait la banquise en direction de l'est, toujours vers l'est, vers l'ancien Pérou. L'électricité permettrait de geler l'eau pour obtenir une assise plus solide, une sorte de viaduc long de près de huit mille kilomètres, l'œuvre la plus stupéfiante depuis la muraille de Chine dont il avait vu des reproductions dans de vieux livres. Un viaduc large de plusieurs centaines de mètres sur lequel on établirait des dizaines et des dizaines de voies. Les plus gros convois pourraient l'emprunter et il pourrait alors acheter aux Panaméricains ces énormes aciéries, ces usines qu'ils fabriquaient. On irait jusque dans le fond de l'océan s'il le fallait pour trouver les matières premières.

Il ressortit à l'air libre et regarda longuement son volcan qui lui permettrait cette folie, mais il y avait d'autres volcans à fleur de la banquise en remontant vers le nord. On devait pouvoir les domestiquer tous pour construire un empire colossal.

Le lendemain il eut un message de Wolky. Il avait retrouvé le loueur de draisine et l'avait arrêté. L'homme avait avoué le nom de ceux qui avaient loué l'engin. Leur interpellation n'était plus qu'une affaire d'heures. Il fronça les sourcils car son collaborateur prenait son rôle très au sérieux. Il signait d'ailleurs « le chef de la police » et cela ne plaisait guère au Gnome. Mais il n'était pas mécontent que quelqu'un se salisse les mains pour lui. Quand la situation serait meilleure il essayerait de rétablir une plus grande indépendance et encouragerait chacun à agir dans la plus stricte liberté, mais pour l'instant il était trop absorbé par des tas de préoccupations.

Le Mikado aurait dû venir le soulager d'une partie du travail mais il préférait que le gros poussah demeure sur l'inlandsis australasien plutôt que d'être toujours dans ses jambes. Le Mikado

restait inquiet pour ses mises de fonds, pour ses emprunts qu'il faudrait bien un jour ou l'autre rembourser, mais pour l'instant ils payaient des intérêts élevés et les rentrées purement ferroviaires de la Compagnie ne suffisaient pas à combler le déficit du budget. Il se creusait la tête pour découvrir une autre source de revenus mais ne trouvait rien de très enthousiasmant.

Pendant plusieurs jours il travailla comme un fou et lorsqu'il apprit que l'amarrage du tuyau pouvait être effectué il donna l'ordre de le découper. Peut-être qu'un jour on trouverait une technique pour remonter les trente-trois kilomètres immergés dans la mer. Il avait bien pensé munir le pipe-line de sortes de boudins gonflés pouvant, sinon le maintenir en surface, du moins l'empêcher de couler complètement, mais le prix lui avait paru prohibitif.

Lorsqu'il était auprès de son volcan il finissait par ne plus supporter l'absence de Jdrien et une fois qu'il avait vu l'enfant deux jours durant il n'avait qu'une hâte, revenir vers le volcan. Il vivait fébrilement et avait l'impression que son passé ne le concernait plus. Si tout allait bien, dans moins de dix ans, il posséderait la plus puissante Concession du monde.

Parce que quelques troubles avaient éclaté à cause de l'huile de baleine trop chère, encore cette histoire, il dut retourner à KMPolis. Il avait appris que les saboteurs du tube étaient une équipe de revendeurs de cette huile. On devait les juger mais encore fallait-il trouver des juges pour le faire. Décidément la création d'une Compagnie était une chose inouïe. Il y avait mille choses, des plus simples aux plus terribles, auxquelles penser. Ces types, ces saboteurs, à quoi pouvait-on les condamner puisqu'il n'y avait ni magistrats ni système pénitentiaire ? Le bannissement ? Oui, c'était une solution puisque désormais on ne pouvait entrer dans sa Concession comme auparavant.

Il avait des rapports assez satisfaisants sur le nombre des entrées qui avaient chuté. Et Wolky proposait que soient admis les gens capables d'investir une certaine somme dans la Concession, au moins dix mille dollars, mais le Gnome trouvait cette proposition trop injuste. Par contre il pensait offrir des avantages à ceux qui effectivement apporteraient une somme de cette valeur mais on accepterait également des gens sans argent. Selon quel critère puisqu'on devait limiter le quota ?

Contrairement à ce que lui avait annoncé Wolky, son chef de police, les incidents avaient été plus graves qu'il ne pensait, et, tout en pilotant son engin, il se rendit compte qu'un quartier où habitaient la plupart des revendeurs d'huile de baleine avait été en partie incendié et il aperçut des gens qui discutaient avec véhémence sur les quais. Il voulait espérer que l'arrivée de l'eau chaude puisée à côté du volcan

arrangerait toutes ces histoires, mais il s'en fallait de plusieurs mois avant que la première voiture soit chauffée grâce à ce procédé.

— Je savais que tu venais, dit Jdrien en accourant. Tu sais que Yeuse est ici ?

chapitre V

L’homme reboutonna sa combinaison isotherme avec un sourire béat. Il se nommait Jero et Yeuse avait vraiment eu envie de coucher avec lui. Mais lorsqu’il sortit un billet de vingt dollars pour le jeter sur la couchette elle n’eut aucune réaction pour refuser l’argent. L’imbécile ne comprenait pas qu’elle avait désiré qu’il vienne dans sa cabine, tant pis pour lui.

— Je tâcherai de revenir le mois prochain, maintenant je dois partir cette nuit. Il y a un transport qui remonte vers Titanpolis. Je travaille à la centrale électrique. On n’a même pas le temps de boire un verre, le départ est dans une demi-heure et ça serait trop juste.

— Bien sûr, fit-elle sans amertume. À un de ces jours donc.

— T’as un beau cul, tu sais, dit-il à la porte.

— Et mes yeux, tu les trouves beaux ?

Il resta un peu stupide puis disparut. Encore un qui ne s’intéressait pas au vieux cinéma d’avant l’ère glaciaire. Elle ramassa le billet et le glissa entre ses seins. Le règlement de l’*Eldorado* était simple. Elle devait faire au moins une passe quotidienne pour avoir la paix, payer sa cabine. Elle devait s’avouer qu’elle avait toujours flairé une embrouille lorsqu’elle avait signé le contrat. Bien sûr elle se déshabillait chaque soir à plusieurs reprises mais ce n’était pas la seule chose qu’on exigeait d’elle. Avec un type par soir elle pouvait donner le change. Le client payait la cabine et le reste, trente dollars. Jero avait été gentil d’ajouter ces vingt dollars mais il n’y était pas obligé. D’ailleurs avec ses pourboires elle aurait pu s’éviter de coucher avec lui mais elle avait cru qu’il serait différent. Il avait été le premier surpris qu’elle aime ça, qu’elle manifeste son plaisir et avait dû croire qu’elle en faisait trop, qu’elle jouait la comédie.

L’*Eldorado* était un vaste complexe de plusieurs dizaines de wagons. Elle n’en avait visité qu’une faible partie et, prudente, avait compris qu’il valait mieux en rester là. L’ensemble formait comme une étoile à six branches, installée sur une plate-forme tournante. Tous ces wagons étaient reliés par des tunnels, le chauffage marchait bien et la nourriture était convenable. Un type gagnant du fric comme Jero pouvait passer quarante-huit heures agréables dans le complexe, y dormir, y jouer, assister à des spectacles, avaler des nourritures délicates. Il y avait même des forfaits qui prévoyaient tout cela et certains venaient griller là leurs économies de deux ou trois mois de dur travail sur la banquise en direction de l’est.

Depuis son arrivée Yeuse ne pouvait se défaire d’une angoisse

sourde et préférait ne jamais rester seule. Elle séjournait dans les différents bars, dans les salles de cinéma ou de théâtre pornographiques. Elle avait refusé d'y participer malgré les cinquante dollars que rapportait chaque séance mais les acteurs mâles lui paraissaient peu désirables. Tous exhibaient une virilité peu commune qui la laissait indifférente. Et lorsqu'elle s'asseyait dans un fauteuil au fond de la salle elle fermait les yeux et s'endormait quelquefois pour échapper à son obsession. Depuis quelques jours Jdrien ne cessait de lui apparaître. Plusieurs fois, le jour comme la nuit et à deux reprises alors qu'elle était avec un homme dans sa cabine. C'était à la fois agréable et inquiétant parce que l'enfant la regardait avec des yeux pleins de reproche.

— Hé, avait protesté un de ses clients, que t'arrive-t-il ? Tu rêves ? Ce n'est pas le moment. Tu pourrais te concentrer davantage.

Elle avait failli le renvoyer sans explications, mais l'*Eldorado* n'était pas le genre d'endroit où l'on pouvait se permettre ce type d'esclandre. D'abord elle ignorait qui dirigeait vraiment l'affaire. Il y avait plusieurs patrons, deux femmes et trois hommes, une sorte de société anonyme qui se montrait extrêmement sévère sur tous les points. Depuis son arrivée trois filles et plusieurs employés hommes avaient été renvoyés sans autre préavis. Le renvoi, c'était affronter cette ville sauvage où l'absence de dôme empêchait que l'on stationne longtemps sur les quais, où le moindre loyer atteignait des prix invraisemblables à la condition que l'on trouve un coin pour s'installer. Le temps de trouver une cabine chauffée, un travail – pour les femmes il n'y avait pas le choix –, et l'on pouvait mourir de froid. En quelques minutes si l'on ne possédait pas de combinaison. Et aucune organisation sociale, même pas un service de police qui puisse aider les gens dépourvus. En dehors de l'*Eldorado* il y avait des tas de bordels à dix dollars la passe mais il fallait en faire au moins dix pour tout régler. Les hommes trouvaient des emplois à condition d'accepter de travailler dans des conditions effroyables au nettoyage des fenêtres extérieures, pour gratter la glace parfois épaisse de trente centimètres.

Après le départ de Jero elle se rendit au restaurant, avala une soupe chaude et une boulette de viande très pimentée. Elle avait droit à ce genre de repas. Puis elle se prépara pour son prochain strip vers six heures du soir, une dizaine de minutes à s'effeuiller devant des types qui ne faisaient que passer pour se rendre au théâtre porno, puis revenaient, déjà très excités, choisir une fille qui pouvait toujours refuser. Pour le moment on lui tolérait une seule passe par jour, le temps de s'adapter, mais il lui faudrait ensuite accepter plus de clients ou s'en aller. Elle avait tout juste l'argent pour reprendre son train mais il se répétait dans l'établissement qu'on devait réserver sa place huit jours à l'avance, tant il y avait de gens qui quittaient la

Concession après en avoir terriblement bavé pendant des mois. Et pour passer huit jours à attendre son train il lui fallait au minimum trois cents dollars pour se loger et faire un seul repas par jour, sinon c'était la mort rapide en quelques instants.

Sa beauté lui attirait toujours un public assez flatteur. C'est-à-dire qu'au lieu de traverser la salle avec un regard blasé, les hommes ralentissaient, voire s'arrêtaient pour attendre qu'elle dénude complètement le bas de son corps et se mette à pivoter sur elle-même pour bien le montrer.

Pas question d'imaginer une petite scène comme du temps du cabaret *Miki*, quand elle se livrait à ses pastiches de stars anciennes, genre Marilyn Monroe et Marlène Dietrich. Dans ce coin, personne n'aurait jamais rien compris. Il y avait un cinéma où l'on passait de vieux films, la plupart des pornos, et quelquefois un chef-d'œuvre ancien mais alors il n'y avait jamais plus qu'une poignée de spectateurs, souvent des filles comme elle, des sentimentales qui sanglotaient, comme la veille, où l'on projetait *Quai des brumes*.

Comme elle finissait son strip, un type lui sourit et fit un signe pour lui faire comprendre qu'il voulait la rencontrer. Elle hésita. Il n'était pas très beau, de taille moyenne avec des cheveux gris, des rides profondes et pourtant quelque chose d'attirant. Elle joignit son majeur et son pouce pour confirmer son accord, alla enfiler sa robe d'hôtesse et le retrouva dans la salle.

— On va boire un verre ? Ne craignez rien, dès maintenant je règle le forfait.

Il lui remit plusieurs jetons et elle voulut lui en rendre deux sur cinq mais il refusa.

— Je peux m'offrir ça, dit-il. Je viens de travailler comme un dingue sur le nouveau réseau et j'ai failli y crever à cause d'une fuite dans ma combinaison. Une chance qu'un copain s'en soit rendu compte sinon j'y laissais ma peau.

Il était ingénieur à très haut salaire. Ils burent un verre en discutant. Ces cinq jetons lui permettaient de rester au moins deux heures avec elle et Yeuse, toujours un peu méfiante, se demandait ce que Lewin allait exiger d'elle. Mais pour l'instant il avait besoin de se confier. Il l'amena ensuite au restaurant de luxe, au centre du complexe, là où un seul repas représentait le salaire hebdomadaire d'un technicien moyen. Il continuait à bavarder mais de temps en temps lui posait des questions sur elle. À son tour elle osa lui demander plusieurs choses.

— Je suis d'origine juive. Vous savez ce que ça veut dire ?

— Pourquoi pas, je ne suis pas aussi stupide que vous pourriez le penser, fit-elle, amusée.

— Je n'ai jamais rien dit de tel. Je m'intéresse beaucoup à mes

origines et j’espère toujours retrouver des Israélites. Ce n’est pas facile car depuis l’apparition de la glace ils ont été dispersés et je ne pense pas qu’il en reste plus de quelques milliers. Vous savez que nous avons été souvent persécutés et de ce fait je m’intéresse beaucoup aux minorités, à tous les gens qui sont exploités. Vous-même êtes une femme exploitée ?

— Parce que je le veux bien, dit-elle avec arrogance. Mon père ne buvait pas et ma mère n’était pas une putain comme dans les films de jadis. Est-ce que vous vous passionnez aussi pour les Roux ?

Il eut le réflexe de regarder autour de lui car elle avait parlé un peu trop haut.

— Comment l’avez-vous deviné ? Je fais des recherches sur leurs origines, en effet. Vous savez qu’ils n’existaient pas avant l’ère glaciaire et que leur apparition remonte à cent, peut-être cent cinquante ans tout au plus ?

— J’ai eu un ami qui s’est occupé de cette question. Il a même retrouvé le nom de leur créateur, un généticien nommé Oun Fouge je crois.

— Oui, c’est ce que l’on trouve si l’on fouille un peu dans leur histoire. Les documents sont rares mais je me demande si justement cette sorte de légende n’a pas été fabriquée tout exprès pour éviter que l’on cherche ailleurs.

— Fabriquée par qui ?

— Les Néo-Catholiques ou les puissants actionnaires des Compagnies.

Soudain elle se mit à rire. Elle avait bu un peu trop de ce vin couleur mauve qui valait horriblement cher.

— C’est pour me parler des Roux que vous m’avez retenue ? Vous ne voulez pas coucher avec moi ?

— Vous êtes très belle et c’est ce qui m’a arrêté alors que je traversais la salle du strip, mais ensuite j’ai eu comme l’impression que vous valiez mieux que les gestes racoleurs auxquels vous vous livriez.

— Vous m’avez découvert une âme, fit-elle en gloussant sottement, le nez dans le fond de son verre.

— Mais si vous le voulez je veux bien faire l’amour avec vous, je dis bien l’amour, vous et moi, pas coucher avec vous pendant que vous regarderez le plafond ou me démontrerez tout votre talent.

— Vous en demandez beaucoup.

— Dans ce cas restons ici à boire quelque chose d’autre, un alcool par exemple.

— Ne vous fâchez pas, fit-elle gentiment. Je crois que j’ai envie de faire l’amour avec vous.

Dans sa cabine elle l’embrassa soudain sur la bouche avec

tellement de sincérité qu'il la serra tendrement contre lui. Elle le repoussa vers la couchette et s'allongea sur lui. Elle trouvait son visage ridé attirant et lui demanda son âge.

— Je suis comme ton père, dit-il. Tu es déçue.

— J'ai toujours rêvé d'inceste, dit-elle du tac au tac en ouvrant son vêtement sur sa poitrine.

Il avait la peau sèche et brune, mais également des rides.

— Mon corps est fané, la prévint-il.

— Pas complètement, murmura-t-elle en appuyant son ventre contre la dureté du sien.

Et soudain Jdrien fut là sous elle. C'était l'enfant qu'elle étreignait, sur lequel elle se vautrait et ce fut si saisissant qu'elle se redressa avec effroi, en pleine panique, et se réfugia au bout de la cabine les yeux exorbités. Lewin s'assit sur la couchette, les deux bras lui servant d'appui, et l'examina avec curiosité :

— Ça ne va pas ?

L'image de Jdrien persistait encore mais devenait transparente, laissant apparaître le visage buriné de son compagnon de la soirée. Elle ferma les yeux et attendit une minute entière pour les ouvrir. Jdrien avait disparu. Son apparition correspondait à son état physique du moment. C'était un enfant de trois ans avec des cheveux d'un blond-roux très fournis et des yeux dorés.

— Ça va mieux ?

— J'ai… des hallucinations… Je revois souvent un enfant que j'ai connu et que depuis un an je recherche en vain.

— Ton enfant ?

— Non, celui d'un homme que j'ai… que j'aime toujours je crois.

— Tu aimes cet enfant ?

— Je l'ai perdu, je ne peux pas te raconter dans le détail maintenant. Je suis désolée mais nous allons rattraper ça, tu vas voir, dit-elle en dégrafant sa robe et en apparaissant toute nue.

— Rattraper ça, c'est un terme de pute, dit Lewin, et je n'en veux pas dans ta bouche.

Il se redressa, boutonna ses vêtements. Yeuse sentit les larmes monter à ses yeux. Depuis son arrivée dans cette ville atroce, il était le premier être humain sympathique et désintéressé qu'elle avait rencontré. Elle faillit se jeter à ses pieds pour le retenir mais pensa qu'il interpréterait cela comme une astuce de courtisane.

— Rhabille-toi, dit-il doucement. Nous disposons encore d'un moment. Nous irons boire un verre et tu me raconteras tout ça.

— Tu ne veux vraiment pas de moi ? demanda-t-elle désemparée, éprouvant un désir sourd de faire l'amour pour se délivrer de son malaise.

— Une autre fois, dit-il avec bonté. Je crois que nous pourrions

établir de bonnes relations si nous savons nous montrer patients et compréhensifs. Je veux que tu m'expliques ton obsession et autre part que dans cette cabine trop étroite. Je finirai par ne plus t'écouter pour loucher sur ton corps.

Ils se retrouvèrent dans une loge du bar et elle lui raconta qui était Lien Rag, comment Jdrien était né de cet homme et d'une fille Rousse morte depuis, ses aventures en Sibérie et son rachat par Lien.

— Je comprends, dit-il. Tu es une enveloppe charnelle qui contient cinquante kilos de remords. Remords d'être ici, de n'avoir pas su conserver ce gosse, remords de coûter dix millions de dollars, remords de songer parfois à cet enfant de façon trop sensuelle.

— Oh, fit-elle, tu me crois dépravée ?

— Non, mais cet enfant est un futur homme, un futur mâle Roux, et toutes les femmes, tous les hommes de cette planète glacée sont obsédés par ce qu'ils ont vu durant des années au-dessus de leur tête sur les dômes ou les verrières des villes, ces longs sexes velus qui défiaient leur propre sexualité.

— Je ne crois pas…

— Tous, nous avons fantasmé. Nous avons tous eu envie d'une fille Rousse, d'un mâle Roux. Moi, toi également. Oses-tu prétendre le contraire ? Mais un fantasme n'est pas un désir que l'on souhaite concrétiser. En général on vit avec, grâce à eux, mais dans ton cas ça se complique un peu. Le plus grave reste évidemment ce fric que tu crois devoir à Lien Rag et si tu te prostitues c'est dans le secret espoir de gagner vite beaucoup d'argent pour rembourser ta dette.

— Je n'y parviendrai jamais, même si je ne faisais que ça la nuit et le jour.

— Exact, mais alors tu te dis que si tu pouvais au moins retrouver le gosse tu serais quitte. Lien Rag payerait certainement le double de cette somme pour que son fils lui soit rendu. Alors tu essayes de le recréer artificiellement, tes visions viennent de ce besoin de le restituer. Comme si tu voulais accoucher de lui.

Interloquée elle le regardait sans savoir que répondre. Puis elle se souvint d'avoir entendu Lien Rag parler ainsi pour tenter d'expliquer certains phénomènes intimes, psychologiques ou encore plus diffus. Elle ne se souvenait pas exactement comment il baptisait cette science, cette façon de tout vouloir rattacher plus ou moins au sexe.

— Je ne t'ai pas dit toute la vérité, dit-elle. L'enfant n'est pas un enfant comme les autres.

— Bien sûr, fit Lewin avec un sourire indulgent. Puisque tu l'aimes il ne peut pas être comme les autres.

— Non, c'est indépendant. Il a des dons… Il est télépathe. Il communiquait avec moi alors qu'il n'avait que quelques mois. Tu

comprends ? Il me « parlait » de son père. Il projetait son image dans ma tête pour qu'ensuite je lui raconte des détails précis sur Lien Rag. Ne souris pas, je t'assure que c'est la stricte vérité.

— Et c'est lui qui utiliserait ce don pour t'apparaître. Cela t'est-il arrivé dans les mêmes circonstances, je veux dire alors que tu étais avec un homme dans ta cabine.

— Oui, avoua-t-elle en rougissant.

— C'est bien ce que je pensais, tu culpabilises. Tu refuses le plaisir sexuel parce que ce gosse reste introuvable et que tu penses devoir dix millions de dollars à son père.

— Non, dit-elle, je ne te crois pas. Lui se rend compte que je trahis son père et veut intervenir dans ma vie pour que je me souvienne de lui.

— À des milliers de kilomètres ? Imagine qu'il soit encore en Sibérie.

— Curieux, en effet. Mais il est possible qu'il soit proche d'ici, que je ne sois venue ici que parce que je savais que je l'y trouverais.

Par la suite elle eut l'impression d'avoir fortement déçu Lewin, qu'il était beaucoup plus intellectuel qu'elle ne l'avait imaginé et que les spéculations philosophiques l'excitaient plus que l'amour charnel par exemple. Il repartit le lendemain pour ses chantiers en lui promettant de revenir dans un mois.

Ce même jour, elle fut convoquée dans le bureau d'une des femmes du conseil d'administration. C'était une assez belle femme brune dont le visage paraissait plus flétri que le corps. On disait qu'à l'occasion elle couchait avec des clients pour le plaisir.

— Yeuse, votre rendement est insuffisant. Nous vous avons laissé un sursis mais le strip n'est pas le travail principal que vous devez fournir. Si cette semaine vous ne faites pas quatre clients journaliers en moyenne, cinq seraient vraiment le mieux, nous ne pourrons pas vous garder à l'*Eldorado*. Je ne vous le dirai pas une autre fois.

— J'ai été engagée uniquement pour mon numéro de strip.

— Ne jouez pas l'ingénue dupée. Vous saviez très bien ce qui vous attendait ici dans la ville la plus dangereuse du monde. Une ville énorme construite sur une banquise fragile. Il fallait des fous pour le faire. Nous sommes tous fous et vous voudriez vous comporter normalement ? Ce serait stupide et suicidaire.

— D'accord, je vais tâcher de vous satisfaire, dit Yeuse avec la sombre délectation de se montrer veule.

Ce jour-là elle réussit à coucher avec deux clients qui ne l'attiraient pas particulièrement, sans déplaisir ni même dégoût. Elle pensa qu'avec de la volonté elle atteindrait le rythme imposé par cette femme brune.

En fin de soirée on lui fit dire que quelqu'un la demandait :

— Pas dans le hall de réception. Dehors, dans une draisine particulière.

L'employé qui la prévint avait visiblement l'air effaré et obséquieux.

— Dehors ? Mais qui est-ce ?

— La femme du patron.

— Quel patron, celui de l'*Eldorado* ?

— Non, la femme du Kid… Le patron de la Compagnie de la Banquise.

Éberluée, elle sortit par le tunnel translucide, alla jusqu'à la draisine qui attendait. Soudain une bouffée extraordinaire de bonheur la submergea, la suffoqua. Elle fit les derniers pas comme saoule d'alcool.

chapitre VI

— À l’*Eldorado*, dit le Gnome sèchement en contemplant Yeuse qui venait de lui apparaître dans sa robe d’hôtesse de la célèbre boîte. Tu ne pouvais pas trouver mieux, non ?

— Je voulais venir dans cette ville. J’étais attirée. Je pense que Jdrien m’appelait.

— Sa télépathie a bon dos, dit le Gnome toujours aussi acerbe. En fait tu faisais la putain. Il n’y a que des putes là-bas, c’est bien connu. N’essaye pas de me faire croire que tu continuais tes numéros d’imitation d’artistes d’autrefois.

— Je n’essayerai pas. Pour le moment j’en étais à deux types, deux clients par jour mais je devais arriver au moins à quatre ou cinq pour pouvoir rester, fit-elle sèchement. Que celui ou celle qui a toujours eu une conduite impeccable me condamne, pas vrai, Miele ?

Miele rougit en souriant.

— Ne te fâche pas, dit-elle, il a peur que tu ne lui reprennes l’enfant. Il ne peut pas supporter que Jdrien soit sur tes genoux plutôt que sur les siens, il est jaloux, il crève de désespoir.

— Tu n’as pas d’autres robes ? demanda le Gnome.

— Je l’ai en quelque sorte kidnappée, dit Miele. Il y a deux jours qu’elle est ici et je suis trop grosse pour qu’elle puisse mettre mes effets. On a demandé à l’*Eldorado* de livrer ses affaires, mais apparemment ils n’en ont pas envie.

— Ils savent qu’elle est ici ?

— Je crois que oui.

— Il fallait demander à Wolky qu’il s’occupe de cette affaire puisqu’il est responsable de la police pour cette ville.

— Je ne l’aime guère, dit Miele, il me fait peur, tu devrais te méfier de lui.

Sentant le regard de Yeuse sur lui, le Gnome éprouva de l’agacement. Il venait brusquement de se retrouver des années en arrière lorsqu’il n’était qu’un aboyeur racolant les clients à la porte du cabaret *Miki*. Miele avait suivi sa transformation et ne le regardait plus avec ce regard qu’avait Yeuse. Il lui en voulut de ne pas reconnaître sur-le-champ ses mérites nouveaux.

— Ainsi tu es le Kid ?

— Tu ne l’avais pas encore compris ?

— Non. Pourtant on me parlait souvent de toi, le patron de la Compagnie de la Banquise.

— Non, la Compagnie de la Transpacifique.

— Je crois que les gens préfèrent le mot banquise. Celui de Pacifique ne leur dit plus rien. Qui se souvient qu'il y avait un immense océan, des îles heureuses baignées de soleil où il faisait si bon vivre pour les milliardaires ? Maintenant on ne découvre que cette immensité glacée et cette banquise fragile ô combien.

— Justement, je ne veux pas qu'on fasse référence à la fragilité de cette banquise. Dans quelque temps elle sera consolidée et aussi sûre que l'inlandsis.

— En attendant, des quartiers entiers sont engloutis lorsque cette banquise cède sous le poids des wagons trop nombreux, trop chargés en habitants.

— Nous n'avons jamais demandé à tous ces gens de venir ici. C'est leur faute, ils accoururent avides comme des rapaces, comme des chiens de mer pour profiter des richesses que nous allons créer et ne veulent pas se plier à certaines règles.

— Autrefois tu aurais plaint ce genre de gens.

— C'était autrefois. Mais je ne suis plus le Gnome, je suis le Kid. Un jour je dominerai le plus grand empire de la Terre que j'aurais entièrement bâti sur cette région hostile. Tu ne me crois pas ?

— Ça t'intéresse de savoir comment j'ai fini par sortir de ce train-bagne où normalement je devais terminer ma vie ?

Brusquement le Gnome se rendit compte à quel point il avait pu se montrer odieux, mais Miele disait vrai. Il ne pouvait supporter la vue de Jdrien assis sur les genoux de cette femme que sa robe courte dénudait à moitié, de voir les bras du gosse se nouer autour de ce long cou élégant, de le voir poser sa petite bouche sur la peau nacrée de Yeuse et jusque sur ses lèvres. L'impudique laissait faire cela à cet enfant, là où les clients de l'Eldorado imposaient peut-être leur lubricité.

— Tu t'es évadée.

— Lien Rag m'a rachetée.

— Une rançon ?

— Si tu veux. Dix millions de dollars.

Depuis longtemps le Gnome jonglait avec des sommes élevées, des budgets considérables mais dix millions de dollars flottèrent dans la pièce comme si les coupures voltigeaient dans tous les coins. Dix millions de dollars, de quoi résoudre ses difficultés actuelles et même au-delà. Cette femme valait dix millions de dollars et elle venait de faire la putain dans la boîte la plus célèbre de KMPolis.

Cette pensée le remplissait d'une rage froide, d'impuissance ; lui faisait mieux évaluer la puissance de son ennemi Lien Rag qui pouvait se permettre de sacrifier dix millions de dollars pour une femme, la laisser partir avec une sorte de générosité méprisante. Bien sûr il avait payé surtout pour l'enfant, pensant que Yeuse avait Jdrien auprès

d'elle et la déception du glaciologue avait dû être à la mesure de l'argent gaspillé, ce qui mit du baume au cœur du Gnome.

— Quels sont tes projets ? Tu vas faire savoir à Lien Rag que l'enfant est ici ? Bien, d'accord, fais-le. Les communications ne marchent pas très bien avec la Panaméricaine car il faut passer par l'Australasienne mais enfin tu peux y parvenir. Mais Lien Rag ne sera pas prévenu avant des semaines et entre-temps j'aurai pris toutes mes précautions. Et même avec dix millions de dollars il n'aura pas Jdrien. Il ne pourra pas entrer dans cette concession. Le service de police va être renforcé et je vais créer une armée.

L'air catastrophé de Miele, celui songeur de Yeuse lui échappèrent. Il allait et venait dans cette vaste pièce prise sur plusieurs compartiments d'un très grand wagon dont la largeur pouvait être hors gabarit pour certains réseaux.

Mais le Train Blanc, sans être un palais fastueux comme le temple hindou du Mikado, était confortable et constituait une habitation douillette, rappelant les maisons de maîtres du XIXe siècle. Le parquet en bois ciré, ce qui était déjà un signe de richesse, disparaissait sous les tapis moelleux. Et c'était un étrange spectacle que de voir le Gnome aller et venir, foulant la haute laine de ses petits pieds bottés, portant encore sa combinaison isotherme blanche avec les trois bandes fauves sur la poitrine et sur les épaules.

Il avait dans l'idée de faire adopter cette disposition comme drapeau de la Concession lorsque celle-ci serait assez puissante pour oser affirmer son indépendance. Sa petite taille ne prêtait pas à sourire tant sa fureur contenue était pleine de force. Il s'approcha d'un guéridon au dessus de marbre, se versa deux doigts d'une liqueur dans un verre de cristal retrouvé lors de fouilles et valant une fortune. Un antiquaire n'avait pu lui en procurer que six pour une somme énorme. Il y avait aussi une tapisserie authentique d'origine chinoise, des livres précieux, des objets très beaux, très anciens.

Le tout formait un ensemble chaleureux et sans ostentation. Rien à voir avec le luxe fracassant du Mikado par exemple. La chambre du couple ressemblait, elle, à une pièce campagnarde avec des poutres apparentes, du crépi blanc sur les murs et des meubles sobres en véritable bois.

— Une armée puissante qui défendra notre territoire. Lien Rag s'y cassera les dents. Il devra se rendre à la raison. Cet enfant ne lui appartient plus.

— Pourquoi je n'appartiens plus à mon père ? demanda soudain la voix frêle de Jdrien.

Ce fut comme si une bombe venait d'exploser dans ce salon douillet. Le Gnome s'immobilisa le dos tourné, ne sachant que faire. Il avait parlé sans se rendre compte que l'enfant enregistrait ses paroles,

un enfant qui déjà avait la prémonition des choses et à qui les mots pouvaient faire un mal profond.

— Lien Rag n'est plus digne d'être ton père, tu dois l'oublier.

La culture cinématographique de Yeuse la portait à sourire de cette réponse malhabile mais elle n'en avait guère envie. Jdrien avait glissé de ses genoux et se campait sur le tapis face au Gnome.

— Je veux revoir mon père. Il faut qu'il soit avec moi comme tu l'es, toi, comme Miele, comme Yeuse.

— C'est impossible.

— Pourquoi est-ce impossible ?

— Ton père est devenu fou à cause du pouvoir qu'il possède sur les gens. Il ne faut pas pour l'instant essayer de le rencontrer, plus tard peut-être mais pas pour l'instant.

Il s'enfuit jusqu'à son bureau, convoqua Wolky dont il écouta à peine les rapports sur les derniers incidents et sur la nouvelle organisation de la police.

— Je veux un renforcement. Il faut recruter, doubler les effectifs, surveiller nos frontières.

— Quelles frontières ? Nous ne sommes rien, pas même une compagnie. Vous devez au moins signer les accords de New York Station si vous voulez qu'on nous considère comme la plus petite des Compagnies australasiennes. Sinon nous constituerons une force qui ne sera pas légale.

— Eh bien, nous serons dans l'illégalité pendant un temps. Je veux qu'on empêche certaines personnes de pénétrer chez nous sans visa.

— Dans ce cas il faut qu'il soit obligatoire pour tous. Vous pourriez le faire payer et vous procurer ainsi de nouvelles devises.

— C'est une idée à étudier. Autre chose, je veux que ce train soit placé sous surveillance. Il y a ici une personne, une jeune femme qui ne doit pas être autorisée à sortir.

— La prostituée qui travaillait à l'*Eldorado* ?

Le Gnome lui lança un sale coup d'œil mais dut en convenir.

— Oui, c'est elle.

— Mais n'est-elle pas votre invitée ?

— Si, mais je veux qu'elle soit discrètement surveillée. Elle ne doit pas communiquer avec les Compagnies étrangères.

— Je ne vois pas comment elle ferait, les liaisons sont si difficiles. Il faudra quand même surveiller les correspondants commerciaux de ces Compagnies qui, eux, disposent de téléscripteurs puissants.

— Très bien.

Seul, il étudia les rapports de police jusqu'à ce qu'il éprouve soudain un malaise. Allait-il se transformer en dictateur uniquement

préoccupé de sécurité alors que son œuvre était d'une si haute portée sociale ? Donner un pays, une Concession à tous les gens exploités de par le monde, depuis les Roux jusqu'aux milliers d'affamés qui arrivaient chaque semaine, du moins quand ils en avaient la permission. Tout cela pour empêcher Lien de s'emparer de l'enfant ?

Le même soir il demanda à Yeuse, au cours du repas, ce qu'elle comptait faire.

— Je ne sais pas encore. Cet enfant réclame son père mais vous porte à tous deux ainsi qu'à moi le même amour. Nous ne pouvons prendre aucune décision satisfaisante. Il sera toujours écartelé entre nous quatre.

— N'oubliez pas les Hommes Roux, dit Miele qui, d'ordinaire, ne parlait pas beaucoup. Mais Jdrien y pense sans arrêt et dès que nous allons rouler dans la ville il faut que je le conduise auprès d'eux. Il y a une très grosse tribu qui colmate les brèches dans la banquise au sud de la ville et il reste des heures à les contempler derrière le hublot de la draisine. Eux savent qui il est et je suis certaine qu'ils se livrent à des échanges télépathiques. Les Roux doivent lui transmettre une certaine culture. Ce sont des Roux de l'ethnie du Sel, comme sa mère.

— Pas étonnant, bougonna le Gnome, ce sont les plus nombreux. Qu'ils ne lui mettent pas en tête ces stupides histoires de religion du Loup Rouge ou autres balivernes.

— Il doit quand même savoir d'où il vient, protesta Yeuse. Vous ne pouvez omettre cette part importante de sa personnalité. Il est d'origine Rousse quoi que vous fassiez. Il a du poil sur le ventre et les cuisses, une fourrure épaisse.

Le matin encore elle l'avait baigné, séché, avait lustré sa fourrure en y prenant un plaisir très sensuel comme autrefois.

Le lendemain, le Gnome se rendit avec l'enfant auprès de la tribu du sud. Il se promena parmi ces gens vêtus de leur fourrure, les hommes, les femmes, les enfants qui venaient près de Jdrien, lui caressaient le visage. L'enfant ne portait pas de cagoule, il pouvait supporter ce froid intense avec une simple fourrure. Ce n'était pas prudent à cause d'éventuels témoins mais peu de gens erraient à proximité des Roux dans cette zone difficile. La banquise se fragmentait sous l'influence d'un courant marin chaud et il fallait la colmater sans arrêt car plusieurs voies passaient justement là. Les Roux utilisaient des moyens rudimentaires mais faisaient du bon travail.

— Tu vois, ils sont bien nourris. Ils sont payés, et je veille à tout pour que leur vie soit la meilleure possible. C'est moi qui l'ai voulu ainsi. Parce que je veux que tu sois fier de moi, tu comprends ?

Naïvement il pensait que l'enfant éperdu de reconnaissance ne parlerait plus jamais de son père Lien qui, lui, n'avait peut-être pas la

même attitude envers les gens de sa race.

— Mon père aussi soigne bien les Roux. Il leur fait donner trois mille calories, et quand ils le désirent il les laisse repartir pour leur pays, la Zone Occidentale.

— D'où sors-tu ces âneries ? hurla le Gnome furieux.

— C'est Yeuse qui me l'a dit. Elle a vécu avec mon père et il n'y a pas si longtemps qu'elle était avec lui. Elle a vu mes frères Roux aussi prospères que ceux que tu m'as montrés.

Le Gnome alla faire une scène à Yeuse alors qu'elle sortait de son bain et qu'elle serrait sur son corps voluptueux un peignoir humide. Il ne se rendit même pas compte qu'elle était presque nue tant il s'étranglait de fureur. Il lui fit des reproches sanglants, se souvenant même de détails d'autrefois dans le cabaret. Yeuse l'écoutait, très pâle, mais ne dit absolument rien. Lorsqu'il se tut soudain, elle lui demanda s'il voulait qu'elle s'en aille.

— Où iras-tu ?

— Je peux retourner à l'*Eldorado* si je peux voir Jdrien deux fois par semaine. Là-bas, si je baise bien, on ne me fait aucun reproche et je suis assez libre d'aller et venir. Il n'y a pas un flic dans une draisine devant la porte pour m'interdire de me promener dans la ville. Il fallait que je dise la vérité à Jdrien sur les méthodes de son père avec les Roux puisqu'il m'a posé la question. Tu ne voulais quand même pas que j'invente des stupidités alors que Lien est le représentant officiel de la Zone Occidentale auprès de la Panaméricaine.

— Que me chantes-tu là ? Il serait l'ambassadeur des Roux Libres ?

— Exactement. Tu peux te renseigner. Il n'y a rien de plus vrai et il fait du bon travail sans oublier cependant ses propres intérêts.

— J'ignorais ce détail, murmura le Gnome accablé. Je suis désolé pour tout.

— Je n'avertirai pas Lien à ton insu mais j'aimerais que nous discutions sérieusement de ce problème. Malgré notre amour, malgré l'attachement qu'il peut avoir pour nous, il faut que Jdrien retrouve son père le plus rapidement possible.

— Laisse-moi le temps de m'habituer à cette pensée, dit le Gnome, j'ai énormément de soucis en ce moment et je dois faire face à mille choses. Je te promets que nous en reparlerons dès que possible.

— Il y a une chose que tu dois savoir. Mrs. Diana, la principale actionnaire de la Panaméricaine et, en fait, la patronne, essaye également de retrouver l'enfant et dépense pas mal d'argent pour cela. Si jamais elle y parvenait, Jdrien risquerait d'être enlevé. Elle espère mieux tenir Lien de cette façon et l'obliger à accomplir toutes ses volontés. C'est une femme dangereuse que le pouvoir a complètement déshumanisée.

Lorsque le Gnome retourna vers son cher volcan il laissa une situation inquiétante non seulement dans sa propre famille mais aussi dans la cité. Les incidents se poursuivaient. Wolky avait arrêté les saboteurs du pipe-line et les avait expulsés du territoire, mais les autres voulaient trafiquer avec l'huile de baleine sans que le conseil d'administration de la Compagnie mette le nez dans leurs affaires. De plus le Mikado envoyait message sur message pour s'inquiéter de l'état des finances et annonçait son arrivée pour très bientôt.

chapitre VII

L'endroit ne portait pas de nom mais le patron de l'expédition clandestine affirmait que l'on devait se trouver approximativement au-dessus de l'île de Nihoa qui, dans le temps, appartenait à l'archipel des îles Hawaï. Ils avaient eu beaucoup de mal pour parvenir dans cet endroit isolé avec tout leur matériel. Et surtout en utilisant le rail comme vecteur de transport, mais le moyen de faire autrement dans un monde soupçonneux qui ne connaissait que le train sous toutes ses formes ?

Ils avaient un temps imaginé de fabriquer des sortes de traîneaux à hélice, ou à réaction, mais les faibles moyens financiers dont ils disposaient les avaient vite dissuadés et, d'ailleurs, comment se procurer, sans attirer l'attention, toutes les pièces nécessaires ? Déjà pour leur matériel scientifique ils avaient dû ruser en diable. Ils avaient constitué une société anonyme pour la pêche sur la banquise, obtenu toutes les autorisations nécessaires.

À force d'économies ils possédaient un train de cinq wagons, deux pour le logement de la colonie et le reste pour les appareils délicats qu'ils emmenaient avec eux, dissimulés sous du matériel pour la pêche en eaux profondes. Chose étrange, la Panaméricaine encourageait ce genre d'initiative, versait même des allocations importantes. Ils avaient pu acheter les filets, les appareils de forage, bref tout ce qui était officiel. Le reste, il y avait deux ans qu'ils l'accumulaient dans de nombreuses caches.

Le choix de Nihoa n'était pas dû au hasard ni à sa situation tranquille, mais le professeur Julius Ker estimait que l'on pourrait, en cas de réussite, bénéficier de conditions climatiques, atmosphériques et astronomiques favorables et cette conjonction permettait les plus grands espoirs de parvenir à un résultat dans les mois qui suivraient les premiers essais.

Ils étaient dix. Cinq couples – pas d'enfants – d'âges différents. Julius Ker et sa femme Ma avaient cinquante ans et on les considérait comme les patrons. Ma avait des connaissances en astrophysique. Puis venaient les quatre couples dont le plus jeune, les Suba, Greog et Ann, n'avait que vingt-cinq ans. Ils avaient acquis des connaissances excellentes sur la sublimation des glaces et sur les poussières dans un milieu électrostatique.

Ils appartenaient tous à l'organisation des Rénovateurs du Soleil, le mot secte ne les faisant plus sourire depuis longtemps mais les irritant terriblement. Le mouvement existait maintenant depuis

bientôt cinquante ans mais n'avait vraiment décollé que dans les dernières années, grâce à la venue de véritables scientifiques. Jusque-là de simples amateurs avaient cru parvenir à dissiper les poussières lunaires avec du matériel bricolé, des incantations et des rites barbares, mais au début les gens qui désiraient vraiment revoir le Soleil étaient prêts à utiliser aussi bien le tangible que l'irrationnel.

Dans de vieilles *Instructions ferroviaires* datant de quatre-vingt-trois ans, ils avaient retrouvé l'existence de cette ligne unique qui reliait les anciennes îles de l'archipel à travers la banquise. Ils l'avaient inspectée une dizaine de fois, avaient lancé de véritables expéditions pour la vérifier avant d'oser lancer sur les deux rails ce matériel si chèrement acquis. Il avait fallu réparer des sections mais des subventions leur avaient été accordées pour ce faire. En fait leur station de pêche se situait à six cents kilomètres à l'est de Nihoa et la voie qui continuait vers l'ouest avait été habilement camouflée pour éviter les visites des curieux. La zone restait administrée par l'Interpacific, une Compagnie dépendant étroitement de la Panaméricaine. Ils recevaient la visite d'un patrouilleur tous les mois environ, mais il restait toujours assez de monde sur le lieu de pêche pour accueillir ces visiteurs officiels.

Depuis quatre mois les appareils de l'équipe essayaient de s'attaquer à la couche de poussière située à des centaines de milliers de kilomètres, juste au-dessus de leur tête, et cela nuit et jour. Le professeur Julius Ker avait prouvé qu'à cet endroit la couche de poussières lunaires était moins épaisse qu'ailleurs, que ses strates glissaient les unes sur les autres à la suite de phénomènes inconnus et ne devaient pas être plus d'une dizaine alors qu'ailleurs, au-dessus de l'ancienne Europe par exemple, on en comptait des centaines.

On appelait le professeur Julius, mais ce n'était pas son véritable nom. Aucun n'avait son nom d'origine. Et tous portaient de fausses identités. À un moment donné de leur vie et sur une période de trois ans, ils avaient laissé croire à leur mort, endossant une autre personnalité. La disparition au même instant de dix scientifiques avait attiré l'attention, mais en trois ans tout s'était bien passé et dix pêcheurs et pêcheuses d'apparence très primitive s'étaient un beau jour dirigés vers cette zone désertique pour y pêcher en grande profondeur. La pêche donnait et chaque semaine un wagon de poissons était dirigé vers un grand marché sur l'ancienne côte ouest. Un wagon entièrement automatisé qui parcourait seul, sans conducteur, des milliers de kilomètres, était déchargé et revenait ensuite à son point de départ. Il n'y avait jamais eu d'incidents et ces livraisons régulières justifiaient amplement leur présence.

Ils avaient eu de grandes espérances lorsqu'un jour dans le télescope électronique ils avaient pu apercevoir une sorte de halo

jaune, le Soleil, et que, peu après, l'astre disparu depuis trois siècles était également visible dans le télescope optique sous forme d'un croissant rosâtre. De belles victoires qui les enrageaient d'énergie et leur donnaient encore plus de dynamisme.

De temps en temps il leur fallait abandonner leur installation secrète pour revenir à la pêcherie. Les gardes-côtes auraient fini par s'étonner qu'ils ne soient jamais tous réunis au complet et lorsqu'ils pouvaient prévoir l'arrivée d'un patrouilleur ils étaient tous les dix sur place avec des mines réjouies et de la vodsky pour fêter la patrouille.

La nuit même l'équipe de garde rejoignait le laboratoire secret pour continuer son travail. On avait creusé dans la glace pour installer des salles confortables. Sur l'île, la couche n'était pas très épaisse et s'ils l'avaient voulu ils auraient pu retrouver le sol ancien, peut-être les palmiers de jadis en voie de carbonisation. Mais ils ne s'intéressaient qu'au Soleil. De temps en temps, pour se donner du cœur à l'ouvrage, ils contemplaient les nombreuses photographies accrochées sur les murs du laboratoire.

— Ça ressemble à tout sauf au Soleil, disait parfois l'un d'eux, moi je vois comme une trace de rouge à lèvres.

— Moi un rond laissé par un verre de vin.

— On dirait plutôt une irritation de peau, vous savez, quand va naître un furoncle.

Depuis ils appelaient le Soleil le furoncle, parfois avec une affection ironique, parfois avec colère quand les espoirs étaient déçus et qu'il fallait tout recommencer pendant des mois. La méthode du professeur Julius Ker consistait à utiliser le rayon laser comme support d'un nouveau procédé de floculation par électricité statique, mais l'énergie exigée dépassait toujours leurs prévisions. Ils fabriquaient du courant en puisant dans l'océan de l'eau tiède qu'ils transformaient en vapeur mais c'était délicat, peu efficace et en trois secondes le laser épuisait la charge de batterie accumulant depuis des mois le courant ainsi obtenu. Il aurait fallu un groupe diesel assez puissant, mais comment se le procurer et surtout l'acheminer jusqu'aux laboratoires ? Il faudrait aussi trouver de l'huile, n'importe quelle huile.

— Nous aurions dû devenir pêcheurs de baleines. Un seul cétacé nous donnerait de quoi envoyer le laser pendant dix minutes, affirmait Julius Ker. Mais n'oubliez pas que toutes les équipes des Rénovateurs qui se sont fait prendre ont justement été trahies par le besoin en électricité et les sbires de Mrs. Diana ne prennent pas de gants. Les gens sont tués, coulés dans une crevasse remplie ensuite de glace au laser, le matériel est confisqué et souvent envoyé dans les grands fonds sous la banquise.

— Un réacteur nucléaire de petite taille, proposa un certain Helmatt.

Au sein de l'équipe ils étaient partagés entre pro et antinucléaires et la proposition d'Helmatt se heurta à l'hostilité des autres. Ce jour-là il était en minorité et le prit très bien.

— Fabriquons un diesel. On fera de l'huile avec ces poissons gras que nous péchons. On commence demain à stocker le centième de notre pêche.

C'était le jeune Suba qui faisait cette proposition et il y eut des réserves.

— Il nous faudra un an pour construire le diesel et pour stocker suffisamment d'huile sans attirer l'attention.

— Nous savions qu'en venant ici nous en avions pour très longtemps. Nous sommes prêts, du moins au départ nous étions prêts, à passer notre vie pour y arriver. Qu'est-ce qu'un an de perdu dans ce cas si vous êtes toujours décidés à faire le sacrifice de votre vie ? Nous irons de temps en temps chercher une pièce pour le groupe diesel.

— Nous devrons aussi changer de générateur, celui que nous utilisons manque de puissance.

— Pourquoi pas ?

— Mais nous devons aussi changer le matériel de pêche, sinon les gardes-côtes vont s'étonner que nous gardions des filets usagés et des capteurs démodés. Nous perdons du temps à réparer tout ça.

— Établissons un autre plan de nos besoins sur dix-huit mois, dit le professeur. Bien sûr il y a cet argent que les collectes clandestines récoltent pour notre cause mais si nous renouons avec l'organisation nous prenons de gros risques.

— Vous pensez qu'elle est surveillée, que Mrs. Diana a réussi à infiltrer ses agents ?

— Très certainement, car en quelques mois trop d'amis sont tombés dans ses pièges. Nous devons continuer à vivre entièrement repliés sur nous-mêmes. Mais il faudra bien trouver une solution. Je suis certain que si le rayon du laser pouvait persister dix minutes nous obtiendrions une trouée minime mais encourageante sans les strates de poussière.

— On verrait le Soleil ? demanda Ann Suba.

— Pas forcément car nous ne pouvons toujours choisir le moment où il serait juste dans l'axe, mais la lumière serait de meilleure qualité, éblouissante durant quelques minutes.

— Visible loin ?

— Ça peut se calculer mais il est certain que toute cette partie de la banquise du Pacifique ancien apercevrait comme un éclair qui persisterait au moins deux à trois minutes avant que les strates de poussières ne se reconstituent.

— De quoi être aveuglé ?

— Il faudrait prendre des précautions mais je pense que si nous

pouvions seulement détruire trois couches sur dix il y aurait une grande amélioration éphémère de la température et de la luminosité. Nous pourrions même assister à quelques phénomènes de fusion car les strates mettraient plus longtemps à colmater la brèche.

— Vous pensez à quelle température, Julius ? demanda Ann d'une voix très émue.

— Eh bien, disons d'abord une remontée vers moins dix peut-être jusqu'à zéro.

— Il ferait presque chaud, n'est-ce pas ?

— Tout est relatif mais je crains que des vents ne se lèvent ensuite, un véritable cyclone. Nous ne connaissons plus ce genre de phénomène depuis des siècles. Le vent qui souffle dans certaines régions vient à la suite de différences minimes, aussi je vous laisse à supposer ce que serait la remontée du thermomètre de moins quarante, moins cinquante jusqu'au zéro.

— Et si le cyclone devait causer de très gros dégâts ? fit Helmatt. Je ne pense pas seulement à nos installations mais à toute la région concernée.

— Il y a peu de monde sur la banquise du Pacifique, fit remarquer Julius Ker. Mais il y a les troupeaux de baleines, de phoques, de tous ces animaux marins qui ont subi une évolution rapide qui leur permet de se déplacer sur la glace. On appelle les baleines terrestres maintenant mais c'est glaciaires qu'on devrait dire.

— Le phénomène ne passera pas inaperçu.

— Certainement pas, mais nous avons besoin d'une certitude pour garder confiance. Ensuite nous procéderons avec infiniment de prudence. Je pense qu'il faudra fabriquer des dizaines d'appareils de cette sorte et les disséminer dans le monde entier. Parvenir à les régler pour que la température remonte lentement, si lentement qu'on puisse croire dans les milieux officiels qu'il s'agit d'un phénomène naturel !

— Dix degrés par an ?

— Ce serait encore trop. Je voudrais que nous ayons la patience de nous contenter d'un degré par an mais nous ne pourrons jamais attendre en vain, mourir avant de réellement sentir les rayons du Soleil sur notre peau nue.

— Mais il faudra alimenter ces appareils en permanence. Pensez-vous y parvenir ?

— Tout se fera en son temps, dit Julius Ker avec un sourire optimiste. Mais dans dix ans nous pourrions avoir retrouvé de bonnes conditions climatiques.

Personne n'osait aborder le problème de l'eau qui envahirait la planète, mettrait aussi des années pour s'évaporer et formerait peut-être des nuages encore plus épais que la ceinture de poussières lunaires.

chapitre VIII

Le premier novembre à minuit, la centrale thermique Magellan, fonctionnant au pétrole directement pompé d'un ancien puits, ne fournit plus que quarante pour cent de sa production d'électricité au réseau Patagonie dépendant de la zone administrative australe. Immédiatement les villes sous dômes importantes comme les petites stations isolées eurent les plus grosses difficultés à assurer un minimum de chauffage et, dans Magellan Station par exemple, la température sous dôme passa de quinze à sept degrés.

L'éclairage public eut des défaillances et en moins d'une heure les quais grouillaient d'une foule chaudement vêtue qui essayait d'obtenir des explications. Des blindés de la sécurité patrouillaient sur toutes les voies de la station mais on n'essaya pas de disperser les attroupements. Le personnel ferroviaire gardait un calme surprenant et se répandit le bruit que la centrale thermique avait de graves problèmes techniques, et que le courant ne pourrait pas être normalement distribué avant plusieurs jours.

Sur le réseau Patagonie, seules les lignes prioritaires et semi-prioritaires furent alimentées, mais des centaines de rames, de convois, de locos particuliers furent immobilisés sur les voies ordinaires. Dans ces trains la température chuta terriblement selon l'isolation du matériel. Des véhicules personnels plus ou moins bricolés devinrent en deux heures de véritables cercueils de glace. Plus tard les statistiques indiquèrent que deux cent cinquante-trois personnes avaient trouvé la mort sur le réseau cette nuit-là mais il y avait aussi les décès par le froid dans les petites stations isolées où, dès minuit, le courant cessa d'arriver. Seules celles possédant des groupes électrogènes locaux s'en tirèrent sans trop de mal mais on parla avec effroi de Santa-Rosa Station, une bourgade de cent et quelques habitants.

Lorsque ceux-ci se rendirent compte que le courant n'arrivait plus il était déjà trop tard. Le froid pénétrait en force sous cette verrière vétuste et mal calfeutrée et en deux heures le thermomètre passa de quatorze degrés à moins quarante. Ceux qui s'étaient précipités en dehors des maisons mobiles furent gelés sur place et les autres tentèrent de résister avec leur calorifère à bois, la région étant située sur d'anciennes forêts exploitées par galeries subglaciaires, mais c'était insuffisant et lorsque le premier train, un omnibus, atteignit Santa-Rosa en fin d'après-midi, le lendemain, il ne restait qu'une poignée de survivants, grièvement brûlés par le froid, qu'on ne put

sauver.

Pendant quelques jours on accepta la version officielle de la centrale en panne puis des bruits circulèrent. On chuchotait que le courant était détourné pour l'alimentation de la célèbre base de Patagonia Quarters. Mais il fallut plus d'une semaine encore pour que la population soit vraiment persuadée qu'on la dupait outrageusement et que les premiers troubles commencent dans Magellan Station même.

Le premier novembre à minuit, Mrs. Diana et Lien Rag se trouvaient dans le dispatching de la centrale lorsque le responsable de la centrale thermique donna l'ordre de détourner soixante pour cent de la production en direction de Patagonia Quarters.

— On n'avertira personne, avait décrété la grosse femme. Si nous le faisions les gens auraient le temps de réfléchir, de préparer des mouvements séditieux. Nous serions obligés de les réprimer et il y aurait en fin de compte plus de morts que n'en causera la diminution de température.

— De toute façon il y aura des émeutes, lui avait rétorqué Lien Rag.

— L'ardeur guerrière ne résiste pas à une très basse température et les gens seront engourdis.

— D'où baisse de la productivité.

— Cette zone australe n'a qu'un très faible potentiel économique et la centrale Magellan était trop puissante pour les résultats obtenus. Le courant servait à chauffer quelques villages agricoles se consacrant à l'élevage de volailles ou de petits animaux, uniquement pour leur propre nourriture ou pour troquer contre d'autres marchandises. Un circuit très court qui n'apportait rien à la Panaméricaine. Nous entretenions ces gens-là dans leurs coutumes ancestrales. Rien de plus.

— Et ils ne sont même pas de race blanche, ajouta ironiquement Lien Rag, quel culot !

— Je vous en prie. Il ne s'agit pas de racisme. L'intérêt supérieur de la Compagnie Panaméricaine prime. Nous devons construire ce tunnel du sud au nord pour trouver d'autres matières premières, d'autres gisements, récupérer les richesses enfouies sous la glace. Une seule épave de voiture automobile retrouvée c'est un trésor dont nous tirons des dizaines de produits recyclés et vous le savez bien. Une ancienne décharge publique nous fournit parfois l'énergie d'une petite ville pendant un an. Il y a les grands troupeaux congelés, ici surtout. L'Argentine était le plus gros producteur de viande du monde, ne l'oubliez pas.

— Je n'oublie rien, dit Lien Rag, même pas les gens qui vont mourir cette nuit à cause de cette folie.

— Vous n'étiez pas obligé d'assister à cette réduction du

courant.

— Puisque je suis complice il est juste que j'assiste à l'exécution.

Le directeur de la centrale fit dériver le courant vers Patagonia Quarters et ce fut tout pour la nuit. Chacun alla se coucher. Lien Rag avait prévu des somnifères mais il n'eut pas le triste courage de plonger dans un sommeil indifférent. Il retourna dans les bureaux de la centrale et assista aux premières manifestations de l'effroi général. Bien entendu les chefs de station sachant ce qui devait se passer ce jour-là à minuit filtraient les protestations, les mises en demeure. Mais il ne s'agissait que des chefs de station des grandes cités. Les autres, laissés dans l'ignorance, se déchaînaient au téléphone, par télex ou encore par radio, puis finissaient par lancer des appels au secours, suppliaient que l'on fasse quelque chose.

Comme tout le monde Lien Rag se soutenait avec de l'alcool mais au bout d'une heure il dut aller vomir. Il essaya de retourner dans sa chambre mais ne put résister à la tentation de savoir ce qui se passait.

Dans la petite aube glaireuse que connaissait le monde depuis trois siècles, Mrs. Diana se leva et vint déjeuner avec eux. Elle se mit à dévorer tout ce qu'on lui présentait, posant des questions. Elle parut étonnée que tant de gens aient directement appelé la centrale Magellan, croyant qu'ils s'adresseraient plutôt à la Sécurité, à l'administration ferroviaire.

— Il y a les hôpitaux également, lui dit-on. Des malades ne survivaient que grâce à certains appareils. Pour l'instant ils résistent grâce aux groupes électrogènes, mais la pénurie de combustibles va être immédiate. Les petits producteurs de bois, de lignite ou de tourbe vont stopper les livraisons en espérant que les cours monteront.

— C'est une affaire de police, déclara Mrs. Diana la bouche pleine de saucisses. Il faudra obliger les gens à livrer, développer certaines recherches. Je suis certaine que la pénurie va stimuler l'imagination et sortir ces gens de leur paresse originelle. On creusera la glace pour trouver du bois et de la tourbe. Vous savez, jadis les guerres ont favorisé toutes sortes d'inventions. Depuis les médicaments jusqu'aux techniques industrielles. Il ne faut pas désespérer de l'humanité.

Pas le moindre humour sinistre dans cette dernière exhortation. Lien Rag, ne pouvant manger, buvait du café. On en cultivait beaucoup dans la région, sous serre évidemment. Par tradition mais aussi parce que, au début de l'ère glaciaire, quelques petits malins prévoyants avaient pu sauver des graines et le plus gros producteur, Mazillano, devait sa fortune à son arrière-arrière-grand-père qui, à partir d'un sac de semences, avait obtenu les premiers caféiers dans une serre chauffée avec des bouses de bovins.

Le puits creusé dans le centre de « Patagonia Quarters » était pour l'instant modeste. On l'avait foré avec le maximum de discrétion mais une fois l'ancien sol atteint, les travaux avaient pris une telle ampleur que le détournement partiel de la centrale avait dû être envisagé. Depuis la base militaire avait été renforcée par l'arrivée de la 5e Flotte, composée d'énormes bâtiments, des unités roulant sur des dizaines de voies à l'armement fantastique. Un seul croiseur pouvait avec ses lasers et ses missiles détruire Magellan Station en quelques minutes. Tout autour de la base on avait construit une complexité de réseaux ferrés qui étaient constamment parcourus par des unités plus légères mais très rapides et armées pour la répression des mouvements séditieux. Dans les grandes villes, la police locale avait reçu des blindés sophistiqués pour parer à tout événement populaire.

En fait l'affaire du premier novembre avait été préparée plusieurs mois à l'avance par les services psychologiques de Mrs. Diana. C'étaient eux qui avaient conseillé de ne pas prévenir la population, de laisser croire à une panne technique très grave. Eux qui avaient proposé que peu à peu le personnel de la centrale Magellan soit remplacé par des gens venus du nord.

— Ne renvoyez pas les autochtones mais désignez-les pour des postes supérieurs. Cette promotion les remplira de joie et leur ôtera l'idée de réfléchir rétroactivement à la raison précise de leur exclusion de Magellan. Il faut aussi que des hommes sûrs soient désignés dans les villes importantes. Que le personnel ferroviaire soit vraiment digne de confiance.

Une chose que Lien Rag ignora longtemps avant de tomber dessus par hasard, c'étaient les prévisions sur la mortalité à partir du premier novembre dans la zone australe, et plus particulièrement dans la province de Patagonie. Sur une population estimée à cinq millions d'habitants on pensait qu'il n'y aurait cette nuit-là que quelques milliers de morts dans les petites stations mal protégées par des verrières archaïques et sur les voies non prioritaires ou secondaires. Il y en eut beaucoup plus, le double, mais par la suite les documents officiels supposeraient qu'un million de personnes mourraient directement ou indirectement de cette diminution de l'énergie fournie dans l'année qui suivrait, que la deuxième année il y aurait encore entre cinq cent et six cent mille décès. Le temps pour les gens de trouver des solutions de remplacement.

Bien entendu on avait essayé de chiffrer l'impact de cette pénurie sur l'économie et les résultats de cette prospective avaient inquiété Mrs. Diana, car si la région ne fournissait à la Panaméricaine que peu de ressources, le besoin de se procurer d'autres énergies que l'électricité officielle amènerait les populations à se livrer à un trafic intense de combustibles. Il était à prévoir que des trafiquants iraient

vers le nord acheter des carburants solides ou non pour les revendre aux particuliers. Cette ponction dans les approvisionnements du nord risquait en quelques années d'annuler purement et simplement le détournement de la centrale Magellan, puisqu'il faudrait fournir à la population de la zone septentrionale des produits ou des énergies de remplacement.

Mais le rapport allait plus loin, prévoyait que certaines marchandises produites sur place, comme le poisson par exemple, ne seraient plus revendues à des intermédiaires du nord mais transformées en huile en ce qui concernait les poissons gras. Les serres fournissant des produits de luxe comme le café risquaient de réduire leur production de moitié pour revendre leur énergie, souvent d'origine animale, méthane extrait des excréments à un prix plus élevé que la quantité correspondante de café. Il y avait aussi des petites exploitations pétrolières qui fournissaient un carburant pour convois prioritaires qui pourraient se contenter d'un raffinage moins poussé, pour vendre en plus grosse quantité leur pétrole.

De ce fait Mrs. Diana fut amenée à prendre toute une série de mesures qui modifièrent l'organisation administrative de la Patagonie. Elle nomma un gouverneur qui, dépendant directement d'elle, déclara zone sinistrée tout le pays et fit contrôler étroitement toutes les entrées et sorties du territoire. On traça une sorte de no man's land à hauteur du trentième parallèle, où toute fourniture de courant était suspendue en permanence, si bien que ne pouvaient rouler sur cette cinquantaine de kilomètres que les convois fournissant eux-mêmes leur énergie. Les grands trains, express, recevaient pour franchir ce désert énergétique des machines spéciales. Ainsi seuls les prioritaires disposant de machines à vapeur ou à diesel pouvaient aller et venir, mais les trafiquants petits ou grands ne pourraient sortir ou entrer en Patagonie. Toutefois ces mesures ne furent pas appliquées en même temps mais dans un délai d'un mois.

Lien Rag ne resta qu'une semaine après le premier novembre dans la zone ainsi maltraitée. Il en profita pour se déplacer incognito dans le pays à bord de petits convois, séjourna une nuit dans de modestes stations isolées et connut véritablement la misère des gens. La plupart restaient hébétés, transis de froid. Les églises ne désemplissaient pas et les padres néo-catholiques, satisfaits, exhortaient les fidèles à la patience et à la résignation. Il y avait ceux qui se révoltaient mais que la Sécurité ferroviaire repérait vite et appréhendait. Enfin il y avait les débrouillards, une minorité agissante qui ripostait par l'illégalité ou le système D à cette privation de courant. Les petits trafics s'organisaient et l'on brûlait n'importe quoi dans des poêles primitifs. Les excréments d'animaux valaient une fortune et beaucoup installaient dans leur propre maison des chèvres

et des moutons qui procuraient une certaine chaleur mais du coup le prix du fourrage et du maïs devint si élevé que les gens durent tuer les animaux, ne sachant plus comment les nourrir.

Au bout d'une semaine Lien Rag s'enfuit, ne pouvant pas supporter le spectacle qu'il découvrait un peu partout.

— Vous êtes un sentimental, lui lança comme une injure Mrs. Diana lorsqu'il retourna à Central Station pour diriger les travaux qui, à partir de là, ouvraient le tunnel vers le sud et vers le nord. Nous savions qu'il y aurait de la casse mais nous ne pouvions plus reculer. Vous devez vous durcir, mon ami. Dans dix ans cette région sera deux fois plus prospère, vous verrez.

Il y retourna à plusieurs reprises mais chaque fois il découvrait d'autres drames collectifs, comme ce village où il s'arrêta un soir et où ne restaient que des vieillards qui brûlaient de vieux wagons pour se chauffer. Sous la verrière en partie cassée ils restaient une douzaine et passaient leur journée à débiter, avec des outils primitifs, les voitures abandonnées par les plus jeunes qui s'étaient enfuis vers la ville où ils végétaient dans les confins proches du dôme, là où la température avoisinait zéro et où les Roux ne raclaient jamais la glace.

Ces vieux, lorsque sa loco stoppa devant l'ancienne gare, se cachèrent et, lorsqu'il voulut entrer en contact avec eux, apparurent avec leurs haches, et même un vieux fusil. Il leur montra qu'il venait en ami, leur offrit de la viande congelée mais ils lui firent comprendre qu'ils ne manquaient pas de nourriture mais de combustible. Que depuis le fameux premier novembre ils n'avaient plus jamais revu de lumière électrique, que le soir, ils s'éclairaient avec des chandelles de suif animal et qu'ils passaient le plus clair de leur temps à débiter les wagons. Mais à ce rythme, dans un an, il ne resterait plus rien à brûler.

— Vous pensez que la centrale sera réparée ? lui demandèrent-ils.

Ils croyaient encore à cette fable. Les plus jeunes, les plus contestataires, étaient partis avec leurs doutes et leur hargne et ceux-là voulaient encore espérer. Sinon que leur arriverait-il s'ils comprenaient que plus jamais le courant électrique ne reviendrait dans leur village ? Lien repartit bouleversé mais d'autres catastrophes se trouvaient sur son chemin. Il y avait des fermes isolées abandonnées, pillées par des gens venus d'autres petites stations. Des gens normaux qui peu de temps auparavant n'auraient jamais songé à voler ni à tuer pour survivre. Il faillit même être attaqué un soir, dans une petite station où il avait trouvé un restaurant ouvert. Il revenait vers son loco lorsqu'une bande l'avait entouré et il avait dû sortir son pistolet-laser, faire fondre la glace aux pieds du plus rapproché pour les mettre en fuite.

— Je finirai par vous interdire d’aller là-bas, lui dit Mrs. Diana.

— Vous ne pouvez m’interdire d’aller surveiller les travaux de Magellan Quarters. Je puis vous annoncer qu’ils progressent normalement.

— Non, dit Mrs. Diana, vous mentez.

— Il y a quelques difficultés mais nous finirons bien par les surmonter.

— Il manque de l’énergie. Trente pour cent d’énergie. Je vais augmenter le nombre des alternateurs mais il faudra également que je procède à une nouvelle réduction de la fourniture aux populations mais sans léser le réseau ferroviaire. Nous sommes en train d’étudier cette affaire.

— Cette fois c’est de la démence pure. Je refuse de m’associer à ce nouveau délestage.

— Mais, mon ami, vous n’avez pas à vous préoccuper des problèmes d’approvisionnement. Creusez, simplement creusez et nous nous chargeons de l’approvisionnement.

— Dix pour cent de prélevé sur la population et c’est trois cent mille personnes qui vont connaître la disette, la nuit sans éclairage. Vous savez ce que c’est de vivre à Santa Thérésa par exemple en ce moment ? Vous ne connaissez pas Santa Thérésa, moi si. C’est à l’ouest, très loin de Magellan Station, dans une zone sans ressources. Les gens ont depuis deux siècles installé des élevages de volailles. Au début ils utilisaient un dépôt d’huile lourde pour chauffer leurs maisons et leurs poulaillers mais ça n’a duré qu’un siècle environ. La Compagnie leur a fait de bonnes offres pour la fourniture du courant meilleur marché et ils ont accepté. Et maintenant ils sont dans le désarroi. Il y a eu trente-deux morts chez eux, ils ont vu partir les trois quarts de la population. Ils creusent la glace pour retrouver ce dépôt d’huile lourde qui servait autrefois de réserve à l’armée argentine mais ils ne le trouvent plus. Il doit être tari depuis pas mal d’années mais ils refusent d’en accepter l’idée.

— Si vous croyez que je vais renoncer pour quelques éleveurs de poules en difficulté ! Le sort de la Panaméricaine est trop important à mes yeux et je vous le dis froidement, Lien Rag. Même si toute la population de Patagonie devait crever, je continuerais. On a dit que ce projet allait provoquer la disparition d’un tiers ou de la moitié de l’humanité…

— Les deux tiers en fait.

— Il faut toujours que l’on exagère. Mais même si c’était le cas je continuerais car il faut que notre pays survive. Et il connaîtra vraiment l’âge d’or quand le tunnel sera comme une grande artère sous nos pieds. Une veine plutôt, qui récoltera tout ce que nous avons abandonné dans notre précipitation au moment de la Grande Panique.

La glace arrivait et les gens ne pensaient qu'à sauver leur peau, s'installaient sur la première couche sans savoir qu'il y en aurait d'autres, que dans certains endroits elles atteindraient même le kilomètre. Ils croyaient, les imbéciles, qu'il serait toujours temps de creuser pour récupérer le reste. Quelques-uns ont quand même eu l'idée fantastique de le faire, ménageant toujours un puits d'accès avec le sol ancien et c'est grâce à ceux-là que l'humanité a survécu en différents endroits.

— Écoutez, Mrs. Diana, essayez de ne pas prélever ces dix pour cent supplémentaires, je vous le demande solennellement. Il doit bien exister un moyen de faire autrement. Dès que nous creuserons à l'horizontale nous trouverons fatalement des dépôts de carburant, de vieilles installations pétrolières. Il y en avait tant dans ce pays.

— Nous devons faire vite, Lien, très vite. Si nous hésitons, ce travail n'en finira plus et nous ne pouvons le prolonger au-delà de ces dix ans sinon nous mourrons tous. Il faut faire vite au début. Ensuite nous pourrons ralentir le rythme, prendre en considération le sort des minorités, faire du social, nous montrer humains. Dans deux ans, si tout va bien, peut-être moins, mais je ne veux pas vous donner de faux espoirs. Je vous en supplie, Lien Rag, essayez d'être réaliste. Je vais devoir vous interdire ces visites dans les zones lointaines et vous demander de ne pas sortir de Magellan Quarters si vous persistez à prendre la défense de ces gens-là.

chapitre IX

Les cinq blindés de la KMPolis encerclèrent les dépôts d'huile de baleine cette nuit-là vers trois heures du matin, sur ordre du chef de la Sécurité, Wolky. Une heure plus tard, les patrouilles interpellèrent quatre revendeurs notoires qui venaient s'approvisionner clandestinement avec des draisines-citernes de quatre tonnes chacune. Wolky ordonna que les trafiquants soient conduits à bord de son command-train et que les draisines-citernes soient dirigées vers le parc ferroviaire et placées sous surveillance.

Un des suspects réussit à s'enfuir, se réfugia dans les entrepôts et alerta les chasseurs de baleine présents qui purent à leur tour avertir tous leurs amis de la station baleinière. Sans tergiverser Wolky ordonna que les blindés pénètrent dans les entrepôts. Jusqu'à présent personne n'avait osé tirer mais les assiégés ouvrirent une cuve d'huile réchauffée qui se répandit sur les rails d'accès et menacèrent d'y mettre le feu si les véhicules poursuivaient leur assaut. Ils s'immobilisèrent à l'intérieur des entrepôts mais ne reculèrent pas.

Zarou fut l'un des premiers sur place et arriva alors que d'autres blindés inondaient les entrepôts de la lumière de leurs projecteurs. Il fut surpris par l'ampleur des forces utilisées, n'aurait jamais pensé que la police de KMPolis fût aussi importante. Il demanda à parler à Wolky mais ce dernier supervisait les opérations de son command-train au cœur de la cité.

— Nous pouvons vous y conduire, proposa l'officier qui dirigeait l'opération. (Zarou hésita. Il n'avait aucune confiance en Wolky, qui avait pris ces derniers temps une très grande importance dans la direction des affaires de la ville et jouissait, disait-on, de l'appui total du Kid. Mais il pensa que son entretien avec Wolky pourrait arranger les choses.)

— Le Kid est-il prévenu des événements ?

— Le chef vous répondra, dit l'officier. Moi je ne fais qu'exécuter les ordres.

Zarou arriva au command-train et fut conduit dans une petite pièce où il pensa qu'on viendrait le chercher avant de comprendre qu'il était bel et bien détenu sans en avoir été avisé. Wolky décidait en véritable dictateur.

Le chef de la police cherchait une occasion de frapper fort et en avait assez des atermoiements. Les baleiniers représentaient encore une force inquiétante et il avait décidé de les abattre sans attendre d'autres instructions de son patron, le Kid.

Plus tard on devait appeler cette nuit terrible la Nuit des Baleiniers. Une quinzaine y laissèrent la vie, trente furent blessés, des dizaines furent arrêtés et immédiatement dirigés vers la frontière ouest de la concession, dans des wagons à peine chauffés. Il y eut d'autres morts, d'autres hommes mutilés pour toujours et atteints par la gangrène.

Une fois Zarou arrêté, Wolky ordonna que tous les baleiniers qui se trouveraient au-dehors des entrepôts soient pourchassés. Les blindés, pendant ce temps, reçurent l'ordre de reculer comme s'ils abandonnaient le terrain. Les assiégés crurent qu'un accord avait été signé et sortirent de leurs retranchements. Pris sous les faisceaux des puissants projecteurs ils furent abattus sans sommation pendant que, tout autour des entrepôts, une série de petites batailles se déroulaient.

Les baleiniers utilisaient surtout leurs harpons portatifs-pneumatiques et des armes à poudre, mais les hommes de Wolky les surprirent lorsqu'ils exhibèrent des armes au laser. Pas tout à fait des armes individuelles puisqu'il fallait deux hommes pour les utiliser, mais elles faisaient un ravage considérable. Un groupe de baleiniers s'était réfugié derrière des congères de glace hautes de plusieurs mètres mais le rayon cohérent fit fondre ce fragile rempart et ils furent tous abattus. En moins de deux heures Wolky était maître de la situation.

Lorsque, au petit matin, il vint visiter les entrepôts de baleiniers, tout avait été nettoyé, les cadavres et les blessés évacués, les prisonniers entassés dans un train sur le point de quitter la ville.

— Nous avons fait une première estimation, lui dit un des experts qu'il avait envoyés. Nous pouvons déjà distribuer vingt litres d'huile aux personnes les plus défavorisées. Il y a des stocks considérables.

Wolky portait la combinaison blanche à griffes d'or de la Compagnie mais avait agrémenté son uniforme de plusieurs éléments de couleur noire, une sorte de casquette plate, un ceinturon et des bottes, et il avait décidé que ses hommes se distingueraient ainsi du personnel ferroviaire de la Compagnie. Il visita les entrepôts. On avait retrouvé une comptabilité clandestine qui prouvait que les baleiniers continuaient à vendre leur production aux trafiquants truquant le chiffre de leurs prises et jusqu'au poids des baleines capturées.

— Le mieux serait en fait de construire d'autres centrales et d'offrir ainsi à tous un courant plus abondant, dit l'expert, mais le Kid préfère son eau chaude.

— Combien reste-t-il de baleiniers qui n'ont pas participé à cette insurrection ?

— Trente-quatre exactement.

— Nous allons les convoquer aujourd'hui même et conclure de

nouveaux accords.

Ces trente-quatre appartenaient à une nouvelle génération de chasseurs de cétacés, arrivés depuis la création de la ville et qui n'avaient jamais été admis dans le clan des vieux harponneurs et en avaient gardé une sourde rancune à leur égard. Un certain Mooth paraissait être leur porte-parole et le chef de la police le pria de venir le voir avant la réunion prévue.

— Nous pouvons continuer le travail mais nous ne sommes que trente-quatre alors qu'il y avait plus de deux cents chasseurs hier encore. Nous aurions besoin d'un matériel moderne, de construire des voies légères qui iraient vers le nord pour obliger les baleines qui descendent vers l'Antarctique à suivre une sorte de corridor.

— Ça c'est l'avenir, décréta Wolky. Pour le moment nous voulons que la production remonte très vite au niveau antérieur. Les stocks couvriront les déficits durant deux semaines mais pas plus.

— Alors il nous faut des Roux. Ceux qui s'occupent des squelettes de baleines actuellement sont capables de nous apporter un sérieux coup de main à la condition que nous restions les maîtres. Mes copains n'admettront jamais l'égalité avec eux comme le prescrit le Kid.

— Les Roux… fit Wolky en réfléchissant.

Cette proposition l'enchantait sans qu'il en donne l'air. Il avait craint que le groupe des trente-quatre ne recrute parmi les inoccupés de la ville et que la classe des baleiniers ne soit rapidement remise sur pied et ne pose à nouveau des problèmes. Avec les Roux rien de tel à craindre et les nettoyeurs de squelettes appartenaient à une tribu qui chassait les baleines depuis toujours, mais qui avait trouvé plus simple et plus profitable de se sédentariser pour racler le reste de viande et de graisses sur les montagnes d'os que des wagons plates-formes allaient déverser dans un immense dépotoir, à cinquante kilomètres au nord-est de la ville.

— Le chef de la tribu est un certain Ram. Il apprécie beaucoup la vodka et les cigares euphorisants. Ils arrivent à obtenir plus de viande et de graisse que nécessaire et revendent le surplus à de petits trafiquants. C'est une sorte de machin dégueulasse avec plus de poudre d'os que de bidoche mais qui nourrit les plus pauvres. Pour un dollar on peut en avoir un cube congelé capable de nourrir cinq personnes durant deux jours. Ils se sont aussi débrouillés pour avoir de vieilles chaudières où ils font bouillir les os écrasés et récupèrent la moelle qui, elle, est achetée pour d'autres usages. Elle sert à fabriquer des onguents et même des fards, à ce qu'on m'a dit.

— Je croyais que les Roux avaient peur du feu.

— Pas ceux-là.

— Accompagnez-moi.

La tribu vivait au sein même du Dépotoir, un endroit fantastique où échouaient les squelettes de baleines dépecées. Jadis on débitait sur place les grands animaux et les squelettes restaient entiers, mais depuis la création de la ville on tronçonnait les baleines, on faisait bouillir les quartiers énormes juste ce qu'il fallait pour les débarrasser des os, puis on effectuait une série d'opérations pour récupérer huile et viande tandis que des trains entiers emportaient les os. On avait construit une sorte de rampe en spirale pour déverser le chargement sur le Dépotoir et les Roux de cette tribu vivaient assez bien de cette provende. Ils utilisaient l'huile de baleine récupérée, pour faire rebouillir les os une fois qu'ils les avaient pulvérisés à l'aide de grosses masses. Ils étaient une vingtaine à concasser les os que les femmes et les gosses emportaient ensuite pour remplir une chaudière. Ils avaient créé tout un labyrinthe parmi les ossements et depuis le haut de la spirale on pouvait les voir aller et venir sous les énormes vertèbres et les côtes non utilisées.

La draisine blindée de la police descendit tout au fond de la spirale et les Roux continuèrent de travailler. Des vieux étaient assis près de gros blocs congelés prêts à être vendus aux petits trafiquants. Il y en avait des centaines et Wolky considéra cette nourriture avec dégoût. C'était tout juste bon pour les épaves et les dégénérés qui hantaient les coins les plus sordides de KMPolis.

— Voilà Ram là-bas. Ils ne vont pas quitter de gaieté de cœur le Dépotoir mais il faudrait réussir à les convaincre que la chasse serait plus profitable pour eux. Encore que la notion de profit leur soit toujours étrangère.

Ram n'était ni le plus grand ni le plus fort. Il était même assez quelconque avec sa fourrure d'un jaune triste et son œil droit recouvert d'une raie blanchâtre.

— Dites-lui qu'on va certainement détruire le Dépotoir et que le patron a commandé des broyeuses d'os qui les réduiront en poudre qu'on vendra comme engrais.

— Bon, d'accord, mais je ne suis pas un fameux interprète.

Ram écoutait sans manifester la moindre émotion, accepta un cigare euphorisant et une bouteille isotherme de vodka, sinon l'alcool aurait pu geler instantanément.

Pendant ce temps le travail continuait et à travers les filtres de sa cagoule de combinaison Wolky était indisposé par les odeurs des chaudières. Il y avait aussi la vue de ces hommes et de ces femmes nus. La vue de ces pénis très longs qui se balançaient impudiquement le mettait presque en rage. D'un naturel très prude il ne supportait pas cette exhibition. Les femelles avaient toujours un air lubrique, commençaient à connaître l'effet que leurs seins qui perçaient sous leur fourrure fauve et le reflet rose de leurs vulves provoquaient chez

les Hommes du Chaud. Parfois certaines venaient s'assurer que, sous la combinaison isotherme, les étrangers étaient bien des mâles et plusieurs imprudents avaient vu le tissu fragile endommagé par les griffes sales de ces effrontées. Il y avait des relations sexuelles entre les deux groupes, et il rêvait d'une législation qui les interdirait. Mais le Kid avait d'autres idées que les siennes sur la question.

— Que dit-il ?

Pendant qu'il rêvait, Ram avait répondu en quelques syllabes.

— Il dit que le Kid leur a garanti pour toujours l'exploitation de cet ossuaire et qu'il ne comprend pas.

Wolky réprima un mouvement de colère. Décidément le Kid s'intéressait un peu trop à ces animaux à deux pattes. Pour quelles raisons ? Il répondit que le projet existait bel et bien et qu'ils devraient déguerpir tôt ou tard. Mooth parut inquiet. Il redoutait le chef de la police mais le Kid était quand même le patron de la Concession.

— Croyez-vous que je puisse traduire ça ? Nous risquons d'avoir des ennuis plus tard.

— Demandez-lui s'ils veulent fournir des hommes pour la chasse aux baleines, que s'il refuse il n'y aura bientôt plus d'os à jeter dans ce Dépotoir.

— Je préfère ça.

Avec les Roux nul n'était tenu à l'application des accords de New York Station. On pourrait faire venir des traîneaux à chiens de l'Antarctique ou du nord de la planète. Pour rabattre les baleines qui rampaient sur la glace, ce serait efficace. On pouvait aussi boucher les trous qu'elles foraient dans la banquise pour parcourir de grandes distances sous l'eau et ainsi les épuiser par de très longues courses sur la glace.

— Il dit qu'il va en parler à d'autres tribus qui ont aussi des chasseurs de baleines. Mais qu'eux resteront ici puisque le Kid leur a donné cette zone à perpétuité.

Furieux, Wolky se dirigea vers la draisine et Mooth le rejoignit peu après.

— Il aura la réponse des autres tribus dans quelques jours.

— Ce Dépotoir est une chose insupportable. Quand la ville sera enfin une ville, avec son dôme et de beaux quais, il faudra bien prendre une décision.

Lorsqu'il retourna à son command-train, l'officier de jour lui demanda ce qu'il fallait faire de Zarou, le baleinier toujours emprisonné dans les locaux à côté.

— Comment, il n'a pas été expulsé avec les autres ? Qu'on le conduise à la frontière.

— C'est un ami du Kid, lui fit remarquer l'officier.

— Conduisez-le à la frontière, mais faites en sorte qu'il ne l'atteigne jamais.

— Ce n'est pas à moi qu'il faut donner ce genre d'ordre, répliqua sèchement l'officier. Nous sommes là pour assurer la sécurité, pas pour accepter des ordres de cette sorte.

— Zarou est un élément dangereux. Il vaut mieux qu'il disparaisse.

— Faites-lui un procès. On établira mieux le rôle néfaste que jouaient les baleiniers avant cette nuit.

— Il n'y a pas de magistrats. D'accord, lieutenant. Je vais le faire expulser tout simplement.

Lorsque le Gnome apprit que les chasseurs de baleines avaient essayé de se révolter contre la police de Wolky, il revint aussi rapidement que possible à KMPolis, averti par Miele que des bruits fâcheux couraient sur la Nuit des Baleiniers.

Sans la moindre gêne, Wolky lui montra les rapports, et le Gnome fut effaré par le nombre de morts.

— Ils se sont rebellés, vraiment ?

— Ils ont tiré les premiers.

— Un harpon ne peut guère faire de mal à une draisine blindée.

— Ils ont tiré sur les patrouilles à pied. Il y a eu quatorze blessés.

Le Gnome se fit conduire à l'hôpital, écouta les médecins. Les policiers avaient effectivement été blessés par des harpons, certains si cruellement qu'on ne pouvait rien faire pour eux sinon attendre qu'ils meurent.

— Où est Zarou ? demanda-t-il lorsqu'il revint au command-train de la Sécurité.

— Expulsé. Parce que c'était un de vos amis. Il a truqué les comptes. Les deux tiers de l'huile continuaient d'être écoulés clandestinement. Depuis les choses vont mieux. Nous avons effectué des distributions gratuites parmi les groupes les plus défavorisés.

— Je veux une enquête sur cette fameuse nuit, dit le Gnome avec énergie. Je vais nommer une commission qui devra mettre tous les affrontements en lumière et je prendrai ensuite une décision.

— Je vous fais remarquer que depuis l'huile est mieux répartie et que le marché clandestin est presque tari. La seule huile qui se vende encore sous le manteau vient de ces Roux installés sur le Dépotoir. Ils en produisent près d'une tonne par jour qui est revendue très cher par les clients de cette tribu.

— Ce n'est qu'un petit pourcentage insignifiant.

— Ce Dépotoir ne peut continuer à subsister. On pourrait faire de la poudre d'os. C'est un engrais extraordinaire.

— Bonne idée. Mais je veux que ce soient les Roux qui en aient

le privilège.

Ce qui fit blêmir le chef de la police locale. Il essaya par la suite de rencontrer le Kid mais ce dernier lui faisait toujours répondre qu'il n'était pas là. Et quarante-huit heures plus tard la commission d'enquête était sur pied, en partie composée par des membres du personnel ferroviaire.

Le Gnome se rendit à la frontière de la Concession et découvrit qu'une petite ville s'était élevée là, la ville de l'amertume comme l'appelaient les policiers chargés de filtrer le passage des voyageurs.

— Tous les émigrants refoulés, tous les expulsés. Ça commence à faire du monde. Maintenant il y a des baleiniers qui évidemment ne cachent pas leur fureur et remontent tout le monde contre la Compagnie de la Banquise. Un jour il y aura du vilain.

— Vous avez les états sur les baleiniers expulsés ? demanda le Gnome à cet officier de police.

Il eut vite fait de voir que le nom de Zarou n'y figurait pas et l'officier ne put lui fournir aucune explication.

— Les baleiniers étaient dans un train spécial. Deux wagons pourris où ils crevaient de froid. Il y avait des morts, des malades et des blessés. Nous avons pointé et ensuite on a laissé partir le train de l'autre côté. Nous ne voulions pas d'ennuis.

— Vous avez envoyé les morts en Australasienne ?

— De toute façon c'est toujours votre Compagnie, la Kid-Mikado… On ne savait trop que faire des morts et des malades. Ici on n'est pas équipés.

— Essayez de savoir si quelqu'un se souvient de Zarou. C'était un des baleiniers les plus connus et je suis certain qu'on a dû relever sa présence dans le train, même s'il voyageait sous un autre nom.

Mais dans le poste aucun homme ne se souvenait de Zarou, que la plupart connaissaient bien pour l'avoir rencontré à KMPolis, à l'époque où les chasseurs de baleines assuraient des tâches de police.

— Nous l'aurions remarqué. Il n'était pas dans ce train, on peut vous l'affirmer.

Très inquiet, le Gnome retourna dans la grande ville, la seule ville de sa Concession puisque les autres groupements humains ne ressemblaient même pas à des bourgades. Il alla retrouver la famille de Zarou. Sa femme le reçut avec colère et lui reprocha de les avoir trahis.

— Vous laissez faire votre basse besogne par Wolky. Vous avez besoin d'un sale type comme lui pour régler vos problèmes tandis que vous ne pensez qu'à votre volcan. Zarou a disparu durant cette horrible nuit alors qu'il était décidé à arranger les choses. On dit qu'il a été conduit avec son accord au command-train de Wolky. Mais il vous en voulait à cause de cet homme. Je ne vous pardonnerai jamais

de l'avoir laissé tomber. Si vous aviez été là il ne serait pas mort.

— Rien ne prouve qu'il soit mort.

— Rien ne prouve qu'il soit encore en vie, répliqua-t-elle, et vous n'arriverez jamais à connaître la vérité. Si vous gardez Wolky il vous en cuira et seul mon mari aurait pu vous en débarrasser. Maintenant vous n'avez plus d'amis dans cette ville, quoi que vous fassiez.

Le Gnome pensa tristement qu'elle avait raison. Il avait trop négligé ses responsabilités, ignorait même combien d'habitants se trouvaient dans cette cité peu ordinaire. Cinquante mille ? Il craignait d'apprendre un jour qu'il y en avait le double ou le triple.

Le président de la commission, le chef de station, un homme aux cheveux gris, assez massif, nommé Burns, vint lui présenter un avant-rapport.

— Il semblerait que les policiers aient fait de la provocation en encerclant les entrepôts mais il sera difficile de le prouver. Le seul qui a eu une attitude raisonnable a été Zarou, mais on ne sait pas ce qu'il est devenu.

— Interrogez les policiers un à un s'il le faut. J'ai décidé de suspendre provisoirement Wolky de ses fonctions.

chapitre X

Yeuse ne pensait pas revoir Lewin, l'ingénieur dont elle avait fait la connaissance à l'*Eldorado*. Il était revenu, avait appris sans trop de surprise qu'elle habitait désormais chez le directeur de la Compagnie et vint la voir. Elle fut très heureuse qu'il se soit souvenu d'elle et accepta de sortir avec lui. Dans la draisine de location, il lui demanda où elle voulait aller.

— Il s'est créé des restaurants assez réputés, dit-il. La ville essaye de se normaliser et c'est par le raffinement de la nourriture qu'elle peut y parvenir, la modération de la violence et bien d'autres choses.

— J'aimerais retourner à l'*Eldorado*, dit-elle tranquillement.

Il resta muet deux ou trois secondes :

— Une revanche à prendre ?

— Même pas. Je veux voir les choses d'un œil nouveau.

Ils s'installèrent dans l'un des restaurants les plus luxueux après avoir traversé la salle des strip-teases et assisté durant quelques minutes à une scène érotique au théâtre vivant.

— Cet enfant était donc très près de vous, fit-il alors qu'ils dînaient. C'est étrange. Vous m'aviez parlé de télépathie mais j'avais du mal à y croire. Vous croyez qu'il vous avait véritablement attirée ici ?

— Je ne pense pas. Mais ce mot Kid, le nom que l'on donne ici au Gnome, a dû agir sur mon subconscient à mon insu et j'ai dû vouloir en avoir le cœur net.

— Et vous avez prévenu son père ?

— Non, pas encore. Je suis très perplexe. Lien Rag adore son fils et ce dernier est fou de cet homme qu'il n'a pas revu depuis bientôt deux ans.

— Voyons, à cet âge, il est impossible qu'il en ait conservé le souvenir.

— Je vous assure pourtant qu'il en a gardé l'image, les détails les plus marquants de leur vie commune. Cet enfant est différent des autres.

— Que faites-vous dans la famille du Kid ?

— J'espère travailler pour lui un jour. Il aura de plus en plus besoin de gens capables de le comprendre.

— Et Lien Rag, les dix millions de dollars ?

— Oui, j'en rêve la nuit. Mais je ne veux pas trahir le Gnome. J'espère que de lui-même il me demandera un jour de ramener Jdrien à son père.

— Vous voulez l'espérer mais vous savez que le Gnome ne lâchera pas l'enfant, n'est-ce pas ?

Vers la fin du repas, le serveur se pencha vers Yeuse qu'il connaissait bien :

— Je vous conseille de partir discrètement. On dit que Wolky prépare un coup d'État. Le Kid vient de le limoger.

— Partons, dit Lewin, mieux vaut ne pas se faire coincer ici. Je porte l'uniforme de la Compagnie et je pourrais avoir des ennuis.

Mais déjà l'entrée de l'*Eldorado* était surveillée par deux policiers. La jeune femme l'entraîna dans l'immense complexe et, en passant par les cuisines de la grande cafétéria populaire, ils réussirent à sortir sur un petit quai obscur que desservait une voie en impasse. Ils durent effectuer un grand détour à pied pour retrouver la draisine de location, mais tout de suite ils furent dirigés vers une voie de garage.

— Les insurgés se sont emparés du dispatching de la station, dit Lewin. On ne peut pas rester ici sans attirer l'attention.

Ils marchaient depuis déjà cinq minutes lorsqu'un petit blindé apparut. Ils n'eurent que le temps de se cacher parmi les wagons, les unités d'habitation. Mais Yeuse, qui ne portait qu'une combinaison légère pour le soir, lui dit que le système de climatisation était certainement déréglé et qu'elle sentait le froid pénétrer par ses pieds. Il s'avéra que la couture soudée avait cédé en plusieurs endroits.

— Il faut aller dans le prochain hôtel, décida Lewin, en espérant que nous aurons une chambre.

— Je veux retourner au Train Blanc du Kid. Nous devons les prévenir.

— Vous devez comprendre que Wolky a dû commencer par là. Il est certain…

Soudain il agita les bras, une draisine-taxi approchait et paraissait libre. Le chauffeur fit signe qu'il ne voulait pas s'arrêter mais fut bloqué à l'aiguillage suivant.

— Tentons le coup, dit Lewin en l'entraînant. Possible que certaines voies ne soient pas verrouillées.

Le chauffeur de la draisine refusait d'ouvrir la porte du sas en faisant signe qu'il devait aller ailleurs.

— Il va peut-être se montrer moins strict, murmura l'ingénieur en sortant une liasse de billets.

L'homme hésita puis le sas s'ouvrit.

— Faites vite. Je bénéficie d'une priorité pour aller chercher un type important à l'autre bout de la ville. Il paraît que les flics ont décrété l'état de siège. Dans le fond ils ont bien fait car c'était un peu trop la pagaille depuis quelque temps. Je ne peux pas faire de grands détours, vous savez, dit-il en empochant l'argent. Où voulez-vous aller ?

— Du côté de la station, c'est possible ?

— Vous n'y pensez pas ! Ça grouille de flics là-bas. Il paraît qu'on voulait assassiner le Kid et que le chef Wolky a déjoué le complot.

Ça, c'était la version destinée à l'opinion publique et que de bons gogos sans cervelle comme le chauffeur de la draisine-taxi répandraient un peu partout.

— D'ailleurs le Train Blanc n'est plus là. Je suis passé devant tout à l'heure.

— Mais d'où vient la priorité ? demanda Yeuse.

— J'ai une carte-schéma. C'est un officier qui me l'a remise. Sinon je serais coincé comme les autres. Décidez-vous, dites-moi où je dois vous déposer.

— Continuez, dit Lewin en regardant Yeuse du coin de l'œil. (Soudain elle comprit qu'il cherchait à obtenir son approbation mais qu'il n'était plus question d'hôtel ou de refuge. Ce qu'il préparait, c'était tout simplement le détournement de ce petit véhicule.)

— Mais dites donc, dit le chauffeur, vous appartenez à la Compagnie vous-même ? Vous travaillez dans quelle branche ?

— Hé, dit soudain Yeuse, j'ai l'impression que vous perdez de l'huile. Il y a des traces noires sur la glace entre les traverses.

— Vous êtes sûre ? Je viens de faire le plein, possible que le bouchon soit mal remis en place.

Il ralentit et s'arrêta sur une petite voie de garage, ouvrit le sas et se précipita au-dehors. Sans s'énerver Lewin glissa au siège du pilote et démarra en douceur tandis que le chauffeur hurlait en se mettant à courir sur la glace, en trébuchant parmi les aiguillages. Mais bientôt ils disparurent à sa vue.

— Je dois choisir un camp et je n'ai pas envie que la Compagnie devienne la propriété d'un flic. Je pense qu'on doit pouvoir faire quelque chose pour votre ami le Gnome, dit le Kid.

— Nous allons nous faire arrêter, non ?

— Ils ne disposent pas d'un effectif suffisant. Tout ce qu'ils ont trouvé, c'est de paralyser le trafic non prioritaire. Ils n'ont même pas assez de véhicules puisqu'ils avaient réquisitionné ce taxi. Le chauffeur doit avoir des idées proches de celles de Wolky. On va essayer de s'approcher de la station et de se rendre compte.

— Vous croyez qu'ils ont emmené le Gnome, Miele et Jdrien dans un endroit inconnu ?

— Ne présumons de rien.

Non loin de la station qui supervisait le trafic ferroviaire avec sa tour de contrôle mobile, il y avait le command-train du chef de la police, exactement à la place qu'occupait le Train Blanc.

— Symbolique, n'est-ce pas ? Mais ça ne nous dit pas ce qu'est

devenu le train du patron. Il doit bien rester des traces dans la mémoire de l'ordinateur général, mais encore faudrait-il s'en approcher.

— Écoutez, dit-elle, il y a des voyageurs dans la station qui attendent un train, nous pourrions nous joindre à eux pour passer inaperçus. Mais il faudrait planquer cette draisine-taxi.

— Non, il suffit de reprendre la carte-schéma. Nous pourrons ensuite emprunter n'importe quel véhicule de ce type pour circuler en ville et dans la périphérie. J'ai des amis qui travaillent là-bas, des aiguilleurs, des gars de la Traction également, mais peut-être ne pourront-ils pas approcher facilement de l'ordinateur.

Curieusement l'entrée des voyageurs n'était pas farouchement surveillée. Il y avait deux policiers qui montaient la garde. Dans la station c'était la grande effervescence. Il n'y faisait pas très chaud, d'ailleurs, mais plusieurs centaines de personnes assaillaient les guichets, les bureaux. Sur le tableau des horaires figurait un cadran aux lettres lumineuses : « Sur ordre des autorités le trafic est provisoirement suspendu. »

— J'aurais cru qu'il y aurait plus de monde, plus de policiers, je veux dire. Où sont passés les blindés, les cent flics recrutés ces derniers temps par Wolky ? fit Yeuse.

— Il doit y avoir des résistances quelque part, ce qui explique l'abandon provisoire de ce secteur. Pourtant le dispatching doit être, lui, sévèrement surveillé. Vous allez m'attendre tranquillement au buffet. Je vais voir ce que je peux glaner comme renseignements.

— Avec votre combinaison vous allez attirer l'attention, dit-elle.

— Il y a d'autres membres de la Compagnie ici, je veux dire des services extérieurs qui essayent de rejoindre leur poste. Je pense qu'ainsi je passerai inaperçu.

Au buffet elle commanda une vodka et attendit avec angoisse. Au bout d'une demi-heure elle pensa que Lewin avait été interpellé et qu'on avait trouvé sur lui la carte-schéma volée au chauffeur de la draisine-taxi. Elle n'osait ni s'en aller ni rester à cette table car elle attirait quand même l'attention. Les autres femmes à cette heure de la nuit étaient toutes accompagnées.

Enfin l'ingénieur la rejoignit. Curieusement il paraissait rajeuni, comme si cette aventure lui rendait toute sa combativité.

— J'ai vu un ami. Inutile de donner son nom, il faut être prudent. Il paraît que le train du Kid a quitté son stationnement vers dix heures. Il y avait une bonne heure que nous l'avions laissé, n'est-ce pas ? Mon ami va essayer de faire des recherches, mais pour ce faire il lui faut pénétrer dans le dispatching et ils sont en force dans cette salle des opérations à surveiller les gens. Mon ami doit s'y rendre pour son service dans une heure. Il y restera vingt minutes, et doit nous

rejoindre en bas à la cafétéria des classes populaires. Nous ne pouvons rester ici. Nous allons nous mêler à la foule de la grande salle des pas perdus.

Une série de wagons, souvent hors gabarit, étaient assemblés pour donner l'impression d'une grande salle, mais il suffisait de quelques manœuvres pour les restituer à leur fonction originelle. Ils marchaient sans hâte, retournaient sur leurs pas, échangeaient quelques mots avec des gens de plus en plus las, de plus en plus excédés.

— Personne ne semble ravi. Le personnel ferroviaire, dans sa grande majorité, est contre Wolky. Le patron c'est le Kid, et le Mikado aussi bien sûr pour ceux qui viennent de cette Compagnie, mais le prestige du Kid reste entier malgré ses erreurs d'administration. Je me demande si Wolky pourra tenir le coup si les gens restent sinon hostiles mais du moins peu coopératifs.

Une heure difficile à passer et puis ils allèrent dans la cafétéria. Il n'y avait plus rien à boire et à manger à part de la soupe, du thé chaud et des crêpes au miel synthétique. Les gens faisaient quand même la queue pour se faire servir. Yeuse remarqua que la majorité ne portaient que des vêtements peu confortables, des fourrures synthétiques, les combinaisons isothermes étaient rares et on se retournait sur la sienne qui était véritablement luxueuse. C'était Miele qui la lui avait offerte ainsi que tous les vêtements qu'elle possédait puisqu'elle avait quitté l'*Eldorado* en robe d'hôtesse.

— Nous attirons l'attention, dit-elle. Je vais retourner au restaurant du haut si vous voulez.

— Non, voici un ami. Nous allons faire la queue avec lui et nous pourrons ainsi échanger quelques mots dans le brouhaha.

C'était un homme du corps des Aiguilleurs, mais dans cette Compagnie ils ne constituaient pas, peut-être pas encore, une caste comme dans la Transeuropéenne où Yeuse avait pu juger de leur morgue. Il leur chuchota que le train du directeur se trouvait sur une voie dans le nord-est assez loin du centre.

— Je n'ai eu que le temps de jeter un coup d'œil aux tableaux lumineux. Ils n'ont même pas songé à le truquer, ces imbéciles. Le train du directeur est représenté par deux points jaunes entourant un blanc. Cette zone est peu fréquentée. Il n'y a que des voies sans issue, se terminant toutes en impasse. Il n'y a rien de bien caractéristique.

— Une usine, une installation quelconque ? demanda Lewin.

— Juste un dépotoir d'os de baleines.

Yeuse sursauta.

— Le Kid m'en a parlé, il y a une tribu de Roux là-bas.

L'Aiguilleur la regarda avec perplexité.

— Vous connaissez le Kid ? chuchota-t-il.

— C’est une amie à lui, répliqua Lewin. S’il reprend la situation en main, ta promotion est assurée. Merci, tu nous as rendu un fier service.

Pour ne pas donner l’éveil, ils continuèrent à faire la queue, se dirigèrent avec leur bol de soupe vers un recoin, abandonnèrent leur plateau pour filer. Dans la grande place devant la station il n’y avait que quelques draisines abandonnées, dont la leur, mais Lewin refusa de la reprendre.

— Elle est peut-être surveillée et ils n’attendent que ça : qu’on la reprenne. On va essayer d’en trouver une autre qui accepte la carte-schéma.

Ils marchèrent pendant une demi-heure. Yeuse ne sentait plus ses pieds. Ils avaient trouvé trois draisines-taxis mais aucune n’était apte à recevoir une carte-schéma, de vieux modèles ne circulant que sur une voie donnée, toujours la même. Plus tramways que draisines en fait.

En définitive ce fut une draisine particulière qui s’avéra équipée d’un décodeur et d’un organigramme des principales voies de la ville. Il suffisait d’enfoncer une touche pour que la draisine suive exactement l’itinéraire choisi.

— Je me demande, fit Yeuse, qui peut posséder un véhicule aussi moderne dans la ville.

— C’est un étranger. La plaque d’immatriculation n’est pas du coin et encore moins d’Australasie.

Pendant vingt minutes ils roulèrent souplement vers le nord-est sans rencontrer d’obstacle. Les aiguillages s’effaçaient grâce à la carte-schéma et sur l’organigramme ils pouvaient suivre leur course en direction du but.

— Pourquoi auraient-ils amené le Train Blanc là-bas ? demanda soudain Yeuse. S’il s’agissait d’un leurre ? Il doit être facile de réaliser un tel tour de passe-passe, n’est-ce pas ?

— Le petit émetteur de chaque convoi peut être déplacé, fixé sur un autre. Possible que nous ne trouvions là-bas que quelques vieux wagons vides. Wolky a besoin que le Kid lui cède ses actions pour prendre le pouvoir. Les signataires de l’accord de New York Station n’accepteront jamais de le reconnaître, sinon, et le boycotteront. Il ne tiendrait pas une semaine sans vivres, sans carburant.

— Y a-t-il eu un précédent ?

— Oui, mais à l’échelle de très petites Compagnies, dans la Fédération Australienne, des Compagnies familiales. Un frère renversait un autre frère ou son père. Mais les grandes Compagnies ne s’en sont jamais mêlées. Ici c’est différent puisque le Kid et le Mikado ont racheté une partie des actions de ce réseau de la banquise auquel personne ne s’intéressait plus et qui est si vétuste qu’on le croyait

impraticable. Il est certain que ce coup d'État attirera l'attention.

— Nous allons quand même au Dépotoir ?

— Nous y serons dans un quart d'heure.

Presque aussitôt la draisine freina sèchement et s'immobilisa à l'approche d'un important aiguillage.

— La carte-schéma est peut-être sortie de son logement.

— Non, fit Lewin en soupirant. Nous ne possédons pas le code, voilà tout. Ce coin est désormais interdit.

— Donc le Gnome, Miele et l'enfant s'y trouvent ?

— On peut supposer que oui.

Il manœuvra en marche arrière, alla se garer sagement derrière une longue rame de wagons-citernes. Non loin de là existaient des soutes à gaz liquide enterrées dans la banquise.

— Que voulez-vous faire ?

— Attendre le passage d'un engin. Il doit exister une liaison entre le command-train de Wolky et le Dépotoir. Avec un peu de chance nous pouvons bloquer l'aiguillage. Si je me trouve sur place lorsque le convoi passera dans un sens ou dans l'autre nous aurons une voie de libre. Lorsqu'on sabote le servomoteur l'aiguillage se remet, grâce à une mémoire incluse, de quelques secondes, dans la position antérieure. Il suffira de retrouver son chemin dans cet entrelacs. L'organigramme doit pouvoir le donner, il dispose de graphiques sélectifs pour les zones périphériques. Mais à condition de repartir en marche arrière, si le convoi vient du Dépotoir bien entendu. Je vous laisse le soin de la manœuvre.

— Mais je n'y comprends pratiquement rien, s'affola Yeuse.

— Je suis sûr du contraire. Votre combinaison a des fuites. La mienne résiste et me permettra de faire le pied de grue en attendant un convoi. Je vous laisse.

— Mais comment saurai-je… ?

— Un véhicule ira dans un sens ou dans l'autre et ce ne pourra être qu'un véhicule de la subversion. Tout ira bien. Vous verrez.

Il l'embrassa légèrement sur la bouche, la laissant complètement paniquée. Puis comme rien ne se produisait, elle se calma et étudia les différentes possibilités du tableau de bord, réalisa ce que l'ingénieur attendait d'elle. C'est alors qu'un engin blindé passa à vive allure en direction du Dépotoir et qu'elle eut le réflexe d'enclencher sur-le-champ la marche avant et de programmer sa destination sur le clavier.

En approchant de l'aiguillage elle ralentit et Lewin grimpa dans le sas.

— Juste comme le blindé passait j'ai fracassé la boîte d'un coup avec le levier à main que j'ai trouvé à côté. Tout a été bien combiné sauf qu'au dispatching ils savent que l'aiguillage à code spécial vient de tomber en panne. Ils ne croient jamais à un accident.

Il pianota sur le pupitre mais l'organigramme ne donnait pas grand espoir. Encore quelques voies un peu éparpillées en forme d'éventail ne conduisant nulle part, sauf les quatre du milieu qui allaient droit vers le Dépotoir, la spirale de déchargement pour les bennes remplies d'os de baleine.

— Pas grand-chose pour se cacher là-dedans. Je pense que tous les blindés sont là-bas parce que votre ami le Gnome, comme vous dites, a senti venir le vent. En destituant le chef de la police il a prévu une réaction de sa part et il n'avait qu'un seul endroit pour se réfugier, ce Dépotoir, cette tribu de Roux avec lesquels Jdrien peut rentrer en contact, n'est-ce pas ?

Yeuse hocha lentement la tête. Il était possible que Lewin ait raison. Le Gnome n'avait pas tellement d'endroits où aller. Mais que pourrait une tribu de Roux contre des hommes armés jusqu'aux dents et capables de tuer sans la moindre hésitation ?

L'ingénieur ralentit. On approchait de la partie la plus évasée de l'éventail. Les lignes mouraient les unes après les autres, servaient de garages à de vieux wagons peut-être habités mais à cette heure de la nuit il n'y avait pas la moindre trace de vie, de lumière. Ensuite il n'y aurait plus que les quatre voies du Dépotoir avec trois aiguillages et une série de bretelles.

— Les blindés doivent les occuper les quatre, je suppose. Il n'est pas question de se faire repérer par leurs petits radars qui, bien que de faible portée, pourraient bientôt nous effleurer. Il paraît que les hommes de Wolky disposent d'armes à laser et que le Kid n'en aurait jamais rien su.

— Mais achetées avec quel argent ?

— Je l'ignore. Il est possible que Wolky ait couvert quelque trafic.

— Huile de baleine par exemple.

— Ou les laissez-passer pour pénétrer dans la Concession puisque c'est lui qui délivrait les visas. Les armes seraient des sortes de mitrailleuses sur pied avec deux hommes pour les manipuler ; une chance que ce ne soient pas des armes de poing. L'énergie doit être fournie par le moteur et l'alternateur des blindés.

Il stoppa complètement, visiblement sur le qui-vive.

— On dirait qu'il y a une lueur devant nous.

— Oui, une lueur diffuse, pas un point lumineux. Comme si elle montait de la banquise.

— Ils doivent encercler le Dépotoir et braquer leurs projecteurs sur le campement des Roux. Ce n'est pas mal calculé de la part du Gnome d'obliger les policiers à amener ici tous leurs blindés ou presque. De sorte qu'il n'y a pratiquement plus de ce genre d'engins en ville.

— Que voulez-vous dire ? fit Yeuse, perplexe.

— Rien, juste une hypothèse qui demandera à être vérifiée si nous le pouvons.

chapitre XI

Les blindés encerclaient le Dépotoir à partir de la spirale de rails qui surplombait celui-ci. Une seule voie descendait jusqu'aux amoncellements d'ossements de baleines et c'était tout au bout, contre le butoir, que se trouvait le Train Blanc du Kid, le palais de cet avorton qui voulait se tailler un royaume sur la banquise du Pacifique, comme l'avait dit d'un air moqueur Wolky en décidant de se rebeller.

Le chef de la police avait compris que le Kid allait le suspendre à la suite du pré-rapport de la commission d'enquête, non seulement le suspendre mais peut-être le faire arrêter et dès lors sa décision fut prise. Mais il dut attendre que la nuit fût avancée pour ordonner à ses blindés, à ses hommes d'entrer en action. Jusque-là, la ville nouvelle était trop encombrée par les rames de toute nature pour risquer ce coup de force. Son but principal était de s'emparer du Kid et de se faire remettre, par la force au besoin, le paquet d'actions qu'il détenait ainsi qu'une déclaration écrite de cession volontaire.

L'essentiel était d'être en règle avec les accords de New York Station et de ne pas provoquer l'intervention des signataires de ceux-ci. Pendant ce temps il ferait arrêter tous ceux qui avaient montré trop de fidélité au Gnome, à l'exception des hommes appartenant au Mikado, qui eux seraient traités avec considération. Wolky espérait que l'autre associé lui en garderait reconnaissance et accepterait la situation nouvelle. Quitte plus tard à évincer le gros poussah de cette Concession.

Dès le début rien n'alla comme il l'avait prévu. Le Kid, méfiant, avait décidé de le suspendre de ses fonctions mais vers neuf heures son Train Blanc disparut soudain en profitant de la circulation encore importante de cette fin de journée. Dès lors les plans de Wolky s'en trouvèrent perturbés. Il s'empara de la station du dispatching, de divers centres vitaux mais il lui fallut des heures pour retrouver trace du Train Blanc griffé d'or. Lorsqu'il se rendit compte que le Kid s'était réfugié au Dépotoir, juste au sein de cette tribu de Roux qu'il avait visitée dernièrement, il crut que son ennemi avait commis une erreur stupide. Il ordonna aux quatre cinquièmes de ses blindés de se rendre là-bas, de bloquer les voies en attendant la suite des événements.

Obligé de rester à l'écoute des informations au centre de KMPolis, il ne put que patienter dans son command-train, stationné non loin de la gare principale de la ville.

Presque tout de suite il sembla que la population apprenait avec indifférence le changement de direction à la tête de la Compagnie. Les

seuls mécontents étaient les voyageurs bloqués dans la grande gare, mais partout ailleurs les gens restaient calmes, chez eux, ou dans les établissements publics. Il se félicita donc d'avoir concentré le gros de ses forces sur le Dépotoir. Il avait tenté d'entrer en relation téléphonique et radio avec le Kid, sans résultats. Il lui avait envoyé un ultimatum pour minuit mais avait dû le repousser. Il aurait pu ordonner l'attaque du Train Blanc mais craignait que les archives et surtout les actions du Kid ne soient détruites dans l'échauffourée. Il préférait opter pour la patience. Le Train Blanc finirait par consommer tout son carburant uniquement pour la climatisation et le Kid entrerait alors en pourparlers.

Un instant il avait eu des doutes sur la présence du Kid dans le Train Blanc. Mais on lui avait signalé qu'on pouvait l'apercevoir depuis la spirale. Le Kid se trouvait dans son bureau. Parfois il se levait, effectuait quelques pas et retournait s'asseoir. Son épouse, Miele, veillait dans le salon près de l'authentique cheminée où brûlait un feu de bois. L'enfant du couple, encore qu'on murmurât que le gosse n'était ni de l'un ni de l'autre, devait dormir ainsi que cette femme, une invitée, ancienne danseuse et prostituée qui habitait avec eux depuis près d'un mois.

À tout hasard, il avait fait perquisitionner dans plusieurs endroits où le Kid aurait pu avoir des correspondants, mais chaque fois les policiers faisaient chou blanc. Il n'y avait aucune résistance, même pas de contestation et à la fin le chef de la police trouvait cette situation sournoisement inquiétante.

— C'est mou, trop mou. Il aurait fallu avoir l'occasion de tirer quelques coups de feu, de promener nos rayons lasers. La population finira par croire que c'est une sorte de comédie sans importance. À croire que le Kid a voulu qu'il en soit ainsi en pensant que psychologiquement ce serait un fiasco.

Il ordonna une trentaine d'arrestations, une centaine d'expulsions immédiates mais la paralysie des voies normales empêcha le train des déportés de quitter la gare et il n'était pas question d'utiliser une ligne prioritaire.

À la frontière tout paraissait calme également. Depuis dix heures le réseau était interrompu et nul n'avait le droit d'entrer ou de sortir. De toute façon, aucun convoi ne circulant, aucun piéton n'allait courir le risque d'affronter le froid extérieur.

Vers une heure du matin, alors que la ville s'enfonçait dans le sommeil et que les voyageurs en attente finissaient de se résigner, le chef de l'escadron blindé l'avertit par radio qu'il y avait des mouvements suspects dans le Dépotoir et tout autour.

— Quels mouvements suspects ?

— Il s'agit des Roux.

— Des Roux, vous avez peur des Roux maintenant ? ricana Wolky. D'un coup de rayon laser vous pouvez les intimider sans en descendre un seul.

— Nous avons essayé mais j'ai l'impression qu'ils ne sont pas du tout intimidés.

— Côté train ?

— Toujours pareil. Le Kid est sorti tout à l'heure en combinaison blanche pour aller se promener parmi les ossements. Il est même allé visiter les installations rudimentaires des Roux, puis est revenu chez lui.

— Lieutenant Hebro, rappelez-moi quand vous aurez autre chose de plus passionnant à me transmettre.

Le chef d'escadron rappela un quart d'heure plus tard.

— Il y a des ombres qui se glissent entre les blindés. Juste dans les zones d'ombre. Nous ne pouvons tout éclairer et encore moins tirer sans risquer de faire exploser les réservoirs des véhicules d'en face. Nous voudrions nous retirer carrément sur la hauteur de la spirale. Nous dominerions la situation et disposerions de plusieurs lignes en cas de coup dur.

— Vous n'allez pas trembler pour une poignée de Roux qui n'ont aucune raison de se mêler de cette affaire.

Puis il se souvint de ses propres menaces devant le chef Ram, le projet de transformer le Dépotoir, grâce à des broyeuses, en fabrique d'engrais. Avec Mooth il avait décidé d'utiliser les Roux pour chasser les baleines. Il demanda si le nouveau patron des chasseurs de baleines était là et peu après Mooth pénétra dans son bureau. Il faisait en quelque sorte partie de sa garde prétorienne et Wolky préférait s'appuyer sur lui que sur des officiers comme Hebro, par exemple.

— Les Roux du Dépotoir, rien à signaler ?

— Si, justement. Ils ne veulent pas entendre parler de quitter cet endroit pour courir la banquise. J'ai déjà eu des discussions dures avec Ram et c'est un type impossible. Je l'ai même frappé un jour que j'étais à bout.

— Frappé ? dit Wolky atterré. Vous ne pouviez pas le dire plus tôt.

Il essaya de rappeler l'escadron mais n'y parvint pas. Il tempêta jusqu'à ce qu'un opérateur trouve un circuit différent pour joindre les blindés.

— Ça flambe, dit le lieutenant Hebro avec un détachement stupéfiant.

— Qu'est-ce qui flambe ?

— Les voies. Les Roux ont dû déposer des blocs d'huile congelée un peu partout sur les rails. Ceux-ci étant chauffés ont peu à peu fait fondre l'huile qui coule. Elle s'est enflammée et descend vers nous.

Juste comme nous essayions de remonter en haut de la spirale.

— Mais ça signifie quoi ? fit Wolky effaré.

— Soit nous passons, mais le fond des caisses est fragile, soit nous brûlons. Nous pouvons aussi abandonner les véhicules et essayer de nous en tirer à pied. Je croyais les Roux étrangers à cette affaire.

— Si vous abandonnez les blindés je vous tire moi-même une balle dans le crâne, hurla Wolky. Vous avez la responsabilité de cet escadron.

— J'ai aussi celle des hommes. Le matériel ne représente que de la ferraille. Nous allons essayer de nous en tirer à pied avec nos armes.

— Je vous l'interdis, rugit Wolky, ces blindés sont absolument indispensables pour la réussite de notre plan.

— Quel plan ? demanda Hebro avec ironie, et ce fut tout.

Il devint impossible d'entrer à nouveau en communication avec le Dépotoir, Wolky faillit envoyer là-bas les quelques blindés qui lui restaient ainsi que les draisines de la police, mais il ne disposait pas de suffisamment d'hommes.

— Non, dit Mooth quand Wolky lui demanda des hommes. Je veux bien vous servir de garde du corps mais nous sommes d'abord des chasseurs de baleines. Pas des chasseurs d'hommes. Même pas de Roux. Si on vous attaque nous vous défendrons dans des limites raisonnables.

— Que signifient ces limites raisonnables ?

— Nous vous protégerons contre un excès d'enthousiasme de la foule ou contre l'action individuelle d'un fanatique mais pas contre une force organisée.

— Il n'y a plus de force organisée hors de la mienne, s'indigna Wolky, et le Kid est pris à son propre piège. La spirale flambe mais il est au milieu, l'inconscient. Directement au milieu.

— En êtes-vous certain ?

— Il n'y a pas une heure on le voyait derrière les vitres épaisses de son bureau.

— Je crois qu'il vous a tendu un piège pour morceler vos forces. Là-bas vous allez perdre vos blindés. Que restera-t-il en ville au lever du jour ? Vous devrez soit libérer le réseau, soit faire face à des tas de mécontents. Il fallait réussir cette nuit même, voilà ce que je pense.

— Mais le Kid, même s'il ne risque pas d'être brûlé vif, se trouve coincé là-bas. Il faudra des heures pour que cette huile de baleine s'arrête de brûler. Nous pouvons encore nous emparer de lui. Formez un commando, prenez des draisines et foncez là-bas. Vous récupérerez les hommes de Hebro et nous rétablirons la situation.

— Je veux bien essayer de trouver des volontaires, dit Mooth, mais ce sera difficile.

— Quand j'ai éliminé les vieux chasseurs de baleines vous aviez

plus d'enthousiasme, fit remarquer Wolky avec amertume. Désormais vous êtes les maîtres de cette chasse et vous êtes sur le chemin de la fortune.

— Oui, tant que l'eau surchauffée du volcan n'arrive pas dans cette ville.

— C'est le Kid qui l'amène, pas moi.

— Son successeur continuera les travaux, de toute manière. Mais je sais ce que je vous dois et je vais essayer de faire quelque chose à condition que nous ayons des véhicules, soit des draisines, soit de remorqueurs puissants. S'il faut affronter des feux d'huile de baleine je me méfie. Cette saleté vous colle aux combinaisons et on peut crever sans réussir à s'en défaire. Je sais de quoi je parle.

Il sortit du bureau et Wolky exigea un rapport sur la situation générale, apprit avec soulagement qu'en ville on ne signalait rien de spécial, que les voyageurs avaient trouvé des coins pour sommeiller mais qu'il ne fallait pas attendre trop longtemps pour rendre les réseaux à la circulation. Par exemple la livraison de lait des fermes-igloos se trouvait bloquée à cause de cette mesure ainsi que l'approvisionnement en protéines végétales comme le soja. Les stocks de la ville étaient inexistants.

— Qui est responsable du ravitaillement en général ?

— C'est le personnel ferroviaire. Du moins pour la collecte et le transport sur les offres et les demandes. Cette nuit, les fonctionnaires chargés de l'organisation des convois n'ont pas pu travailler et dès demain matin ce sera la pénurie.

— Une ville pareille n'a pas de stocks ?

— Le commerce est trop fractionné. Les petits revendeurs vivent au jour le jour, vont très tôt le matin s'approvisionner dans quatre marchés-gares qui se sont créés de toutes pièces et sans qu'on sache trop pourquoi. Ces marchés sont vides actuellement et les revendeurs vont arriver. Le mécontentement peut déjà partir de ces centaines de commerçants.

— Je vais y réfléchir. Qu'on me mette en communication avec le lieutenant Hebro.

— On essaye en vain depuis tout à l'heure.

— Très bien, que le command-train soit prêt à quitter cet endroit à la seconde même.

— Nous devons effectuer un plein de carburant mais il faudrait libérer les voies non prioritaires pour accéder aux wagons-citernes.

— Nous ne pouvons pas libérer le réseau sinon ce sera la pagaille. On doit pouvoir se procurer du carburant tout près d'ici.

— Pour une longue route ? demanda négligemment son interlocuteur.

Brusquement Wolky se rendit compte qu'il y avait dans cette

question toute professionnelle comme une curiosité pleine d'espoir. Son subordonné avait l'air de penser qu'il était sur le point de filer au loin, de renoncer à son coup d'État pour aller se mettre à l'abri dans une autre Concession.

— Je veux que le plein soit fait, dit-il, tranchant.

Quelques heures à peine qu'il détenait les pleins pouvoirs et des tas de ses proches paraissaient déjà las, sans enthousiasme.

Il n'allait pas rester à proximité de la station alors qu'avec l'aube les voyageurs risquaient de montrer quelque mauvaise humeur. Il n'avait pas assez d'hommes dans la ville pour maîtriser tous les mouvements. Il allait se rendre au Dépotoir, voir sur place où on en était avec le fameux Train Blanc du Kid.

Il donna l'ordre de rouler mais sans préciser tout de suite la destination finale. À travers les hublots incassables il essaya de se rendre compte de l'humeur de la ville mais les quais restaient pratiquement déserts, seulement hantés par des ouvriers du petit jour qui se rendaient à pied à leur lieu de travail, certainement surpris que les tramways et les draisines ne soient pas au rendez-vous. Et ces êtres minables, frustes, ne savaient peut-être pas encore qu'ils avaient changé de maître. Wolky en éprouva un désenchantement subit comme si d'un coup le pouvoir lui donnait la nausée. Il se demandait ce qui pouvait bien motiver le Kid. Pourquoi avait-il négligé la direction de cette ville pour l'utopie de la banquise ? On le disait amoureux d'un volcan et des caricatures de tracts représentaient l'avorton étreignant une femme voluptueuse dont la tête était un cratère bouillonnant.

— Préparez le laser de tourelle, ordonna-t-il.

Des armes achetées à ces étrangers pour un prix dérisoire ! Des étrangers qui souhaitaient que le Kid soit renversé et sur lesquels il n'avait que très peu de renseignements. Ils utilisaient des véhicules sophistiqués, disposaient de grands moyens, ne faisaient pas de vaines promesses. En quelques mois il avait pu équiper sa police de blindés légers, d'armes sophistiquées comme ces lasers, encore qu'on lui ait fait attendre les carabines et les pistolets-laser qui auraient été utiles en un pareil moment.

— Nous arrivons à un nœud vital, lança le conducteur du command-car dans le système intérieur de communication. Quelle direction choisir ?

— Le Dépotoir au nord-est de la ville, sur le petit réseau classé X.

— Bien, compris. Mais on me signale un aiguillage détérioré.

— Continuez, nous verrons sur place, dit Wolky.

Pour l'instant il restait maître du code des priorités mais devrait le renouveler dès que possible, avant que les gens peu enclins à suivre

sa bannière ne le découvrent.

— Avez-vous des nouvelles de Mooth, le chasseur de baleines ? demanda-t-il plus tard.

— Pas de nouvelles. Dans ce secteur les ondes radio passent mal et la transmission par rails est également perturbée. Nous essayons cependant sans relâche. Dès qu'il y aura du nouveau nous vous aviserons.

Cette nouvelle le réjouissait en partie. Le Kid lui-même devait avoir du mal à communiquer avec ses fidèles de la cité.

chapitre XII

À la fin d'une réunion de travail qui avait regroupé tous les responsables du grand axe sous-glaciaire nord-sud, Mrs. Diana fit signe à Lien Rag qu'elle voulait lui dire deux mots, et les autres s'éloignèrent avec un demi-sourire entendu. En règle générale on pensait que la grosse actionnaire éprouvait un soudain caprice sexuel que le beau Lien Rag serait à même de satisfaire. On croyait qu'il couchait avec la patronne et ce n'était même plus un sujet de scandale. Sachant la partie entendue à l'avance, il n'avait rien fait pour dissiper ce malentendu.

— Vous avez vu, ricana la grosse femme, ils s'imaginent tous que je suis penchée sur la braguette de votre combinaison à cette heure. Ça vous choque ?

— Plus beaucoup.

Elle le fixa du fond de ses orbites ourlées de graisse. Elle mangeait, buvait trop, n'importe quoi. Une boulimie effarante.

— Regardez ces photographies.

Des clichés stupéfiants. Des cadavres, souvent nus ou juste vêtus de linge sans forme précise, des cadavres par centaines, des cadavres de couleur plutôt sombre.

— Il y en a de pleins wagons, de pleins trains. On a découvert le plus grand cimetière du monde… Pas exactement. La plus grande concentration de cadavres du monde, ici.

Elle pointa son petit boudin d'index sur le planisphère du monde de jadis. Sur le pays qui s'appelait l'Inde, et son ongle suivit le tracé d'un fleuve, le Gange.

— On dit qu'ils sont venus par millions au bord de ce fleuve qui charriait déjà des glaçons, qu'ils se sont laissés mourir. Des millions de cadavres. Et il y a une entreprise minière qui les récupère par trains entiers et les vend à l'Africania. Juste l'Africania pour le moment. On estime que ce commerce ne cessera de croître. Il atteint déjà un million de cadavres par an. Il pourrait aller encore plus loin. Il y aurait entre cinquante et cent millions de cadavres le long du Gange.

— Et que fait l'Africania de ces cadavres ? demanda Lien avec une voix sourde, impressionné par ces pyramides de corps nus.

— Du courant électrique. Elle les brûle dans une énorme centrale. On estime qu'un seul corps correspond à dix gallons de fuel lourd. Vous n'avez qu'à faire le compte. Ce que l'Africania fait nous pouvons également le faire. Une telle centrale résoudrait bien de nos problèmes, n'est-ce pas ? Et nous en aurons bientôt besoin dans moins

d'un mois lorsque nous forerons vers le pôle Nord.

— Vous voudriez faire venir ces cadavres d'Australasie ?

— Pourquoi pas ? Le coût du trajet serait vite amorti. Il y a une petite Compagnie australienne spécialisée dans ce transport. Elle s'appelait la SNOW mais désormais est devenue la Kid Company, laquelle fait partie d'un consortium qui s'est mis en tête de réactiver le réseau de la banquise du Pacifique.

— Vous m'en avez déjà entretenu. Ce Kid a l'air très entreprenant.

— Il a la rage au ventre, oui. Il a des idées et il fonce. Je crois que si nous passions un contrat avec l'entreprise qui sort les cadavres du fond des glaces et ce Kid, nous pourrions envisager une centrale qui brûlerait jusqu'à cinq puis dix millions de corps par an. Cela ne représenterait pas plus de mille convois par jour, ce qui n'est quand même pas énorme. Et je suis certaine qu'il y a d'autres nécropoles du même genre car enfin les gens ne sont pas morts dans le plus grand isolement. Ils se rassemblaient, formaient de grandes concentrations humaines quand le froid devenait intolérable. Il y avait douze milliards d'humains quand le cataclysme s'est produit. Nous devons donc nécessairement retrouver les corps. Pour ceux-là, le Gange était un fleuve sacré où ils voulaient s'immerger avant de mourir sur ses rives. La religion les motivait. Il faudra que les ethnologues recherchent les autres motivations qui ont pu conduire nos ancêtres à se rassembler de la sorte.

— Vous allez créer de grands fours crématoires ? Êtes-vous certaine qu'ils brûlent bien ?

— Il faut tout un équipement spécial, mais les Africaniens sont arrivés à leur but, pourquoi pas nous ?

— Le conseil d'administration va accepter ça ? L'opinion publique également ?

— Tout est question de préparation psychologique. Il vaut mieux savoir qu'on brûle un cadavre dans une centrale thermique que d'avoir froid dans sa cabine individuelle. Si nous ne trouvons pas de solutions de ce type il nous faudra réduire d'un degré la chaleur générale, où que ce soit.

— Un degré seulement pour les Panaméricains du nord alors que dans le sud ils n'ont plus de chaleur du tout.

— Vous m'agacez en ramenant toujours la même question sur le tapis. Ma parole, vous devenez gâteux ou quoi ? Vous avez été traumatisé ? Je vous enverrai dans un centre de guérison des troubles du psychisme si vous continuez.

— Vous n'envisagez pas sérieusement de brûler ces corps arrachés à la glace par des gens sans scrupules ?

— Décidément vous êtes d'un romantisme fou. C'est votre

charme d'ailleurs. Mais nous devons penser à toutes les réalités. Vous avez déjà entendu parler de cette Compagnie Kid ?

— Par vous-même.

— Très intéressante. Je suis en train de faire enquêter sur le bonhomme et je crois que nous aurons des surprises. Mais il y a d'autres raisons qui m'ont poussée à vous retenir. Il y a des ennuis en Zone Occidentale. Vos amis les Roux trouvent que nous intervenons trop dans leurs affaires, que nous ne payons pas assez cher le gaz qu'ils produisent. Nous avons fourni les équipements, les conseillers et ils ont coupé le robinet. C'est très maladroit au moment où nous sommes en train de conclure un accord avec la Transeuropéenne d'un côté et la Sibérienne de l'autre. Nous n'en ferions qu'une bouchée si nous le voulions. Un simple croiseur équipé de nouveaux lasers et nous en aurions vite terminé. Vous devriez aller le leur dire.

— Vous me désignez comme envoyé extraordinaire ?

— Vous êtes leur représentant en quelque sorte ? Ils vous écoutent avec amitié.

— Mais le chantier. Tout se complique chaque jour et…

— Une semaine de vacances, Lien, cela vous fera le plus grand bien. Vous êtes épuisé moralement et physiquement, vous rabâchez, vous n'assimilez pas les nouveautés, vous gardez un fond de morale puritaine très exaspérant, digne de ces Néo-Catholiques qui sillonnent le pays avec leur train-basilique, leur train-baptistère ou leur train-monastère. Vous savez que j'ai rencontré ce frère Pierre mais c'est un secret d'État.

Vous le partagez avec très peu de gens. Un homme passionnant, fascinant mais inquiétant. Il doit nous fournir des renseignements sur les agissements de la secte des Rénovateurs du Soleil et sur leurs nouvelles méthodes pour ne pas attirer l'attention. Si ce qu'il m'a laissé entendre est vrai, je suis très inquiète car ces fous ont décidément les ruses les plus audacieuses. Ils n'hésitent pas à passer pour morts pour renaître dans la personnalité d'un ouvrier manuel par exemple. Désormais chaque fois qu'un savant, un physicien, chimiste, technicien de haut rang mourra, il faudra qu'on contrôle son cadavre de plus près. Nous les repérions parce qu'ils gardaient leur identité, mais si le frère Pierre ne ment pas, la chasse va devenir difficile.

— Que dois-je dire aux Roux de la Zone Occidentale ?

— Vous devez les ramener à la raison, agiter la carotte et le bâton.

— Je n'irai pas là-bas les mains vides.

— Ils ont besoin d'unités d'élevage de rennes. Vous pourrez leur en annoncer trois mais le gaz doit continuer à nous parvenir par le gazoduc sous-marin. Ces installations anciennes ne peuvent pas être leur propriété. Nous avons accepté de leur livrer ce territoire…

— Ils ne vous ont pas demandé votre permission et sa récupération aurait exigé l'intervention d'une force imposante. La banquise ne se prête pas à l'envoi de grosses unités et vous le savez. Vous ne disposez pas de forces légères assez nombreuses pour calmer en même temps les habitants de la Patagonie et les Roux de la Zone Occidentale, sans parler des pêcheurs de l'ancien golfe mexicain dont vous voulez détourner le Gulf Stream.

— Pas détourner. Nous y rejetterons la glace concassée que nous retirerons du tunnel. Il faut bien l'envoyer quelque part. Le courant l'entraînera, la liquéfiera plus vite sous la banquise de l'Atlantique.

— Et des millions de poissons mourront. Et les pêcheurs du golfe n'auront plus de quoi manger ainsi qu'une partie de la population de la Concession.

— On pêche à très grande profondeur dans le Pacifique et le steak de phoque ou de baleine préparé avec des ingrédients nouveaux est aussi bon.

Il atteignit la frontière de la Zone Occidentale après avoir roulé pratiquement sans arrêt à bord de son loco-car. Dans le fond il n'était pas mécontent de s'éloigner un peu de son travail et de retrouver les grands espaces.

Les formalités n'étaient plus aussi aisées qu'autrefois et, malgré sa lettre de créance signée par le conseil d'administration du territoire, il subit un interrogatoire assez poussé. Les Roux avaient trouvé une astuce ingénieuse pour rester dans le froid extérieur tandis que leur interlocuteur se trouvait à l'abri d'une cabine chauffée. Il reçut enfin son visa et son itinéraire précis pour se rendre à Glass Station. Il pensa qu'on ne tenait pas à ce qu'il approche des installations de production de gaz naturel. Il fut souvent arrêté, dirigé sur des voies d'attente.

En approchant de la ville il eut le même choc habituel. Glass Station possédait un dôme à facettes et, dans le soir qui venait, les lumières de la ville se reflétaient, se multipliaient, s'irisaient en centaines de nuances et on aurait dit un énorme diamant abandonné sur la banquise. Bien entendu il n'y avait pas de chauffage mais les sas fonctionnaient et la température intérieure avoisinait le zéro. Il y avait de nombreux métis qui habitaient la ville et qui ne pouvaient supporter les basses températures comme les Roux de pure race.

— Skoll n'est pas ici pour le moment. Le colonel Skoll passe une inspection sur les lignes frontières de l'est. Non, il ne rentrera pas prochainement.

Dès le départ on lui montrait de la froideur, on le privait de son meilleur ami, d'un appui certain. Il fut conduit dans la zone réservée aux habitants du Chaud, un quartier protégé par un dôme en miniature avec un seul sas d'entrée et de sortie où veillaient des Roux

en armes. Sur les quais s'alignaient des voitures anciennes mais confortables. Son unité d'appartement comportait une chambre-cabine, un salon et une salle d'eau. Il reçut des tickets-repas pour la cafétéria réservée aux Hommes du Chaud. Il n'avait pas aperçu grand-chose de la ville, mais depuis son entrée dans le pays il constatait avec tristesse que désormais les Roux portaient une sorte de short cache-sexe et que les femmes avaient des robes légères, mais des robes tout de même dans lesquelles elles ressemblaient à des anthropoïdes d'autrefois. On ne voyait plus que leurs jambes velues. Nues elles étaient magnifiques.

Le lendemain à huit heures il fut réveillé par une très jolie métisse vêtue comme les autres d'une robe, mais aussi d'un pantalon en tissu noir.

— Je suis Leouan, votre interprète.

— Mais je comprends et parle plusieurs dialectes de votre peuple. Je croyais qu'on était mieux renseigné sur ma personnalité. Le conseil d'administration de la Panaméricaine n'enverrait pas n'importe qui, ajouta-t-il avec le sourire.

Elle sourit à son tour :

— Si on juge que vous avez besoin d'une interprète, dit-elle, c'est que l'affaire est très difficile. Je ne dois pas me mêler de ça mais vous ne pourrez convaincre le conseil de la bonne foi de Mrs. Diana.

La première séance fut très éprouvante. Il se trouva en face de trois membres du conseil mais se rendit vite compte qu'ils étaient au dernier échelon de la hiérarchie. Ils tournaient en rond avec des détails, comme les visas accordés aux conseillers panaméricains, et autres stupidités de ce genre. Ils montraient quelque humeur car les mêmes conseillers importaient leur ravitaillement au lieu de s'approvisionner dans les magasins de la Zone. Bref, Lien Rag en eut vite assez et lorsque la séance fut levée il invita la jeune interprète à déjeuner à la cafétéria de la zone pour Hommes du Chaud.

— Vous supportez nos températures ? demanda-t-il.

— Pour quelques heures oui, sinon il faut que je sorte ou que j'allège ces vêtements. Je ne suis dans cette contrée que depuis peu. Je viens d'Africania.

La séance de l'après-midi fut aussi fastidieuse car sans en venir au problème du gaz on tourna autour et on discuta sur les gazoducs en projet, en leur reprochant d'être mal adaptés. Lien Rag, qui ne s'attendait pas à un tel sujet, ne pouvait rien répondre. Il se coucha tôt, dormit très mal, retrouva son interprète à la même heure.

— Je dois vous conduire chez le responsable des échanges extérieurs.

L'homme était plus ouvert, mais lui aussi paraissait obnubilé par les détails.

— Ces nouveaux gazoducs seront installés par des ouvriers de chez nous, n'est-ce pas ? Mais nos normes de travail sont moins élevées que les vôtres puisque nous n'avons pas la même notion du profit. Il faudra donc en tenir compte pour établir un plan précis de progression.

On ne le confrontait à aucun interlocuteur valable, comme si on cherchait à le pousser à bout et à faire un coup d'éclat. Le soir il décida de ne pas aller à la nouvelle réunion et resta dans son unité d'appartement en prétextant un malaise. Leouan vint le voir à la nuit. Elle portait une sorte de sarong qui lui fit découvrir sa beauté. Elle était d'un blond très étrange, presque orange, et une fourrure légère couvrait ses épaules, certainement sa poitrine, son ventre et ses cuisses.

— Vous boudez ?

— Non, je suis fatigué. Je me suis excusé. Demain nous reprendrons.

Il lui offrit du vin liquoreux apporté de Panaméricaine. Elle accepta de s'asseoir et soudain elle lui demanda si vraiment il avait aimé et vécu avec une Femme Rousse.

— Elle se nommait Jdrou et j'ai eu un enfant d'elle.

— Un attrait sexuel simplement ?

— Surtout au départ mais également le besoin d'autre chose. Un rêve impossible que d'unir le Chaud et le Froid. Ce fut très dur, très difficile, inhumain parfois. Et puis elle est morte et mon fils a disparu.

— Vous vivez seul désormais ?

— Oui, à peu près, sauf que j'ai une secrétaire complaisante, exactement comme vos censeurs décrivent la vie d'un homme comme moi.

— Je vous plais ?

— Vous êtes très belle.

Elle se leva, dénoua son sarong à partir de l'épaule droite et il coula à terre, dévoilant la fourrure soyeuse et claire de son corps. Les seins aigus écartaient la laine et elle s'approcha, saisit sa tête à deux mains, il était assis sur une banquette basse, l'appuya contre son ventre. Il retrouva une seconde l'odeur un peu sauvage de Jdrou mais Leouan était une femme plus civilisée, plus raffinée, et son corps s'éloignait déjà de l'animalité des femmes des tribus. Il s'agenouilla pour poser sa bouche sur son bas-ventre, pour baiser sa vulve chaude et humide.

— Oh, murmura-t-elle, vous êtes fou.

Il ceinturait ses hanches assez larges, rejoignait ses mains sur les fesses rondes et dures, enfonçait ses doigts à la recherche du plus moelleux de cette croupe athlétique.

— C'est de la dépravation d'Hommes du Chaud, fit-elle avec

moins d'ironie qu'elle ne pensait. Ici on dit que le Froid nous ôte l'envie d'être aussi dévergondé que vous.

Il ne l'écoutait pas, enfonçait sa bouche, son visage dans la douceur du ventre velu. Il retrouvait non pas Jdrou, il n'était ni dupe ni fétichiste, mais une sensation de bonheur absolu, l'impression de communier avec la jeunesse même de la nouvelle Terre. Leouan poussa de petits gémissements et dut s'appuyer au mur en portant ses mains en avant. Il ne voulait pas la libérer de sa caresse profonde et elle n'avait plus envie qu'il le fasse. Pourtant si on les surprenait elle perdrait son emploi, serait condamnée à au moins trois années de travaux difficiles, dans un élevage ou une serre, à la chaleur humide où même une métisse résistait mal, mais peu lui importait.

chapitre XIII

Au début ils avaient pensé que les blindés avaient allumé d'autres projecteurs, puis Yeuse s'était rendu compte de la réalité.

— C'est tout le Dépotoir qui brûle, murmura-t-elle horrifiée. Ils ont envoyé de l'essence enflammée ou n'importe quoi d'autre pour les griller dans le Train Blanc.

— Pour l'instant il n'y a que la spirale des rails qui flambe, constata Lewin. Regarde, on dirait un railway d'autrefois. D'après les flammes se serait plutôt de l'huile de baleine. Donc a priori les Roux du Dépotoir auraient pris l'initiative contre les blindés de la police. Ils ont retrouvé la vieille tactique du feu grégeois. L'huile congelée, une fois enflammée, continue de brûler et s'accroche à n'importe quoi.

Le blindé le plus menacé essayait de reculer mais le flot des flammes dévalait la spirale et ils purent voir l'équipage sauter en toute hâte. Ils portaient les uniformes blancs de la Compagnie avec les parements noirs que Wolky avait imposés. En tout huit silhouettes affolées qui glissèrent le long du talus de glace qui supportait la spirale mais il y avait d'autres flammes, d'autres feux et ils les perdirent de vue.

— C'est atroce, dit la jeune femme.

— Le Kid a des alliés fidèles, murmura Lewin avec un respect surprenant. Pour obtenir des Roux une action aussi violente, aussi cruelle, ils doivent vraiment l'aimer.

— Il leur a donné le Dépotoir d'où ils tirent leur subsistance et certains auraient voulu le leur reprendre. Ils ne font que défendre leur bien.

— Je comprends mieux le choix de cet endroit. Au début j'avais cru qu'il s'était affolé en venant là.

Le blindé explosa soudain dans une gerbe de débris enflammés qui montèrent très haut et illuminèrent la banquise jusqu'aux abords de la ville. Ils virent soudain les rails et les traverses suspendues dans le vide, le remblai de glace fondait sous la chaleur intense. Les rails viraient au violet puis au rouge avant de s'incurver comme des fils de caramel mou.

— Il ne reste plus qu'une seule voie accessible et l'aiguillage est plus bas, en dehors de la spirale.

Un autre blindé venait d'être abandonné et cette fois les policiers eurent le réflexe de monter au lieu de descendre pour retrouver une zone épargnée provisoirement par les flammes. Deux blindés reculaient à toute vitesse mais devaient affronter les flammes

pour se retrouver en dehors de la spirale tragique. Un réussit à passer. Ses bas-côtés entraînèrent des débris enflammés d'huile congelée, mais il fut bientôt hors de danger. L'autre parut hésiter. Peut-être que le conducteur fut aveuglé, incommodé par la chaleur, la fumée ou encore l'atroce odeur de l'huile non raffinée qui brûlait.

Les Roux ne disposaient que de matériel primitif et l'huile se mélangeait de débris de viande et d'os. Toujours est-il que le blindé ralentit en pleine fournaise. Les sas s'ouvrirent et ils virent les hommes se jeter dans les flammes mais aucun ne réussit à s'en tirer. Puis l'engin continua sa course en arrière, comme si le pilote avait recouvré ses esprits, et s'immobilisa dans une zone de moindre lumière. Yeuse soupirait déjà de soulagement pour les rescapés qui étaient restés à bord lorsque le véhicule explosa avec une violence incroyable.

Il était une masse un peu sombre avec des flammèches sur ses flancs et d'un coup il devenait incandescent et s'étoilait en branches multiples dont certaines montaient comme des fusées vers le ciel. Et pour finir une masse rougeoyante, une sorte de cœur encore palpitant dans les structures rigides du blindé, mais ils se rendirent compte que ces structures ne subsistaient que dans leur rétine en image rémanente alors que depuis deux secondes le véhicule n'existait plus.

Lewin commença de reculer vers l'éventail des voies en arrière, et Yeuse comprit le sens de cette manœuvre. Les policiers en fuite pouvaient les voir, ouvrir le feu dans un réflexe de fureur et de frayeur, vouloir s'emparer de la draisine. Lewin la cacha entre des wagons vétustes où peut-être s'entassait une population que la destruction des blindés laissait indifférente. Ou bien était-ce une prudence lentement acquise qui leur faisait ignorer cet incendie gigantesque, le fracas des explosions ?

Il y avait quelques blindés rescapés qui refluaient, trois, quatre. Il y avait ces silhouettes chinoises sur fond jaune et or de l'enfer. Et puis le silence revint. Ils étaient trop loin pour entendre le crépitement, le sifflement de la glace en fusion, les cris. Juste ces rails qui se tordaient de plus en plus rapidement, persistaient entre ciel et glace privés de support.

— Je vais aller voir, dit Lewin. Pas toi. Ta combinaison ne le permet pas.

Il lui montra la radio de bord, et aussi un petit émetteur portatif.

— Avec ça je resterai en contact avec toi.

— Mais les Roux vont…

— Je ne pense pas qu'un homme à pied, désarmé, soit en danger avec eux. Ils se sont attaqués à des engins. Les policiers auraient pu s'enfuir s'ils n'avaient pas attendu aussi longtemps.

Elle resta seule avec son angoisse, une bizarre impression d'irréalité. Tout avait commencé si étrangement avec le retour

inattendu de Lewin, l'*Eldorado*, le coup d'État. Sans l'ingénieur elle serait restée dans le Train Blanc avec Jdrien, Miele et le Gnome.

Elle essaya d'avoir Lewin par la radio mais il ne répondit pas. Il devait approcher du Dépotoir où l'huile continuait de brûler. Les Roux avaient dû placer des centaines de blocs congelés pour que la spirale soit aussi gravement endommagée. Le niveau des flammes baissait non en intensité mais uniquement parce que le remblai fondait. Elles éclairaient les carcasses de baleines, les entassements fantastiques d'os. Des milliers de squelettes jetés là depuis la naissance de la ville et déjà avant, lorsque les chasseurs formaient la seule population de cette banquise sinistre. Alors c'était le bout du monde.

Elle surprit des mouvements sur la gauche et vit passer des draisines. Une demi-douzaine qui se dirigeaient vers le Dépotoir. Elle essaya de prévenir Lewin mais il ne répondait toujours pas. Pourtant il avait promis de rester en contact avec elle. Des renforts envoyés par Wolky ou bien des partisans du Gnome ?

Elle appelait Lewin sans arrêt, pensant qu'il allait se trouver coincé entre les Roux et les nouveaux venus. Elle regardait désespérément autour d'elle. Et puis elle découvrit une sorte de soute à l'arrière. Elle manœuvra la roue de fermeture et la trappe s'ouvrit. Il y avait là des instruments inconnus, des sacs, des coffres et en continuant à fouiller elle découvrit plusieurs combinaisons isothermes d'un modèle inconnu. Le tissu en était très léger, très souple et en même temps très solide. Elle en choisit une qui correspondait à sa taille et se changea rapidement. Elle découvrit sans difficulté le système de régulation thermique. Il y avait aussi les bottillons, tous d'une pointure plus élevée que la sienne mais elle bourra le bout avec des morceaux de chiffon.

De temps en temps, tout en s'habillant, elle ouvrait un coffre, un sac et elle découvrit d'abord de l'argent, des coupures de plusieurs Compagnies, panaméricaines, transeuropéennes et aussi des billets de la Fédération Australienne. Mais il y avait en plus des pièces d'or anciennes, d'une très grande valeur. Et puis des armes. Des revolvers d'autrefois à poudre, des pistolets automatiques d'un modèle également périmé et deux émetteurs de lasers que l'on pouvait tenir d'une seule main. Comme elle n'en connaissait pas le fonctionnement elle choisit un automatique en espérant que le froid ne bloquerait pas le mécanisme délicat, mais avec un revolver c'eût été pire encore. En fait elle savait qu'elle n'oserait peut-être pas s'en servir.

Une dernière fois, elle lança un appel radio mais en vain, quitta la draisine et se dirigea vers le Dépotoir en suivant les rails. La fournaise avait diminué d'intensité. L'huile en feu avait creusé la glace et mourait, faute d'oxygène, au fond de ces crevasses. Mais il restait assez de clarté pour la guider.

Soudain elle vit la silhouette des draisines qui venaient d'arriver et s'accroupit derrière une congère, réussit à contacter Lewin.

— Combien de véhicules ? demanda-t-il.

— J'en compte six, peut-être sept mais l'un peut en cacher deux. Je ne suis pas dans la draisine mais proche du Dépotoir.

— Tu vas avoir les pieds gelés, fit-il avec colère. C'est de la dernière imprudence.

— J'ai trouvé une combinaison dans les soutes de cette draisine.

Il y eut une interruption due à des parasites puis Lewin répéta sa question. Avait-elle trouvé autre chose dans ce véhicule ?

— Oui, répondit-elle, de l'argent, des armes, des appareils curieux. C'est même étrange que cette draisine ait été abandonnée sans être verrouillée. Normalement il y a un système de codage pour la rendre inviolable et nous avons pu y pénétrer sans problème.

— Le propriétaire a certainement dû l'abandonner en toute hâte et nous avons eu de la chance.

— Où es-tu ?

— À proximité du Train Blanc. Il y a des Roux qui surveillent les derniers feux.

— Des hommes descendent des draisines. Ils portent des combinaisons à fourrures… Ce sont des chasseurs de baleines, certainement l'équipe de Mooth. Oui, je crois que je reconnais sa silhouette.

— Ils viennent vers ici ?

— Je crois qu'ils hésitent… Ah, ils ont retrouvé des policiers… Curieux que les blindés ne soient pas revenus également. Tu crois que Wolky est en difficulté ?

— C'est possible. Mais je t'en supplie, retourne à la draisine.

— Non, je veux savoir si Jdrien est sain et sauf. Je peux contourner le Dépotoir à distance et te rejoindre sans me faire repérer. Les chasseurs, eux, n'ont pas l'air tellement chauds pour affronter les Roux. Ils ont beau les mépriser ils travaillent avec eux et les craignent. Ne sont-ils pas l'émanation du démon froid, comme l'affirment les Néo-Catholiques ?

— Retourne à la draisine, je vais rentrer.

Elle resta indécise et finalement se résolut à continuer vers le Train Blanc. Elle était trop indépendante, trop habituée à ne se fier qu'à elle-même pour obéir à un homme, fût-il aussi sympathique que Lewin. Elle avait toujours organisé sa vie en prenant des risques. Quand elle avait tué cet officier sibérien pour protéger Jdrien, elle l'avait fait avec un certain sang-froid, estimant que la mort de cet homme était préférable dans l'avenir immédiat.

Elle s'éloigna des rails, marcha sur la banquise et ne le fit pas sans une certaine appréhension. Depuis des siècles les humains

assimilaient les rails à des cordons ombilicaux sans lesquels le froid, la faim et la terreur devenaient des réalités diaboliques. Elle connaissait très peu de gens qui auraient pu effectuer quelques pas dans un no man's land comme elle le faisait.

Elle se retourna à plusieurs reprises et la vue des draisines toujours immobilisées la rassura plus par leur présence que par l'hésitation de leurs occupants. El puis une série de congères l'isola totalement. Un vent soulevé par la montée de l'air chaud du Dépotoir siffla à ses écouteurs de cagoule et instinctivement elle sursauta, croyant entendre hurler les loups comme dans le nord de la Transeuropéenne ou de la Sibérienne. Mais les dernières lueurs tremblotantes de l'huile restaient un repère sécurisant et malgré son effroi elle put effectuer un mouvement, découvrit une partie du remblai de la spirale encore intact, vers lequel elle marcha, laissant dans son dos le secret horrifiant de la banquise immense.

Raisonnablement, dans la chaleur d'un compartiment du wagon ou d'une cabine, elle pouvait admettre qu'elle était conditionnée, ainsi que huit cents millions d'humains, par les Compagnies qui fournissaient tout à partir du rail, mais cette révolte ne restait qu'à l'état de spéculation intellectuelle quand elle se retrouvait seule dans cette solitude glacée. Et tout son être n'aspirait qu'à une chose, retrouver le rail, la vie même misérable qu'il pouvait dispenser, mais tout de même la vie. À ce niveau de terreur les Roux lui paraissaient vraiment des êtres surnaturels, capables de parcourir des milliers de kilomètres dans cette température mortelle, loin, très loin des réseaux ombilicaux.

— Yeuse, es-tu revenue à la draisine ? demanda soudain Lewin. Que font ces nouveaux venus ? D'ici je ne peux pas les apercevoir.

— Moi non plus, dit-elle, puisque je retourne vers la draisine. As-tu réussi à t'approcher du Train ?

— Il y a des groupes de Roux un peu partout. Ils ont l'air de monter la garde mais je n'en suis pas certain. Il y a toujours de la lumière dans le bureau du Gnome et je vais essayer d'attirer son attention. J'espère qu'il acceptera de recevoir un étranger.

Yeuse contourna le remblai, trouva un passage qui traversait la glace pour éviter d'autres détours et s'arrêta derrière un monticule impressionnant d'os non encore débarrassés des lambeaux de graisse et de viande, ceux que les Roux faisaient bouillir pour les récurer entièrement. Elle apercevait une partie du Train Blanc, la motrice qui laissait échapper des fumerolles tout de suite transformées en glace. Mais elle n'apercevait pas l'ingénieur Lewin. Il portait la combinaison blanche de la Compagnie et se confondait avec la couleur des os et des glaces. Elle essaya de se rendre compte si les chasseurs de baleines approchaient et ne vit pas grand-chose.

Ils devaient hésiter à continuer de soutenir Wolky auquel ils devaient pourtant leur promotion mais le Kid passait pour un être rusé et déterminé. C'était lui qui détenait le gros paquet d'actions avec le Mikado. Ce dernier pouvait voler au secours de son associé avec son armée privée, le coup d'État tourner en guerre civile. Eux, ils ne voulaient qu'une chose, chasser la baleine, produire de l'huile, se remplir les poches pour s'installer ensuite en Australasienne là où avec de l'argent on pouvait vivre à sa guise.

Elle rampa sous les ossements, frôlant cette viande durcie qui formait des stalactites, non sans répugnance, et aussi avec la crainte d'endommager sa combinaison, mais le tissu en était vraiment super-résistant. C'était autre chose que les fabrications que l'on trouvait sur place. Le vêtement devait venir de la Panaméricaine quoique là-bas elle n'en avait jamais vu de la sorte dans les magasins. Lien Rag en possédait de vraiment sophistiqués mais directement fabriqués pour quelques élus de l'élite panaméricaine. À croire que le possesseur de la draisine était un personnage important de la Panaméricaine en voyage dans cette région perdue. Curieux qu'il séjourne dans une cité aussi peu confortable que KMPolis où l'hôtel le plus réputé n'aurait été qu'un bouge dans son pays.

Elle rampait toujours sous les ossements, trouvait toujours un passage mais effectuait le triple du parcours pour se rapprocher du Train Blanc. Les Hommes Roux, regroupés, formaient des entassements sombres qu'elle imaginait douillets, accueillants, et elle pensa que Lewin avait peut-être raison en affirmant que chaque homme, chaque femme fantasmait au sujet des mâles et des femelles Roux, elle la première. Elle frissonna en imaginant ces mâles puissants si proches. Ne voulait penser qu'à Jdrien mais ne lui avait-il pas fait remarquer, ce Lewin de malheur, qu'elle ne faisait que compliquer encore ses impulsions secrètes ?

« J'espère qu'il acceptera de recevoir un étranger. » Pourquoi cette phrase lui revenait-elle en mémoire ? Lewin l'avait prononcée tout à l'heure, la dernière de sa communication radio, et elle la remâchait comme si elle ne voulait pas se laisser digérer par son cerveau.

« Un étranger ? Mais c'est un ingénieur qui travaille dans la Compagnie. Le Gnome doit le connaître. Nous n'en avons jamais parlé mais le patron d'une Compagnie connaît assurément tous ses ingénieurs. Lewin n'a donc rien à craindre. À moins qu'il n'ait jamais été ingénieur. Même pas simple technicien dans la Compagnie. Mais alors qui est-il et qu'est-il venu faire hier au soir, justement hier au soir, peu de temps avant que n'éclate la rébellion du chef de la police ? »

Elle comprenait pourquoi, depuis quelques instants, elle avait

décidé de ne plus écouter ses conseils et d’agir à sa guise. Le bonhomme lui paraissait soudain aussi étrange que les propos qu’il tenait parfois.

chapitre XIV

Alors que son command-train roulait vers le Dépotoir où paraissaient se dérouler les événements les plus importants de la nuit, on informa Wolky qu'un message urgent venait d'arriver du poste frontière. Il n'existait qu'un seul poste, côté Australasienne et encore, la Concession voisine faisait partie de l'ancienne Compagnie du Kid, la SNOW.

— Un message signé du Mikado qui ordonne que le réseau lui soit ouvert.

Wolky sursauta.

— Le Mikado ? Faites vérifier.

Il ne manquait plus que le gros poussah pour venir accroître la pagaille et il ne pourrait pas le maintenir longtemps, juste faire tirer en longueur l'autorisation de passage et encore.

— Un télex, lui annonça-t-on.

Un texte imprimé qui décrivait le temple hindou du Mikado avec ses sculptures érotiques ou fantastiques, son imposante silhouette, ses serviteurs habillés à l'orientale comme les domestiques d'un maharadjah du XIXᵉ siècle. Il n'y avait aucun doute, l'associé numéro deux de la Concession exigeait l'ouverture de la frontière. Bientôt il menacerait de porter plainte auprès de la commission des accords de New York Station.

— Il faudrait ouvrir les lignes ordinaires, dit-on au dispatching.

— Les prioritaires ne suffisent pas ?

— Le temple hindou a besoin de huit voies au minimum pour circuler.

— La visite du Mikado était-elle prévue ?

Nul ne put répondre à cette question du chef de la police. On savait que le Mikado devait rencontrer prochainement le Kid, un point c'est tout.

— Nouveau message. Si le poste-frontière n'est pas ouvert, le Mikado passe outre.

— Qui passe outre ? beugla Wolky. Il a un croiseur dans son espèce de palais à la gomme ?

— Il est accompagné de plusieurs bâtiments de guerre dont un contre-torpilleur rapide, lui répondit-on. Nous ne sommes pas en état de lui résister.

— Mais qu'est-ce que ça veut dire ? fit Wolky, décomposé. On est en train de nous bluffer ou quoi ? Il faut qu'on s'empare du Kid avant que le gros poussah ne soit ici. Bon, d'accord, accordez-lui le

passage mais prévenez-le. Les voies ne sont pas adaptées à son armada, il va enfoncer la banquise.

— Vous libérez les réseaux, tous les réseaux ?

— Bien entendu. On déverrouille vers l'ouest et dans la ville.

Il crut prudent de laisser la zone est encore bloquée, dans le cas où le Kid aurait eu l'idée de lancer un appel au secours à ses équipes de techniciens travaillant sur le volcan et le pipeline d'eau chaude.

— Tenez-moi au courant pour le Mikado.

Le command-train roula lentement vers le Dépotoir et Wolky finit par avoir Mooth, le chef des chasseurs de baleines, au bout du fil.

— Où en êtes-vous ?

— Nous avons récupéré quelques-uns de vos hommes, la moitié hors de combat avec des brûlures diverses, brûlures de chaud et brûlures de froid. Le lieutenant Hebro est indemne.

— Je me fous de ce lieutenant Hebro. Il s'est conduit comme un incapable. Vous allez vous emparer du Train Blanc du Kid.

— Comment ferons-nous ? Il ne reste qu'une seule voie praticable, et encore. Pas question d'envoyer toutes les draisines ou alors le remblai s'effondre. La tactique de la file n'est pas meilleure et pour y aller à pied mes hommes ne sont pas chauds, il y a en face plus de cinquante Hommes Roux qui barrent le chemin, et vous savez que, pour se battre, une combinaison isotherme ce n'est pas la tenue la plus adéquate. En fait, sans voies, sans véhicules, nous ne sommes pas en état d'attaquer.

— Il reste des blindés.

— Trois. Le lieutenant Hebro refuse de les engager dans ces conditions et propose de faire le blocus de l'endroit. Le Kid ne dispose pas de réserves de carburant suffisantes pour résister plus de trois jours.

— Trois jours, ricana Wolky, alors que je le veux tout de suite. Ce gros éléphant de mer de Mikado arrive à KMPolis avec une petite armada. Il croit avoir affaire au Kid et apparemment a des explications à lui demander. J'ai besoin du Kid comme monnaie d'échange, vous comprenez ?

— Une armada ? demanda soudain Hebro prenant le micro des mains de Mooth. De quelle sorte ?

— Plusieurs bâtiments dont un contre-torpilleur rapide, d'après le poste-frontière. J'ai déjà dû ouvrir la voie sinon ils attaquaient en détruisant tout le système de verrouillage électronique. Le Mikado dispose de moyens puissants pour saturer une installation aussi primaire que la nôtre. J'ai dû céder. J'espère que le changement de direction l'enchantera et qu'il acceptera l'association. Mais pour ce faire je dois lui montrer le Kid réduit à l'impuissance et les actions. Est-ce que je suis clair ?

— Du moment que le Kid est coincé dans ce trou à rats vous n'avez aucune inquiétude à vous faire. Il suffira de faire traîner les pourparlers en longueur et le Kid se rendra s'il ne veut pas que lui et les siens crèvent de froid.

— Il est capable de faire brûler de l'huile de baleine pour remplacer son carburant. Je ne veux pas courir le risque. Envoyez un blindé et un laser. Il faut nettoyer tout ça rapidement.

— Vous voulez dire abattre les Roux et réduire toute résistance ?

— Je me suis très bien fait comprendre. Vos hommes doivent désirer venger leurs camarades, non ?

— Mes hommes sont brûlés, épuisés, désirent surtout qu'on les dirige vers un hôpital pour se faire soigner. Pour utiliser le laser nous devons nous approcher sur la seule voie encore utilisable. On vous a expliqué le danger qu'elle représente. Il suffit qu'à l'autre extrémité les Roux fassent fondre le remblai pour que le blindé bascule et soit détruit. Est-ce que vous souhaitez ?

— Je souhaite que vous obéissiez ! hurla Wolky.

— Il faut des volontaires pour cette mission. Si j'en trouve il sera fait selon vos ordres.

— Passez-moi Mooth.

Mais le chef des chasseurs déclina sèchement l'offre de participer à l'attaque.

— Les Roux sont en position de force, même sans armes. Aucun véhicule, vu l'état du terrain, ne peut approcher. Ce serait de la folie. Bientôt on pourra voir, dans le petit jour, les carcasses des blindés brûlés et ce ne sera pas un spectacle réjouissant, surtout si dans les carcasses il y a des cadavres calcinés. Croyez-moi, Wolky, la sagesse veut que nous attendions. Vous tenez la situation en main, n'est-ce pas ? Vous pouvez traiter avec le Mikado. Comme vous dites il sera certainement ravi de changer d'associé. Le Kid dépensait trop d'argent à son idée et ne surveillait pas assez l'organisation de la cité. Autre chose qui me revient : le Mikado n'aimerait pas que l'on grille des Roux au laser. Comme son ami le Kid il les protège et même les dorlote. On dit même qu'il y aurait des raisons précises à cela.

Wolky épongea son front avec sa main. Une chance que Mooth lui ait rappelé ce point de détail. C'était vrai que le Mikado se comportait curieusement avec les Roux. On disait qu'il avait deux ou trois femelles dans son harem mais il n'admettait pas qu'ils soient maltraités. Sa Compagnie n'en transportait jamais pour fournir de la main-d'œuvre bon marché à d'autres Concessions. Il avait failli commettre une erreur abominable. Un contre-torpilleur ! Qui pouvait pulvériser son command-car.

— D'accord, on choisit le blocus.

Et il voyait déjà comment faire plaisir à ce Mikado. Il lui

expliquerait la situation, lui demanderait de venir sur le terrain, lui dirait : « Vous voyez que je ne peux pas tirer sur ces malheureux Roux que le Kid utilise comme un rempart pour se protéger, le lâche. » Oui, ce serait une très bonne idée. Sans Mooth il se condamnait sans recours.

— Nous revenons à Central Station, annonça-t-il tant pour le personnel du command-train que pour ses hommes du Dépotoir. Nous allons attendre là-bas l'arrivée du Mikado et tout arranger pour lui faire un accueil digne de lui.

— Direction le quai d'honneur ?

— C'est ça, le quai d'honneur, répondit-il au conducteur.

Durant ce trajet de quelques minutes, il s'accorda un peu de détente, alluma un cigare et but un peu d'alcool bien que sa sobriété fût connue. Mais l'animation de la gare le surprit jusqu'à ce qu'on lui dise que la libération du réseau ouest affolait les voyageurs qui se précipitaient vers les trains en partance.

— On dirait qu'il y en a plus que d'habitude, fit-il soupçonneux, est-ce que certains voudraient quitter la ville ? D'accord pour les indésirables mais si des gens responsables s'imaginent que nous allons les laisser filer alors que nous avons besoin de leurs compétences, ils se trompent. Vous faites vérifier les identités.

— Il n'y a qu'un effectif réduit ici, lui rétorqua le chef de la station.

— Eh bien, que tout le monde s'y mette !

— Ça fera une pagaille énorme au moment où le convoi du Mikado arrivera.

— Oui, c'est vrai. Alors faites un contrôle sélectif, laissez partir ces trains mais suspendez les prochains convois jusqu'à ce que le Mikado soit arrivé. Est-ce qu'on signale son approche ?

— Nous devrions avoir bientôt un premier rapport d'une petite station de contrôle.

Perplexe il contemplait le flot de ces gens qui se bousculaient pour atteindre les premiers leurs wagons. Il avait l'impression qu'ils fuyaient la ville, comme des rats, qu'ils le fuyaient lui, et son amour-propre ne pouvait le supporter plus longtemps.

Burns, le chef de station, le rappela.

— Il semble que le Mikado arrive avec une très importante escorte, la petite station électronique de B2 signale près de vingt passages de convois, dix-sept exactement, plus quelques véhicules individuels.

— Votre station est déréglée ou quoi ? cria Wolky. Vingt convois, c'est de la folie. Le Mikado ne dispose quand même pas d'une flotte pareille. Cela se saurait. Il ne doit y avoir que trois ou quatre bâtiments d'escorte, plus le palais bien entendu.

— Dans un instant nous aurons le rapport de B3. Je vous le communiquerai.

Un quart d'heure plus tard il rappelait, très embarrassé.

— Il se passe quelque chose d'anormal. B3 a confirmé le rapport de B2 mais celui-ci parle d'une deuxième vague de trains, aussi nombreuse que la première. Nous savions qu'il y avait quelques trains de marchandises bloqués de l'autre côté de la frontière avec du matériel pour les travaux du volcan, mais ils n'étaient que quatre en tout. Or d'après mon imprimante il y avait des trains de voyageurs presque uniquement. Et des trains qui seraient surchargés.

— Appelez-moi la frontière.

— Il est très difficile de l'obtenir depuis une heure, lui répondit son opérateur personnel.

— Insistez, que diable, ce n'est pas normal.

— Dans une demi-heure environ, vous aurez le rapport de la station non automatique de B4. Toute l'équipe est prévenue pour essayer de faire un pointage de ces convois. Nous sommes nous-mêmes très surpris car ce réseau est encore très fragile malgré les travaux qu'on y a déjà faits. La banquise y est toujours dangereuse. Nous ne voudrions pas qu'il arrive un accident fâcheux au Mikado.

Burns venait de l'équipe du Mikado. Il avait aussi dirigé la commission d'enquête sur les agissements de Wolky et ce dernier ne l'oubliait pas. Mais, pour l'instant, ne pouvait le lui faire payer. Plus tard quand il deviendrait le maître unique de la Concession…

— Dès l'appel de ce poste prévenez-moi.

— Ça ne saurait tarder car d'après le tableau de marche les convois approchent rapidement. Ils utilisent toutes les voies disponibles et se succèdent dans la marge minimum de sécurité, c'est-à-dire qu'ils ne laissent que quarante-cinq secondes entre eux.

Le Dépotoir répondit tout de suite, Mooth, le chef des chasseurs, parla de relève :

— Mes hommes pensent au travail. Depuis plusieurs jours nous surveillons l'approche d'un très gros troupeau. Il suffit qu'il progresse plus vite pour que nous manquions son passage. Les hommes voudraient bien qu'on les remplace. Pour surveiller le Kid il n'y a pas besoin d'une grosse troupe.

— Écoutez, je vous demande de rester sur place encore un peu, le temps de vous trouver des remplaçants.

Si seulement il avait eu du personnel, des sympathisants. Mais il n'avait pas pris le temps de créer une base solide à son ambition. Il aurait fallu fonder un parti, rassembler les mécontents décidés à chasser le Kid. Dans les heures prochaines il ne trouverait que des ambitieux, des gens sans foi ni loi sur lesquels il ne pourrait compter. Mais le Kid l'avait pris de court en le destituant. Il aurait dû faire

sauter le Train Blanc aux griffes d'or alors que ce dernier se trouvait encore en ville. Cette brutalité aurait provoqué la terreur et le respect. Maintenant personne n'était certain qu'il remporterait la victoire.

— Monsieur Wolky ? J'ai le rapport du responsable de la station B4 et tous les rapports électroniques se trouvent confirmés. Il y a eu une première vague de dix-sept convois lourds et de quatre voitures légères. Mais la deuxième vague ne va pas tarder…

— Le palais du Mikado est bien signalé parmi cette nuée ? demanda-t-il, soudain alerté.

— Il n'en est pas fait mention mais bien entendu je suppose qu'il est décompté dans cette nuée… Désormais il n'y a plus que des stations automatiques et dans une heure environ la première vague devrait pénétrer dans la station. Nous sommes en train de prévoir le maximum de quais pour accueillir rapidement ce premier groupe et ne pas faire attendre le second. Il est possible que le temple du Mikado soit effectivement dans la deuxième vague.

Il interpella grossièrement son opérateur, lui reprochant d'être un incapable.

— Je vous ai demandé de me mettre en contact avec le poste-frontière, qu'attendez-vous ?

— Il n'y a pas de liaison. J'essaye sans arrêt depuis tout à l'heure.

— Essayez encore… Non…

Une illumination venait de le frapper.

— Appelez plutôt l'autre ville frontière. Enfin cette sorte de campement qui s'est installé de l'autre côté avec tous ces exclus, tous les refoulés. Nous devons avoir un correspondant là-bas. Vous me le passerez dès que vous l'aurez obtenu.

Ce fut très rapide et un homme nommé Shed répondit :

— Nous sommes enfin soulagés de voir que vous avez ouvert la frontière. Enfin je veux dire que le Kid a bien fait de laisser revenir tous ces gens qui pourrissaient ici sans travail, sans même de quoi manger. Il vient de partir près de quarante convois et c'est faute de motrice que les autres sont encore en train de bouillir sur place.

— Vous voulez dire que tous les refoulés, tous les expulsés de la Concession de la Banquise font route vers KMPolis ?

— Oui, monsieur, c'est exactement ça et je crois que même si c'est une solution bâtarde, c'est quand même une bonne solution. Mais, vous savez, ils sont drôlement furieux contre le chef de la police. Ils ont appris que c'était lui qui les avait fait expulser. Il y a les chasseurs de baleines qui les remontent, de véritables meneurs, dangereux avec leurs harpons. Mais par contre ils ont acclamé le Kid très souvent. Qui êtes-vous, monsieur ? C'est pour inscrire sur mon livre de permanence.

Mais Wolky appelait la station, le chef Burns.

— Vous immobilisez tout le trafic, qu'il soit prioritaire ou non, sur toutes les lignes.

— Oui, monsieur, mais il faut que je me rende au dispatching.

— Et alors ?

— Si vous envoyiez des hommes je pourrais m'y rendre, monsieur, mais en ce moment le dispatching est occupé par des inconnus. Certainement des chasseurs de baleines de l'ancienne équipe arrivés clandestinement cette nuit. Ils sont huit seulement, mais je crains qu'ils ne donnent du fil à retordre. D'après ce que j'ai pu apprendre ils empêchent quiconque d'approcher de ce poste de commandement tant que le Kid n'est pas arrivé.

— Le Kid, il est coincé au Dépotoir de squelettes de baleines.

— Ma foi, monsieur, ces chasseurs ont l'air sûrs de ce qu'ils annoncent.

chapitre XV

Quarante trains, véhicules individuels bourrés de gens expulsés sur son ordre, des affamés des périphéries, des sans travail, des violents et surtout les rescapés de l'ancienne bande des chasseurs de baleines. Des êtres frustes, sauvages, qui avaient vécu des années dans cette solitude effroyable, sur cette banquise instable. Ils revenaient tous avec le nom de Wolky en tête, cristallisant toutes leurs haines sur lui, acclamant le nom du Kid.

Il réalisa qu'il avait été joué de bout en bout par son patron, comprenait que le Train Blanc griffé d'or l'avait attiré comme un leurre – lui et ses blindés – vers ce Dépotoir où, parce qu'il les méprisait, les Roux ne lui paraissaient pas dangereux. Le Kid avait usé de lui comme d'un pantin, parce qu'il le connaissait bien. Le Kid n'avait jamais été là-bas, au cimetière de baleines. Il avait mis la nuit à profit pour se rendre à la frontière et le berner en annonçant que le Mikado se présentait avec une flotte de guerre, l'obligeant à ouvrir les voies, continuant à le tromper jusqu'au bout, revenant à KMPolis pour s'emparer avec quelques chasseurs de baleines du dispatching. Désormais il devenait le maître de la situation.

La pensée de ces centaines de fous furieux qui allaient débarquer dans cette gare et chercher à s'emparer de lui pour le mettre en pièces le paralysait de teneur, et ce fut son opérateur qui lui demanda avec inquiétude ce qu'il avait l'intention de faire.

— Rappelez tout le monde, ceux du Dépotoir. Faites vite.

— Mais, monsieur, il faut partir d'ici ! s'exclama l'homme, et le reste du personnel parut faire chorus avec lui.

— Oui, quittez la station. Allez à la rencontre de Mooth et de ses chasseurs.

Il jeta un regard à l'extérieur. Les trains de voyageurs quittaient les gares les uns après les autres. Il semblait que tout redevenait normal, normal alors que lui se trouvait dans une position exceptionnelle. Si seulement les chasseurs, effrayés par le retour des anciens baleiniers, pouvaient se ressaisir, décider de résister, voire de contre-attaquer. Il aurait suffi de s'emparer du dispatching pour bloquer les convois à une demi-heure de la cité. En pleine solitude, sans réserve de carburant. On pouvait envoyer un courant trop fort dans les rails par exemple et ceux-ci s'enfonceraient lentement dans la glace. Quelques centimètres suffiraient pour que les roues tournent dans le vide, patinent.

— Voici Mooth, monsieur.

— Vous revenez, Mooth, vous revenez tous. Le Kid a fait appel à tous les expulsés, vos anciens ennemis les baleiniers de jadis. Ils arrivent avides de revanche, prêts à ensanglanter la ville.

Mooth restait silencieux.

— Vous m'entendez, oui ? Venez me rejoindre. Nous pouvons encore rétablir la situation. On va s'emparer du dispatching en quelques minutes, surchauffer les voies pour les bloquer en pleine solitude. Le Kid n'a pas encore gagné.

— Je crains que si, Wolky. Et en tant que chef des chasseurs de cette Concession je dois prendre mes responsabilités. Si je veux sauver notre corporation il faut que je rentre en contact avec le Kid. Nous ne voulons pas nous faire massacrer mais travailler et vivre tranquillement. Tout ce que nous pouvons faire pour vous, c'est de demander au Kid de vous expulser de cette Concession. Désolé, Wolky, mais c'est la solution la plus sage, celle qui n'entraînera aucun carnage.

— Vous êtes des lâches, des lâches, des gagne-petit, des sans ambition, nous allions construire un empire et à la première difficulté vous vous défilez.

— Vous avez commencé par liquider les vieux baleiniers et nous y serions tous passés. Je viens de comprendre ça, Wolky. Il vous aurait fallu gagner la confiance du Mikado, celle des signataires des accords de New York Station, ce qui était tout de même un gros morceau. Vous manquez de rigueur, vous auriez dû préparer votre prise de pouvoir au lieu de céder à la panique quand le Kid vous a suspendu. C'est vous qui auriez dû aller de l'autre côté de la frontière, dans la Ville de l'Amertume remonter les esprits contre le Kid. Mais vous manquez d'intuition alors que le Kid ne perd jamais totalement son sang-froid ni son imagination puissante.

— Écoutez, Mooth, fit-il plus conciliant.

— Il n'est plus en ligne, dit l'opérateur.

— Passez-moi le chef de station.

— Il ne répond pas.

— Est-ce que je continue à rouler ? demanda le conducteur.

— Mais bien sûr, imbécile. Le plus rapidement possible.

Ils sortirent de la station, passèrent un important nœud d'aiguillages puis le command-car s'immobilisa.

— Nous sommes stoppés, dit le conducteur. Automatiquement stoppés depuis le dispatching. Le réseau électronique nous concernant a cessé de fonctionner et le système indépendant de freinage nous immobilise. Je suis désolé, mais je n'ai fait qu'obéir à vos ordres et j'espère qu'il m'en sera tenu compte.

— Moi aussi, dit l'opérateur. Voici un appel du dispatching.

— Ici le Kid, Wolky, m'entendez-vous ? Vous êtes coincé,

abandonnez, mon vieux. Mooth demande à négocier, le lieutenant Hebro me dit qu'il se tient à ma disposition et vous avez la menace de tous ces gens que j'ai autorisés à revenir en ville.

— C'est de la folie, Kid. Ils vont tout saccager, tuer, semer la panique. Vous ne pourrez jamais les nourrir, les chauffer.

— Les chasseurs de baleines ont accepté de travailler un jour par semaine pour fournir à ces gens-là un minimum d'huile et de viande. Ce sera déjà un minimum vital. De toute façon le pipe-line d'eau chaude arrive. Il n'est plus qu'à huit jours et le Mikado m'envoie des installations pour fournir le courant immédiatement. Vous n'auriez jamais pu diriger les techniciens ni les ingénieurs, Wolky. Vous avez gardé du pouvoir une image vieille de trois siècles. C'était qui votre modèle ? Hitler, Staline, les dictateurs sud-américains ? Aujourd'hui pour gouverner il faut aussi apporter la chaleur et la nourriture, un minimum. La Panaméricaine assure quinze degrés et quinze cents calories. J'ai compris depuis peu que je ne savais pas gouverner et j'ai établi de nouveaux plans. Je vous propose de vous rendre sans condition et je garantirai votre sécurité.

— Allez vous faire foutre !… Vous n'étiez donc pas dans votre Train Blanc ?

— Non. Mais j'avais confié ce que j'avais de plus cher, Jdrien et ma compagne, à cette tribu de Roux que vous méprisiez. Ils ont été sensibles à cette confiance et ont fait du beau travail, n'est-ce pas ?

— Qui vous remplaçait, qui tenait votre rôle ? Ils vous ont vu à votre bureau, dehors en train de discuter avec les Roux.

Le Kid se mit à rire :

— Pendant ce temps je filais vers la frontière avec tout juste deux hommes dans un vieux remorqueur pourri qui passait inaperçu. Juste à temps pour éviter la fermeture du trafic et la suspension du contrôle électronique. Et là-bas j'ai discuté des heures, je me suis démené. Au fait, Wolky, qui a payé les blindés, les armes sophistiquées et certains autres équipements ? D'où venait l'argent ?

— Donnant donnant. Je veux joindre l'Australasienne en toute sécurité avec une protection neutre, de l'argent. En échange vous saurez qui a payé.

— Vous n'êtes guère en état de discuter, dit le Kid. La première vague sera en gare dans quatre minutes et je vais vous laisser immobilisé sur cette ligne. Je vous souhaite bonne chance.

La communication fut coupée et tout de suite l'opérateur demanda la permission de quitter le command-car.

— Je vous l'interdis, hurla Wolky. Vous devez encore rester à mon service.

Il se précipita dans la petite pièce des opérations l'arme au poing juste comme l'opérateur quittait son poste, le menaça de l'abattre sur-

le-champ. L'autre se résigna à s'asseoir à nouveau devant son pupitre, mais le conducteur ainsi que deux gardes réussirent à filer avant qu'il ne fasse bloquer toutes les issues. Désormais il dut rester là dans cette salle minuscule du command-car pour surveiller les quatre personnes qui restaient.

— Rappelez le Kid.

L'opérateur insista longuement, secoua la tête et Wolky commença d'être persuadé que le Kid préférait le livrer à ces hordes qui revenaient d'exil plutôt que de l'expulser hors de la Concession où il resterait toujours une menace. Il comprit que s'il restait là il ne s'en tirerait pas et que, avec un peu de chance, il pourrait trouver une cachette sûre en attendant des jours meilleurs. Mais un regard aux hublots de verre armé lui suffit. Il y avait les policiers du lieutenant Hebro qui surveillaient son command-car et il n'était même pas surpris qu'aussitôt ralliés les policiers jadis sous ses ordres soient prêts à l'arrêter. Il ne lui restait plus qu'une seule issue qu'il commença d'envisager avec un peu moins de vanité humiliée.

— Il ne vous reste plus que vingt-cinq minutes, lui dit soudain le Kid, pour vous rendre. Mais d'abord qui vous payait ? D'où receviez-vous l'argent ?

— Je n'ai pas reçu d'argent. Mais des offres de matériel panaméricain. D'abord une commission de cette Concession est venue visiter KMPolis et ils m'ont fait des propositions intéressantes. Puisque j'étais doté d'un budget je pouvais envisager cette sorte d'achat. Il y avait déjà eu des envoyés de différentes firmes, panaméricaine, transeuropéenne et même sibérienne. Sans parler des petites entreprises d'Australasie qui faisaient aussi leurs offres mais leur matériel provenait en fait de surplus des grandes compagnies. Seul celui de la Panaméricaine était neuf, très sophistiqué, très efficace. Mais ils n'ont jamais voulu me vendre d'armes de poing au laser.

— Les conditions ?

— Très avantageuses, si bien que le budget n'était même pas en déficit par cet équipement.

— Et que deviez-vous accepter en échange ?

— Des visas spéciaux pour les envoyés de la Panaméricaine.

— En quelque sorte vous ouvriez la Concession à des espions de cette Compagnie ? Ils avaient le droit de fureter partout et d'envoyer des rapports à leur conseil d'administration. Mrs. Diana et son âme damnée Lien Rag allaient être ainsi en mesure de tout apprendre sur nos travaux, nos progrès, nos institutions, de pouvoir intervenir à tout moment dans notre vie économique et sociale. Vous pensiez pouvoir supporter ça en prenant le pouvoir ?

— Je n'avais pas prémédité de vous renverser et seule ma suspension m'a fait réagir de façon irréfléchie. En fait je savais qui

étaient ces observateurs que la Panaméricaine envoyait ou se préparait à envoyer. D'ailleurs ne vous inquiétez pas. Il n'en existe qu'un pour le moment chargé de constituer une équipe.

— Et vous êtes certain de le contrôler ?

— Absolument.

— Son nom ?

— Lewin, il se fait passer pour un ingénieur travaillant chez vous et d'ailleurs il travaille depuis peu dans vos chantiers mais il ne vous a jamais rencontré pour le moment.

— Attendez, c'est un type d'un âge certain aux cheveux gris ?

— Oui, c'est sa description.

Il y eut un silence et Wolky s'inquiéta.

— Que dois-je faire ?

— Où est ce Lewin actuellement ?

— Je l'ignore. Il devait rencontrer cette jeune femme qui habitait chez vous, passer la soirée avec elle.

— Il connaissait vos projets ?

— Absolument pas. Je n'avais de confidences à faire à personne et surtout pas à un étranger.

— Mais il doit bien se trouver quelque part en ce moment ?

— Oui, mais j'ignore où, peut-être dans un hôtel en train de dormir avec cette fille sans se douter que la nuit a été aussi mouvementée.

— Dans quels hôtels aurait-il pu descendre à votre avis ?

— Oh ! il n'y en a que trois ou quatre d'à peu près convenables, le reste étant de véritables coupe-gorge. Vous pouvez le retrouver aisément.

— Disposait-il d'un véhicule personnel ?

— Il louait des draisines mais je crois qu'il possédait un engin très sophistiqué qu'il devait garer quelque part à proximité de la station. Je lui avais accordé le droit d'avoir une immatriculation spéciale. On doit facilement la remarquer sur les voies.

— Vous êtes un criminel, Wolky, dit le Kid d'une voix vibrante, et je n'ai guère envie de me montrer indulgent avec vous. Cette trahison vous sera reprochée et vous aurez du mal à vous justifier.

— Vous m'avez garanti la vie sauve.

— Votre sécurité dans l'heure présente pour vous protéger des expulsés que j'ai admis de nouveau dans la Concession. Vous aurez quand même à répondre de vos crimes et il y aura une cour de justice pour vous juger. Si nous ne retrouvons pas ce Lewin vous aurez encore plus de mal à obtenir l'indulgence de vos juges.

— Je n'ai pas personnellement touché d'argent, tout est allé à l'équipement de ma police.

— Quittez votre command-car avec les derniers hommes qui se

trouvent auprès de vous. Le lieutenant Hebro est spécialement chargé de votre sécurité.

chapitre XVI

À plusieurs reprises, Yeuse avait accompagné le Gnome au Dépotoir mais elle se demandait si les Roux la reconnaîtraient. Elle abandonna l'abri des ossements et se dirigea vers le premier groupe. Une femme releva la tête, la regarda dans les dernières lueurs des feux d'huile et parut rester indifférente. Il y avait des hommes disposés dans toute l'ancienne spirale et, sans avoir poussé un seul cri, elle les prévint cependant et deux s'approchèrent, regardèrent à travers la cagoule transparente.

— Je suis l'amie du Kid, dit-elle, celle qui a toujours protégé l'enfant Jdrien. Il a dû vous raconter notre histoire, non ?

Ils étaient maintenant une demi-douzaine à l'entourer et elle sourit. Elle n'avait aucune crainte. Ils ne lui avaient jamais fait peur. Lewin disait qu'elle les incluait dans ses rêveries sexuelles mais il n'y avait pas que ça. Elle les considérait comme le peuple de Jdrien et éprouvait des sentiments d'amitié à leur égard.

L'un deux désigna le Train Blanc et elle fit signe que c'était bien là qu'elle se rendait. Elle espérait y parvenir avant Lewin qui devait rôder dans le coin, cherchant à s'approcher.

Un des hommes, massif et recouvert d'une fourrure qui paraissait ocre dans les derniers feux, lui fit signe de le suivre. Sans pouvoir s'en empêcher elle posa sa main finement gantée sur son bras et marcha à ses côtés. Peut-être avait-il une impression de chaleur, la combinaison étant conçue pour rejeter par un système osmotique le surplus de calories, et elle-même croyait percevoir la douceur de la fourrure et le tressaillement des muscles. L'angoisse d'arriver trop tard au Train Blanc, la fantasmagorie de cette nuit sauvage avec ces silhouettes de Roux un peu partout dans cette énorme cathédrale d'ossements, la rendaient aussi fragile qu'une plante sensitive et peut-être communiqua-t-elle à son compagnon cette émotion physique car elle se rendit compte que son sexe entrait en érection et qu'il n'en paraissait nullement gêné. Il marchait plus lentement en souriant et en la regardant, attendant peut-être qu'elle lui communique mentalement qu'elle ne refusait pas son désir.

— Non, se dit-elle, je ne suis pas venue jusqu'ici pour que tu me baises. Je suis en quelque sorte la mère de Jdrien et il y a un danger sur lui, un homme veut certainement s'emparer de lui pour le livrer à Lien Rag ou à n'importe qui d'autre, peut-être Mrs. Diana.

Le Roux venait de s'immobiliser et se tournait vers elle. Là-bas ils étaient en train de regarder, debout, couchés ou assis, peut-être

aussi indifférents que si elle était une femelle Rousse mais peut-être plus intéressés cependant.

— Non, gémit-elle. Je ne suis pas venue pour ça. Je vous jure que je n'en ai pas la moindre envie.

Pourquoi s'était-elle montrée alors qu'elle aurait pu progresser à travers les ossements, essayer de contacter mentalement Jdrien ? Il aurait suffi qu'elle se rapproche de quelques mètres pour que l'esprit de l'enfant soit réceptif à ses appels muets. Il aurait su convaincre le Gnome ou Miele de lui ouvrir.

— Non, murmura-t-elle confuse, parce que le Roux était contre elle, appuyé, son membre dur contre son ventre et qu'à travers la combinaison isotherme elle croyait en sentir la brûlure.

Elle n'essayait pas de rompre le contact et le Roux commençait de mimer le rituel de l'acte. Elle pensa qu'il voulait faire rire ses amis, complaire aux femmes de sa tribu en jouant à l'amant avec cette Femme du Chaud mais il n'y avait pas la moindre intention humoristique dans cette attitude impudique. Elle comprit qu'il voulait percer la combinaison pour la pénétrer sans même se douter qu'il la ferait mourir en même temps.

— Je vous en prie, murmura-t-elle. Nous ne pouvons pas ainsi… C'est très compliqué en général… Il faut trouver un équilibre thermique supportable pour les deux partenaires, une température moyenne qui…

Sa propre faiblesse, son propre désir l'effrayaient et dans un dernier éclair de lucidité elle se vit en train d'ouvrir sa combinaison pour coller son ventre moite à cette nature sauvage, sut que le froid mortel la poignarderait avant l'orgasme et glissa sa main entre eux. Étonné le Roux émit des syllabes incompréhensibles, puis se mit à rire et la laissa poursuivre son mouvement. Il riait, parlait, paraissait enchanté comme s'il découvrait qu'il existait autre chose dans le plaisir, faisait peut-être l'apprentissage de la perversité. Il se projeta sur le bas de sa combinaison et elle crut qu'elle-même allait jouir mais ce ne fut qu'une illusion.

Une lumière vive la fit sursauter. Le sas du Train Blanc venait de s'éclairer. Elle détacha de sa combinaison quelques gouttes déjà glacées tandis que Miele demandait dans l'interphone :

— Est-ce bien toi, Yeuse ? Mais comment as-tu pu arriver jusqu'ici ? Jdrien avait repéré ta présence depuis un moment mais je restais méfiante. Et puis il a tellement insisté.

— Je t'expliquerai, dit Yeuse en se demandant si le Roux était encore là avec son sexe toujours tendu.

Elle essayait de le masquer puis pensa que Miele ne serait pas dupe, qu'elle avait l'habitude de cette exubérance génésique.

Elle pénétra dans le sas, put ôter sa cagoule et le Gnome lui

apparut. Elle mit un moment à réaliser que ce n'était pas lui mais Jdrien. Jdrien qui portait des vêtements du Gnome mais coupés à sa mesure.

— Une idée du Gnome qui voulait donner l'illusion qu'il était à bord de ce train. Jdrien a très bien compris ce qu'on exigeait de lui. Il s'était installé sur son fauteuil, avec des coussins. Les policiers s'y sont trompés. Mais il est descendu pour parler avec les Roux. Il portait la cape blanche du Gnome et s'était juché sur un bloc d'huile de baleine figée. Même d'ici c'était assez frappant. Il arrivait à se donner le visage chiffonné du Gnome.

Comme pour appuyer ce que disait Miele, l'enfant grimaça avec un tel art que la ressemblance devenait troublante.

— Je t'avais repérée depuis un moment grâce à lui. Mais je craignais que tu ne sois sous la menace de ces policiers rebelles. Même le Roux qui t'accompagnait me paraissait faux. Il aurait pu revêtir une fourrure postiche comme le faisait Lien Rag autrefois. Et puis j'ai compris que c'était un vrai Roux.

Elle pouffa nerveusement tandis que Yeuse rougissait et que Jdrien marquait son mécontentement mentalement. Il noyait leurs cerveaux de reproches, croyant qu'elles se moquaient de ses frères de race.

— Le Gnome s'est tout de suite douté que cette suspension de Wolky tournerait mal et il a décidé d'un plan. Nous viendrions ici nous mettre sous la protection des Roux. Jdrien communique mentalement avec eux et ils étaient prêts à mourir pour nous protéger. Jdrien a très bien joué son rôle. Dans le fond c'était facile. Il n'était qu'une silhouette dans le bureau, et le plus difficile fut d'apparaître parmi les Roux. Mais tout le monde s'est trompé. Il faut dire que peu de gens connaissent vraiment le Gnome. Wolky seul aurait pu le reconnaître.

Il y eut un bruit et Yeuse sursauta en reconnaissant Lewin qui venait d'apparaître, sortant de la pièce voisine.

— Mais que faites-vous là ?

Miele se retourna, poussa un cri. Le nouveau venu regardait Jdrien.

— C'est l'enfant de Lien Rag ? Il a joué le rôle du Kid. Je suis surpris qu'un enfant si jeune ait pu accomplir pareille comédie…

— Comment êtes-vous entré dans le Train Blanc ? demanda Yeuse.

— Il y a toujours une trappe quelque part et il suffisait de la retrouver. En fait j'avais le plan de ce train. Je suis désolé, Yeuse, mais je vais vous décevoir…

— Vous n'êtes ni ingénieur ni rien de tout ce que vous m'avez annoncé ? Même pas juif n'est-ce pas ? En vous faisant passer pour tel

vous provoquiez ma sympathie, vous vous identifiiez à Jdrien qui appartient aussi à un peuple persécuté. Vous avez su jouer habilement de moi. Vous travaillez pour Lien Rag ?

— Je vous suis depuis longtemps. Depuis votre départ de Panaméricaine, puis d'Atlantic City… N'oubliez pas que vous valez dix millions de dollars.

— Alors c'est pour Mrs. Diana que vous travaillez ? Elle regrette son fric ?

— Celui des actionnaires : elle en est comptable. Je doutais de ce que vous disiez, des pouvoirs télépathiques de cet enfant. J'ai perdu un mois.

— Vous avez incité Wolky à se révolter ?

Lewin haussa les épaules.

— Il n'a eu besoin de personne pour le pousser à commettre cette sottise. Comment avez-vous deviné ?

— Tout était trop facile pour un étranger comme vous. Nous avons évité tous les pièges. Avec sang-froid vous avez fauché un taxi. Un homme ordinaire n'aurait jamais osé. Un aventurier comme vous, si. Et puis à la station, cet ami qui vous renseignait si aisément sur le Train Blanc et pour finir ce véhicule moderne sophistiqué, même pas verrouillé, qui semblait nous attendre au détour d'un quai. Vous m'avez pris pour une sotte incapable de réfléchir.

— Non. J'ai été imprudent et stupide. Maintenant vous allez être bien tranquilles toutes les deux. Je vais partir avec Jdrien. Nous allons voyager ensemble, hein, bonhomme, pour aller retrouver ton père. Tu te souviens de ton père Lien Rag ?

L'enfant le regardait avec curiosité. Yeuse essaya de le mettre en garde mais savait que c'était perdu à l'avance. Le seul fait d'évoquer son père le mettait en état d'extase et pour comble Lewin sortit des photographies de sa poche de poitrine.

— Regarde ton père. Bientôt tu le reverras.

— Non, dit Yeuse, il va devenir l'otage de Mrs. Diana, cette grosse femme horrible qui est capable de tout pour atteindre son but.

— Raisonnablement, mon garçon, je suis ici la seule personne qui pour la première fois parle de te conduire auprès de ton véritable père. Ceux-là ont toujours hésité et toi tu n'as qu'un désir, revoir ton père au plus vite. Nous allons partir.

— Je vous en empêcherai, dit Miele.

— Je ne crois pas, dit Lewin avec un sourire plein de charme et de courtoisie. Vous devriez me disputer l'enfant et ce serait un spectacle atroce. Dans le fond de vous-même vous avez des remords de le tenir éloigné de son père naturel. Vous n'interviendrez pas. Nous allons simplement demander au conducteur de ce train qu'il quitte le Dépotoir pour emprunter la seule voie intacte. Elle n'est pas très sûre

mais je pense qu'elle tiendra le coup. Une fois que nous serons à côté de ma draisine personnelle nous vous quitterons. Non, je ne serai pas intercepté car un dispositif spécial me permet d'affronter tous les blocages de signaux et les verrouillages d'aiguillages. D'ici quelques heures nous aurons quitté le territoire de la concession. Je puis vous assurer qu'aucun mal ne sera fait à cet enfant.

— Mais il ne reverra pas son père, dit Yeuse. Cela, vous le savez fort bien.

— Mrs. Diana n'est pas une ogresse des vieux contes de fées et si Lien Rag se montre raisonnable il pourra vivre avec son fils dans un avenir très proche.

Yeuse en conclut que tout n'allait pas au mieux entre Mrs. Diana et le glaciologue. Lien Rag devait ruer dans les brancards au sujet de ce projet effroyable de tunnel nord-sud. La perspective de gaspiller une énorme quantité d'énergie devait le ronger, ainsi que la famine et le froid qui menaceraient les peuples dont on détournerait les productions énergétiques.

— Vous ne franchirez jamais la frontière.

— Mais si, grâce à ce petit bonhomme, dit Lewin. Je dois réussir ma mission, Yeuse, comprenez-le. Moi aussi je vis sous certaines contraintes déplaisantes. Allez, ordonnez au conducteur de quitter cet endroit.

— Un instant, Lewin, dit Yeuse. Vous trouvez que cette combinaison me va ?

— Très bien. Elle est l'un des derniers produits d'une petite manufacture panaméricaine qui ne fournit que les hauts personnages de la Compagnie.

— Je l'ai trouvée dans la soute de votre véhicule.

— Oui, j'aurais dû verrouiller la serrure.

— Il y avait aussi ceci.

Elle montra l'automatique qu'elle avait également emporté en quittant la draisine, et Lewin contempla l'arme avec une petite moue d'indulgence.

— Vous ne connaissez pas l'usage de ces armes. Vous n'oserez pas vous en servir.

— J'ai déjà tué un homme pour cet enfant, Lewin. Je vous ai raconté cette histoire mais comme pour le reste vous ne m'avez guère écoutée. C'est regrettable mais si vous faites le moindre geste je vous tue.

— Vous voulez parler de cet officier sibérien, articula péniblement Lewin. C'est évident que j'aurais dû me souvenir de cette histoire mais…

Il fit deux pas vers elle et Yeuse tira. La balle de gros calibre lui traversa la cuisse, vers l'extérieur, sans faire exploser le fémur comme

l'avait souhaité Yeuse mais l'impact le projeta sur la cloison et il s'écroula sans connaissance.

— Méchante Yeuse. Le gentil monsieur allait me conduire vers mon père et tu lui as fait mal.

chapitre XVII

C'était le soir et depuis son bureau le Gnome suivait le gonflement d'une coupole isothermique au-dessus de la station ferroviaire. C'était le premier indice que la ville allait enfin connaître des moments moins difficiles. On allait détruire cette affreuse verrière en mauvais plastique qui protégeait, mal, les quais de la station.

Plus tard il y aurait d'autres coupoles du même genre sur les quartiers, on les prendrait au hasard pour ne pas équiper les plus riches en premier. Et puis on construirait le dôme véritable, une nouvelle technique inventée en Transeuropéenne. Des bactéries pouvant supporter un froid de moins cent degrés, capables de filer une matière vitreuse. Une sorte de résine transparente d'une solidité extraordinaire. Peu isolante mais on la doublerait d'une seconde et à l'intérieur on ferait circuler un fluide réchauffant spécial.

L'eau chaude, bouillante en fait, arrivait à KMPolis et dans moins d'un mois la moitié de la ville aurait le chauffage urbain, la centrale fonctionnerait. Par contre la centrale de « Titan » lui donnait du souci. Il y avait de gros retards. Pas question de disposer d'assez d'électricité pour construire la véritable centrale, la géante, qui permettrait la conquête de la banquise. Un retard d'un an, de deux peut-être mais il préférait que KMPolis devienne une ville modèle, un endroit où il serait sinon agréable, du moins tolérable de vivre.

De sa fenêtre il voyait passer une patrouille de police dans une draisine et souriait. Wolky avait été finalement expulsé. Il devait comploter de l'autre côté de la frontière, dans la Ville de l'Amertume, car évidemment d'autres insatisfaits, d'autres aigris se retrouvaient là-bas pour remâcher leur ressentiment jusqu'à ce que quelques-uns soient admis dans la Concession, parce qu'il y avait de nouvelles créations d'emplois. Il avait fallu diriger ce flot des exclus revenus pour lui prêter secours, mais c'était en partie une affaire réglée.

Maintenant il connaissait ses ennemis et Wolky n'était pas le plus dangereux. Désormais Mrs. Diana, principale actionnaire de la Panaméricaine, le guettait, avait l'œil sur la Concession de la Banquise. Il finissait par accepter cette appellation plus populaire que l'autre, pensait seulement qu'il faudrait parler de banquise pacifique. Oui, Mrs. Diana restait comme une énorme menace à son horizon. Il y avait déjà cette histoire des cadavres du Gange.

Elle voulait acheter l'exclusivité de ces mines spéciales qui extrayaient des Hindous morts par dizaines de milliers. Elle lançait des chiffres fabuleux, dix millions de cadavres à fournir chaque année

pour une centrale spéciale. L'Africania qui jusqu'ici achetait cette marchandise avait protesté. Le Gnome, dont la petite Compagnie personnelle continuait d'assumer ce genre de transports, se trouvait très ennuyé. Comme si elle n'avait rien à se reprocher, Mrs. Diana lui avait proposé de fournir les convois nécessaires, mais il était effrayé.

Cette femme puisait dans tous les réservoirs d'énergie potentielle et les Compagnies prenaient peur peu à peu. Si elle poursuivait cette quête insensée le monde aurait froid, le monde crèverait de faim et il y aurait des millions de morts. Des centaines de millions une fois de plus, trois cents ans après le premier cataclysme… Des centaines de millions de morts prévus par Mrs. Lady Diana, qui iraient alimenter ses centrales thermiques. Un cycle infernal pour satisfaire la mégalomanie de cette actionnaire et de la Compagnie Panaméricaine. Mais que pouvait-on faire contre cette puissance-là ? Lui se sentait sous haute surveillance désormais. Il ne pourrait accepter de léser l'Africania si proche pour transporter les cadavres en Panaméricaine, mais si le Mikado acceptait de le faire tout pourrait s'arranger au mieux.

Le Mikado ! Curieusement, depuis le coup de force raté de Wolky, il envoyait des messages moins intempestifs, comme s'il avait quelque chose à se reprocher. Avait-il secrètement soutenu Wolky ? Impossible de le savoir pour le moment et le Gnome s'en moquait. L'important était que le poussah lui fiche la paix, le temps de poser les bases de la nouvelle Concession. Plus tard il toucherait les bénéfices que rapporterait le réseau transpacifique. Si Mrs. Diana ne dressait pas d'obstacles, le réseau deviendrait vite le plus important du monde, sa principale artère entre ouest et est. Et de là partiraient d'autres réseaux vers le nord, la Sibérienne, le sud vers l'Antarctique si riche en troupeaux de phoques. En trois cents ans ces animaux s'étaient follement multipliés et il n'y avait que quelques années qu'on les chassait méthodiquement. Comme les baleines. La Concession était le pays des baleines qui ne cessaient d'aller du nord au sud et du sud au nord, des millions de baleines.

Et soudain ce fut l'éclair.

Fantastique éclair qui illumina toute la banquise du Pacifique comme on l'apprit plus tard. Une lueur éblouissante qui persista deux minutes au point que le Gnome et des centaines de milliers de gens avec lui se crurent aveugles et pensèrent que cet éblouissement se poursuivait sur leur rétine alors qu'il persistait réellement dans le ciel. À six mille kilomètres de là, du côté de l'ancienne Hawaï, le ciel venait de s'ouvrir soudain. La croûte de poussière lunaire, comme sous les coups d'un glaive fabuleux, avait soudain éclaté et le soleil du plein midi, insoutenable aux humains, était apparu tel un gigantesque gâteau de lumière éblouissante à l'équipe du professeur Julius Ker qui

avait enfin réussi à obtenir un rayon laser de bonne durée pour cette première mondiale. Durant deux minutes, le temps que les strates de poussières viennent à nouveau s'imbriquer les unes dans les autres, par attirance mutuelle.

Pour des dizaines de millions d'hommes ce fut comme si la fin de leur monde glaciaire commençait et ils furent terrorisés. Seule Mrs. Diana, lorsqu'elle connut le phénomène, aurait pu penser que c'était le début d'une ère nouvelle. Mais elle ne le fit pas. Elle ne voulait pas de cette ère nouvelle, d'un monde sans glaces et sans chemin de fer. Il y avait donc quelque part des fous de cette secte des Rénovateurs du Soleil qui venaient de la braver une fois de plus.

Fin du tome 8